

M^{ME} CHARLOTTE CHABRIER-RIEDER

LES ENFANTS
DU
LUXEMBOURG

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 46 VIGNETTES

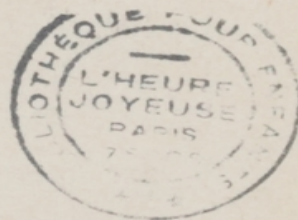
PAR HENRI ZO

R
CHA

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1903

Droits de traduction et de reproduction réservés.



OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

PUBLIÉS PAR LA LIBRAIRIE HACHETTE ET C^e

BIBLIOTHÈQUE ROSE ILLUSTRÉE

Rose et Violette. Un vol. avec 56 gravures, d'après Lecoultré.

Les épreuves de Charlotte. Un vol. avec 40 gravures, d'après Tofani.

Chaque volume, in-16, broché. 2 fr. 25

— *cart. percal. rouge, tr. dorées. 3 fr. 50*

NOUVELLE COLLECTION A L'USAGE DE LA JEUNESSE

Première série, format grand in-8°.

Toute seule. Un vol. illustré de 88 gravures, d'après Damblans.

(Ouvrage couronné par l'Académie française.)

Broché. 7 fr. Cart. perc. rouge à biseaux, tr. dorées. 10 fr.

Mme Fernel conduisait les enfants jouer au Luxembourg.



M^{ME} CHARLOTTE CHABRIER-RIEDER

LES ENFANTS
DU
LUXEMBOURG

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 46 VIGNETTES

PAR HENRI ZO

R
CHA

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1903

Droits de traduction et de reproduction réservés.



DÉDICACE

A tous mes petits amis, les enfants du Luxembourg, qui m'ont fait le plaisir de s'intéresser à mes histoires, et qui m'ont adressé de si gentilles instances pour que je leur fasse connaître la suite des aventures de « Rose et Violette » ou des « Épreuves de Charlotte », je dédie ce petit livre, avec une mention spéciale — j'espère que les autres ne m'en voudront pas ! — à l'adresse de l'aimable Stéphanie Moucko et de la charmante Thérèse Cammas.

CHARLOTTE CHABRIER-RIEDER

Saint-Valery-en-Caux,
22 Septembre 1901.



I

ROSE, VIOLETTE ET FRÉDY.

Assise devant son bureau, Mme Fernel écrivait tandis que ses fillettes — deux jumelles âgées de dix ans, à qui elle avait donné les jolis noms de Rose et de Violette — lisaient chacune un livre de la Bibliothèque Rose, en ayant soin de tourner bien doucement les pages, afin de ne pas troubler leur maman. Près d'elles, leur petit frère, Frédy, un délicieux enfant de cinq ans et demi, aux beaux yeux bleus, aux cheveux blonds bouclés, construisait un château de cartes, et, de temps en temps, jetait un regard vers sa maman, mais sans parler ni faire de bruit, ne voulant pas non plus lui causer la moindre distraction.

Mme Fernel posa la plume, poussa un soupir, puis se tournant vers les enfants :

« J'ai fini ma lettre à votre papa, mes chers petits. Donnez-moi les vôtres, que je les joigne à mon courrier. »

Rose et Violette abandonnèrent aussitôt leur lecture — pourtant très intéressante — et s'empressèrent de remettre à la maman, l'une, une

enveloppe de papier mauve, l'autre de papier rose, sur lesquelles se lisait la même suscription, d'une grosse écriture enfantine :

« Monsieur le docteur Fernel,
à Madagascar. »

Le petit Frédy s'était, lui aussi, levé de sa chaise pour aller chercher sa lettre, et si précipitamment qu'il renversa le château de cartes édifié avec tant de soin. En d'autres circonstances, un si triste accident n'eût pas manqué de faire couler ses larmes, mais quand il s'agissait de son papa, tout était oublié, et volontiers l'enfant eût sacrifié, non seulement les châteaux de cartes, mais tous les jeux et tous les plaisirs du monde pour ce cher papa qu'il adorait.

A son tour il remit à la maman une grande enveloppe sillonnée d'hiéroglyphes bizarres et mystérieux. On ne savait pas si c'étaient des caractères chinois, comme ceux qui décorent les boîtes de thé authentique, ou des caractères arabes, ou tout simplement les zigzags d'une mouche qui aurait trempé ses pattes dans l'encrier avant de les promener sur l'enveloppe. La maman, elle, ne s'y trompa pas — l'intuition des mamans est si merveilleuse ! — et très couramment elle sut lire :

« Pour Monsieur Papa,
en Sauvagerie. »

Réprimant un sourire, causé par cette naïve suscription, elle ouvrit l'enveloppe, elle en sortit deux feuilles de papier : l'une offrait à l'admiration un dessin magnifique, moitié crayon rouge, moitié crayon bleu, représentant des soldats à cheval, et quels soldats, et quels chevaux ! Les cavaliers semblaient coiffés de cloches à melon, tant leurs casques étaient énormes ; leurs bras et leurs jambes, en revanche, n'avaient pas plus d'épaisseur que des pattes d'araignées. Quant aux chevaux, n'eussent été leurs queues fièrement relevées en trompette, on les eût pris pour des

sarigues, avec leurs museaux pointus et leurs ventres, ronds comme un œuf, qui traînaient à terre. N'importe, il y avait tant de vie et de mouvement dans ce tableau militaire, les cavaliers s'y précipitaient avec une telle fougue contre un ennemi invisible, l'allure des chevaux, galopant ventre à terre — c'est le cas de le dire — était si bien rendue, que le tout faisait le plus grand honneur au talent précoce du jeune dessinateur.

Sur l'autre feuillet, on pouvait voir des hiéroglyphes non moins étranges que sur l'enveloppe. La maman y déchiffra :

« Bonjour, mon cher papa, je suis très çage. Je t'aime bocop. Quand reviendras-tu ? Ton peti garsson, Frédy. »

L'orthographe de Frédy, on le voit, n'était pas moins fantaisiste que son écriture. Pourtant la maman ne songeait guère à s'en moquer : au contraire, des larmes d'attendrissement lui vinrent aux yeux, car elle savait combien le pauvre petit avait de peine à écrire, et elle devinait tout le mal qu'il avait dû se donner pour tracer ces ligues et exprimer tout son amour à son papa.

M. Fernel, le papa de Frédy, de Rose et de Violette, était un jeune docteur plein d'avenir. Le gouvernement français l'avait chargé d'une importante mission à Madagascar, trop difficile et trop périlleuse pour qu'il pût songer à emmener avec lui sa femme et ses enfants. Comme il aimait tendrement les siens, et que la mission devait durer au moins un an, il eut d'abord bien envie de la refuser. La tentation fut brève, le jeune docteur était avant tout l'homme du devoir : il fallait se montrer digne de l'honneur qui lui était fait, répondre à la confiance qu'on lui témoignait, et malgré l'affreux chagrin de la séparation, courageusement il quitta tout ce qu'il chérissait pour se rendre à son poste.

Mme Fernel, assise à son bureau, écrivait une lettre.



Mme Fernel, on le devine, n'avait pas eu moins de chagrin que son mari : elle restait à Paris, dans un profond isolement, sans appui, sans conseil, ayant depuis longtemps perdu ses parents et ne possédant, en fait de famille, qu'une vieille cousine excentrique¹ qui ne pouvait lui être d'aucun secours. Le sacrifice était plus lourd encore pour elle. Mais elle aussi ne connaissait que le devoir, et le cœur déchiré, sans qu'elle voulût le laisser paraître, elle fut la première à encourager son mari au départ. En l'absence de M. Fernel, elle s'absorba entièrement dans l'éducation de ses enfants, s'astreignant à la double tâche de mère et d'institutrice, dirigeant elle-même leurs études en dehors du cours de français où les petites filles se rendaient deux fois par semaine. Elle voulait qu'au retour le papa eût la joie et la récompense de trouver des enfants « parfaits ». Or, pour rendre des enfants « parfaits », vous devinez qu'il y a fort à faire et que Mme Fernel ne devait guère connaître de loisirs.

Violette et Rose étaient de bonnes petites filles, et leur petit frère Frédy était un bon petit garçon, ce qui n'empêchait pas Violette de se montrer indocile et raisonneuse, de discuter à tout propos et hors de propos, et de prétendre avoir sur toute chose des lumières vraiment étonnantes chez une enfant de dix ans. Violette savait tout, connaissait tout, tranchait sur tout, tenant tête aux personnes d'âge et d'expérience et prétendant leur damer le pion, par un prodige de science infuse encore inexplicé. C'est vous dire qu'en dépit de ses bonnes qualités, Violette se rendait souvent aussi ridicule qu'insupportable. Pareillement Rosette, tout en étant une bonne petite fille, ne se montrait pas moins fantasque, étourdie et paresseuse à l'occasion — et l'occasion revenait trop souvent. C'était tous ces vilains défauts que la maman voulait mettre ses soins à corriger avant le retour du papa. Quant au petit Frédy, joli comme les amours, avec ses grands yeux clairs et l'auréole de ses fins cheveux blonds, il était d'une santé délicate, et pendant sa première enfance il avait donné les plus graves inquiétudes à ses parents. Aussi l'avait-on un peu trop gâté, il faut en convenir, et la maman toujours raisonnable sentait qu'il était temps de réagir si l'on voulait empêcher qu'il ne devînt capricieux et volontaire, et ne rendît malheureux autour de lui, en se rendant malheureux lui-même.

En l'absence de leur papa, les petites filles avaient pris l'habitude d'écrire un « journal » à son intention. Chaque soir, avant de se coucher, elles notaient ce qu'elles avaient fait dans la journée : travail, amusements promenades ; surtout elles n'oubliaient pas de marquer comment elles

s'étaient comportées, et si l'on était satisfait de leur sagesse et de leur application, sachant bien que c'était là le point essentiel pour leur papa, ce qui devait l'intéresser avant tout le reste. A la fin de la semaine, on confiait ce journal à la maman, qui le joignait à sa correspondance et l'expédiait au pays lointain, d'où la pensée de M. Fernel ne cessait de s'échapper vers les petits êtres chéris. A toutes les nouvelles du monde, à tous les romans et les revues, le papa préférait la lecture de ce naïf journal, qui lui rendait compte des moindres actions de ses enfants, où il pouvait suivre jour par jour les progrès de leur intelligence et de leur cœur.

Le pauvre petit Frédy n'était pas encore capable d'écrire son journal, cela va sans dire ; il s'en consolait en composant pour son papa des dessins remarquables : scènes militaires, combats sur terre et sur mer, — ou accidents de chemins de fer : collisions, déraillements, incendies de trains — tels étaient ses sujets favoris. Jamais il n'était à court de « sinistres ». Qui eût cru ce petit blondin capable d'imaginer tant de choses terribles ? Papa n'avait garde de détruire ni de perdre ces œuvres d'art. Chaque fois qu'il en recevait une, il la joignait aux précédentes, soigneusement étiquetées d'un numéro d'ordre, dûment classées et cataloguées comme dans les musées. Aux heures de tristesse, inévitables dans la solitude de l'exil, il passait en revue sa « galerie de tableaux » et c'était bien rare s'il ne trouvait pas le courage et l'entrain.

Pour le petit Frédy, son papa était parti chez les sauvages, c'est-à-dire « en Sauvagerie ». Ainsi l'inscrivait-il sur les enveloppes qu'il lui adressait, — comme il eût inscrit « en Ville, en France, en Angleterre... » — et on l'eût bien surpris en lui disant que pour faire parvenir la lettre, maman devait ajouter à cette suscription, pourtant si précise, quelques petites indications supplémentaires.

Quand arrivait le courrier d'Afrique, toute la maison était en fête. Outre la joie d'avoir des nouvelles du papa, il y avait le plaisir sans pareil de lire les choses si intéressantes, si extraordinaires, dont ses lettres étaient remplies ! — lecture qui l'emportait sur celle du plus étonnant conte de fées. Et dire que tout cela n'était pas inventé, comme dans les livres, que ces aventures qui leur semblaient merveilleuses, étaient bien réelles, qu'elles arrivaient à un vrai papa — leur papa ! Dire que ce papa en personne avait traversé les mers sur un grand bateau, aussi grand qu'une ville, qu'il vivait parmi de vrais nègres, qui ont du vrai noir sur la figure,

« pas comme le mien qui s'en va quand on frotte », disait Frédy. Les enfants n'en revenaient pas.

Les jumelles avaient la permission d'emporter ces précieuses lettres à leur cours de français ; elles en faisaient lecture aux petites camarades ébaubies. On les écoutait bouche bée, yeux écarquillés. Du coup Rose et Violette étaient devenues des personnes importantes, point de mire de toute leur classe ; elles étaient « les petites filles qui ont leur papa chez les sauvages ». Même un jour Loulou Mazoiller, un peu bécasse, avait dit d'un ton d'envie :

« Vous en avez de la chance d'avoir un papa auquel il arrive des choses pareilles ! Le mien va au bureau toute la journée ; le soir il s'endort en lisant son journal, il n'a jamais rien à nous raconter. »

Rosette répondit avec vivacité :

« Oui, mais tu es heureuse de l'avoir auprès de toi. Crois-tu que nous n'aimerions pas mieux un papa qui n'aurait rien à nous raconter, mais que nous pourrions embrasser tous les soirs avant de nous coucher ? »

Le fait est que cette pauvre Loulou Mazoiller avait parlé, comme à l'ordinaire, sans réfléchir. Quelle enfant aimante ne sacrifierait sans hésiter les plus curieux récits du monde et jusqu'à la petite gloriole de provoquer l'admiration jalouse des camarades, pour un baiser de son papa ?

Le petit Frédy ne savait encore lire que l'imprimé ; aussi son papa ne pouvait-il lui adresser de longues lettres comme à ses sœurs et lui écrivait-il seulement quelques lignes en gros caractères.

Mais par compensation, il lui envoyait, en échange de ses dessins mirifiques, quantité de photographies et de croquis des lieux, des choses et des gens parmi lesquels il vivait. Ainsi le petit garçon était initié à l'existence de son papa ; il savait comment était la tente où il s'abritait, les villages où l'on campait et il avait des portraits des nègres de l'escorte ! Chaque après-midi, au jardin du Luxembourg où Mme Fernel le conduisait jouer, il montrait à son tour les dessins aux petits camarades, et il fallait voir comme il était fier de les expliquer, de les commenter ! Puis il ne manquait jamais d'ajouter avec tristesse : « Pourquoi que papa ne m'a pas pas emmené en « Sauvagerie » ? J'aurais été si content d'aller avec lui ! »

Un petit camarade observa prudemment :

« Tu aurais eu peur en « Sauvagerie » !

— On n'a jamais peur avec son papa », répondit fièrement Frédy.

Et c'est aussi votre avis, n'est-ce pas, mes enfants ?





II

LES ENFANTS DU LUXEMBOURG.

Mme Fernel réunit la correspondance dans une large enveloppe, et après l'avoir cachetée et timbrée, elle dit à Rose et à Violette :

« Allez vous faire habiller par la bonne ; moi je vais arranger votre petit frère. Nous allons sortir tous ensemble.

ROSE.

Où irons-nous, maman ? jouer au Luxembourg, ou faire une promenade ? »

Disons, pour les petits lecteurs qui ne connaissent pas Paris, que le Luxembourg est un vaste et splendide jardin public, avec des pelouses magnifiques, un gazon si bien entretenu qu'il semble un tapis de velours vert, des allées ombrées, des parterres aux fleurs éclatantes, un grand bassin, où les enfants font naviguer toute une flottille de bateaux, des fontaines, des jets d'eau, des statues artistement placées parmi les bosquets, des arbres et des plantes de toute espèce, amenés à grands frais des cinq

parties de l'univers : toutes ces merveilles réunies en font le plus bel endroit du monde. Les enfants privilégiés qui ont la bonne fortune d'habiter le quartier du Luxembourg se donnent rendez-vous dans ce jardin sans pareil, auquel nul autre, dans aucune capitale, ne saurait être comparé. Rose, Violette et Frédy y avaient vécu leur petite enfance, y arrivant le matin et, dans les jours d'été, ne rentrant que pour les repas. « Le Luxembourg, disaient-ils, était leur maison de campagne. » Et maintenant encore, en toute saison, par le froid et même par la neige, la maman ne manquait pas de les y conduire faire une promenade quotidienne.

La maman répondit à Rose :

« Vous viendrez d'abord mettre les lettres à la poste avec moi ; puis je vous laisserai avec la bonne et vos petits amis au Luxembourg, et j'irai faire des courses indispensables.

ROSE, insistant curieusement.

Où donc, maman, ces courses indispensables ?

LA MAMAN, souriant.

Rose, tu es une petite indiscrete. Les enfants ne doivent pas interroger leurs parents, je croyais te l'avoir dit. Pour cette fois, je veux bien consentir à te répondre, parce que je n'y vois pas d'inconvénient, mais ce sera la dernière. Je dois aller voir Henriette Walter au couvent, et m'entendre avec ces dames au sujet des vacances de Pâques, qu'elle passera chez moi, si sa conduite a été satisfaisante. Et maintenant, trêve de questions, allez bien vite vous habiller. »

Les petites filles obéissent, Rosette, un peu penaude, contente tout de même d'avoir appris où allait sa maman. La curiosité n'était pas un des moindres défauts dont la maman prétendait la corriger avant le retour de son papa.

Peut-être, sans être aussi curieuse que Rose, voudra-t-on savoir qui était Henriette Walter. C'était une petite Anglaise avec qui Rose et Violette avaient fait connaissance, les vacances dernières, aux bains de mer². Jolie comme une poupée de cire et unique héritière d'un papa fabuleusement riche qui la gâtait sans mesure et avait toujours cédé à ses fantaisies les plus déraisonnables. Ainsi favorisée de la nature et de la fortune, Henriette

Walter était pourtant fort à plaindre. Et vous serez de cet avis quand vous apprendrez que la pauvre enfant n'avait pas de maman ; même elle était encore si petite quand elle l'avait perdue, qu'elle n'en pouvait conserver le souvenir. Son enfance s'était passée entre les mains de domestiques et de gouvernantes peu scrupuleuses qui, la voyant adulée par son papa, flattaient aussi tous ses caprices au lieu de reprendre et de corriger ses défauts, comme c'eût été leur devoir. Ainsi élevée, la pauvre Henriette, avec tous ses millions et sa beauté vraiment merveilleuse, devait inspirer plutôt la pitié que l'envie. Par bonheur, sa nature franche et loyale avait résisté aux basses flagorneries. Mais elle était devenue tyrannique, dédaigneuse, arrogante, et vraiment son orgueil démesuré avait quelque chose d'effrayant chez une créature aussi jeune.

Seule, Mme Fernel possédait quelque influence sur Henriette Walter. Au contact de Rose et de Violette, élevées simplement et sérieusement, la petite Anglaise avait beaucoup gagné. Tel fut le changement opéré en elle par les bons conseils et surtout le bon exemple, qu'à la fin des vacances, M. Walter ayant été appelé aux Indes par des affaires urgentes où toute sa fortune était engagée, elle consentit à rester en son absence pensionnaire dans un couvent de Paris, à condition que Mme Fernel, pour qui la fière petite créature s'était prisé d'une étrange affection, en dépit et peut-être à cause même des dures vérités que la maman de Rose et de Violette ne lui ménageait pas, viendrait la voir souvent et la ferait sortir aux jours de congé.

Au couvent, il y avait eu bien des hauts et des bas. Tantôt, au dire de la vieille Mère Assistante, « miss Henriette était un ange », et tantôt elle était « un démon ». La vérité, c'est qu'elle n'était ni l'un ni l'autre, mais tout simplement une petite fille capricieuse et indomptée, à qui avaient manqué — hélas ! ce que rien ne remplace — la tendresse et la direction d'une mère.

N'importe ! avec tous ses défauts, il y avait beaucoup de bon chez Henriette ; c'était une nature généreuse et droite, ayant le mensonge en horreur, incapable d'une action basse ou mesquine — et de ces natures-là, il ne faut jamais désespérer.

Henriette avait passé les congés de Noël chez Mme Fernel ; elle devait y passer aussi les vacances de Pâques, à condition qu'elle l'eût mérité. Or, dans ces derniers temps, les notes de la petite fille devenaient de moins en moins satisfaisantes : zéro, à la « conduite », zéro, à la « politesse », et

comme observation générale, « impertinence, révolte, mauvais exemple », tels étaient les fâcheux bulletins qui parvenaient chaque semaine à Mme Fernel. A vrai dire, pour le travail il n'y avait que des compliments à lui faire ; bien qu'étrangère, Henriette tenait la tête de sa classe dans toutes les branches, grâce à sa vive intelligence bien plus qu'à son assiduité. Mais Mme Fernel faisait passer, et avec raison, la sagesse avant les succès scolaires, car si l'intelligence n'est pas donnée à tous les enfants, en revanche il ne tient qu'à eux de se montrer polis et dociles.

Mme Fernel n'avait nullement à redouter le contact d'Henriette Walter pour ses enfants. Rose et Violette, tout en aimant beaucoup la petite Anglaise, la trouvaient fort extraordinaire ; ses caprices et ses grands airs leur causaient bien plus d'étonnement que d'admiration, et son exemple n'entamait point leur petit bon sens solide. Surtout elles n'avaient garde de l'envier : elle n'avait pas de maman ! Quant à Frédy, il était encore trop enfant pour jouer et causer avec Henriette, et par conséquent pour se laisser influencer par elle. D'ailleurs ce jeune monsieur de cinq ans et demi nourrissait un mépris singulier à l'égard de la société des petites filles, et, comme il le disait lui-même : « MOI, je ne m'occupe pas des filles. Je suis un garçon, je ne m'occupe que des garçons. »

Arrivés au Luxembourg, Rose, Violette et Frédy s'empressèrent d'accourir à leur place favorite, celle où ils savaient retrouver leurs petits camarades. Ils s'écrièrent de loin : « Bonjour, Fernand ; bonjour Roger, vous allez bien ? » Puis avec une exclamation de joie : « Oh ! bonjour, André ! tu es venu aujourd'hui, quel bonheur ! ton rhume est guéri ? Comment va ta bonne-maman ? »

Roger et Fernand Provost étaient deux gros garçons ni trop bêtes ni trop intelligents, ni trop sages ni trop turbulents, rencontrés aux bains de mer comme Henriette Walter, et retrouvés au Luxembourg. André était également une connaissance de plage, — pauvre enfant infirme condamné à l'immobilité, toujours étendu sur le dos dans une petite voiture, sans même pouvoir s'asseoir ni se retourner. Ayant perdu son père et sa mère, il n'avait plus aucun parent, si ce n'est une bonne-maman, bien triste et qui se faisait vieille. Le petit André avait conquis l'affection de tous, l'admiration générale par sa douceur, sa résignation, sa bonne humeur inaltérable ; jamais il ne se plaignait, jamais il ne faisait entendre une parole d'impatience ou d'envie. C'était encore lui qui avait le secret de calmer les disputes enfantines, et, du fond de sa pauvre couche d'infirme, d'où il ne

bougeait jamais, il savait égayer et diriger les jeux de ses camarades bien portants. Tout le monde adorait André, et les petits oiseaux eux-mêmes, qui le connaissaient, voletaient autour de sa voiture dès qu'ils le voyaient arriver au Luxembourg, perchaient sur son épaule, et venaient becqueter les miettes de son goûter jusque dans sa main.

« Bonjour, Violette, bonjour, Rose, bonjour, Frédy, répondit André, avec un sourire de gaîté, si touchant sur ce petit visage pâli et émacié par la souffrance. Comment va votre maman ? elle n'est pas venue avec vous ? »

André aimait beaucoup ses trois petits amis, mais il aimait encore plus leur maman, pour laquelle il avait un véritable culte.

VIOLETTE.

« Elle nous a laissés au Luxembourg. Elle a été faire des courses et nous prendra en revenant.

ROSETTE, toujours pressée de bavarder.

Maman est allée au couvent des Oiseaux, voir si Henriette Walter a été assez sage pour sortir pendant les vacances de Pâques.

ROGER, faisant la grimace.

Alors elle passera les congés chez vous, cette princesse ? elle viendra avec vous au Luxembourg ? elle va gâter tous nos jeux et nous empêchera de nous amuser, avec ses grands airs. »

Roger et son frère Fernand n'aimaient pas Henriette Walter ; ils l'accusaient d'être hautaine et prétentieuse, et de glacer les amusements par sa seule présence. Ce qui est vrai surtout, c'est qu'Henriette Walter leur en imposait singulièrement. Ils redoutaient ses dédains, son air de mépris, son silence glacial quand ils se permettaient quelque plaisanterie de mauvais goût, ou quand ils criaient et se bousculaient en jouant. Roger et Fernand étaient, nous l'avons dit, de braves petits garçons, mais d'intelligence et d'éducation peu affinées. Et la suprême distinction de la petite Anglaise, sa manière de prononcer : C'est « impropres ! » devant quelque chose qui la choquait, les mettait mal à l'aise et gênait leur exubérance de collégiens sans façon.

ANDRÉ, avec douceur.

« Mon cher Roger, tu as tort, je t'assure, de te figurer qu'Henriette Walter nous empêchera de nous amuser. Elle n'est pas du tout poseuse comme tu crois.

ROGER.

Ah ouiche ! c'est une pimbêche. Elle regarde tout le monde du haut de sa grandeur, et à Cabourg, elle se moquait toujours de nous.

FERNAND, renchérissant.

Bien sûr ! Ainsi quand je ne savais pas jouer de charades....

ROGER.

Et moi, quand je ne pouvais pas raconter d'anecdotes³ : « Roger, vous allez passer pour un imbécile ! » et des manières, et des airs pincés ! Tiens, tu auras beau dire, André, moi, je ne l'aime pas, cette « anglische spoken ».

Roger et Fernand croyaient très spirituel d'appeler ainsi les Anglais — et ce n'était qu'absurde, puisque si « anglische spoken » (English spoken) eût pu signifier quelque chose, cela n'aurait voulu dire, en tous cas, que : « On parle anglais ».

ANDRÉ, sérieusement.

« Mais moi je l'aime beaucoup, mes chers amis. Alors vous me faites de la peine en parlant d'elle de cette façon. »

La physionomie d'André était devenue toute triste. Roger et Fernand s'en aperçurent, et comme ils avaient bon cœur, ils cessèrent aussitôt leurs critiques. Personne n'eût voulu chagriner André, et ses petits camarades moins que qui que ce soit..

A ce moment, les enfants virent arriver une petite fille et deux petits garçons qui leur faisaient signe. Aussitôt ils s'élancèrent au-devant d'eux en

s'écriant : « Stéphanie, Jules, Michel ! pourquoi n'êtes-vous pas venus hier ? Nous avons si peur de ne pas vous voir aujourd'hui ! »

Stéphanie Kowalsky et ses frères Jules et Michel étaient de nouvelles connaissances qui n'avaient pas tardé à tenir une grande place parmi les amis de Violette et de Rose. Les engouements des enfants — comme ceux des grandes personnes — ne sont pas toujours justifiés ; il leur arrive même de choisir assez mal leurs favoris, parmi ceux de leurs camarades qui leur donnent tout autre chose que le bon exemple. Mais ceux-ci — la fillette surtout — méritaient vraiment l'affection enthousiaste de leurs amis, et il n'y avait qu'à gagner en leur société. Au Luxembourg, Mme Fernel avait été frappée par la physionomie intelligente, l'air modeste et gracieux d'une petite fille qu'elle rencontrait aussi dans le quartier et à l'église avec trois petits garçons, frères ou cousins. Elle avait de jolis yeux bruns qui rient, un fin visage allongé, des joues un peu pâles, et des cheveux châains en boucles courtes ; tous ses mouvements étaient mesurés et harmonieux ; elle ne courait jamais trop fort, elle ne parlait jamais trop haut ; elle n'était jamais ni excitée ni « en dehors ». Ce qui la caractérisait, c'était la réserve, la modération et la grâce. Elle surveillait les jeux des garçons qui l'accompagnaient, calmait leurs querelles, les faisait obéir d'un mot prononcé d'une voix douce, sans même élever le ton. Elle lisait ou cousait sagement, et quand, par hasard, elle causait avec des amies, c'était toujours d'un air paisible, avec des gestes sobres, bien éloignés de ces façons importantes, de ce ton de vulgaire commérage si déplaisants et si fréquents, hélas ! chez les petites filles.

Mme Fernel était une observatrice des enfants ; les aimant beaucoup, elle les avait beaucoup étudiés ; peu de chose : une physionomie, une attitude, suffisaient pour lui dévoiler une nature, lui faire connaître un caractère. Il ne lui avait pas fallu longtemps pour se rendre compte, rien qu'à son extérieur, des aimables qualités de cette petite fille, et elle eut un grand plaisir à lui voir faire connaissance avec les siennes.

Un jour Violette, très étourdie, avait perdu son dé dans le sable. Elle en éprouva d'autant plus de chagrin que ce dé, en argent, avec ses initiales, était un des derniers cadeaux de son cher papa. Elle le cherchait en vain au pied des arbres, près du banc où elle s'était assise, quand la petite fille s'approcha gentiment et lui dit avec une gracieuse simplicité :

« Vous cherchez quelque chose, mademoiselle ? Ne serait-ce pas ce dé que je viens de trouver ? »

Violette, toute joyeuse, s'exclama :

« Oui, c'est mon dé. Oh ! que je suis contente ! Papa me l'avait donné pour ma fête. J'étais désolée de l'avoir perdu. »

Violette remercia avec effusion :

« Je m'appelle Violette Fernel. J'espère que vous voudrez bien jouer avec moi, et si j'en trouve l'occasion, je serai bien contente de vous faire plaisir à mon tour. Comment vous appelez-vous ? Quel âge avez-vous ?

LA PETITE FILLE.

Je m'appelle Stéphanie Kowalsky. Je suis Russe et j'ai treize ans.

VIOLETTE.

Comment, vous êtes étrangère ? On ne le croirait jamais. Vous parlez le français comme une vraie Française, sans aucun accent.

STÉPHANIE.

Je parle aussi l'anglais, l'allemand et l'espagnol. Nous avons beaucoup voyagé, de sorte que j'ai appris à parler la langue de chaque pays où nous avons séjourné.

VIOLETTE.

Mais c'est merveilleux ! Et vous dites cela tout simplement, comme une chose naturelle ! Moi qui ai tant de peine à me mettre à l'anglais et qui ne parviens pas à attraper les intonations ! »

Stéphanie, avec une sincère modestie, bien éloignée de la fausse humilité de tant de petites prétentieuses :

« Oh ! ce n'est pas merveilleux du tout, c'est bien plus facile d'apprendre une langue quand on a été dans le pays. Mes frères en parlent aussi plusieurs, et mieux que moi, je vous assure. »

Les frères de Stéphanie s'étaient approchés : la petite fille les présenta gracieusement. Michel et Jules étaient aussi d'aimables enfants ; ils avaient les manières caressantes, le charme slave, qui est irrésistible. Pour souhaiter le bonjour, ils s'inclinaient profondément, vous prenaient la main, la

portaient à leur front, selon la mode russe ou polonaise. Ceci plongeait les fillettes dans l'admiration. Le troisième petit garçon qui accompagnait Stéphanie était resté à l'écart, d'un air renfrogné. Celui-ci n'était que le cousin des Kowalsky ; il avait sept ans et s'appelait Auguste Boronine. Il était loin d'avoir l'extérieur agréable, les façons séduisantes de Michel et de Jules, et dans la suite, les enfants devaient s'apercevoir que les différences ne se bornaient pas à l'extérieur. Autant ses cousins étaient aimables, autant Auguste Boronine était insupportable. Élevé en dépit du bon sens, abandonné à lui-même par une mère indolente et frivole qui ne s'occupait pas de lui, n'allant pas au collège, dépourvu d'une occupation sérieuse et suivie, il traînait chez les uns et les autres, toujours maussade comme les enfants désœuvrés, et en quête de jeux destructifs. On ne le supportait qu'à cause de ses cousins, et en particulier de Stéphanie, à qui en retombait trop souvent la charge.

La connaissance ainsi faite, petits garçons et petites filles devinrent bien vite inséparables. On ne jurait que par Stéphanie : Stéphanie avait dit ceci, Stéphanie avait fait cela.... Stéphanie était un oracle. Sans bruit, comme elle accomplissait toutes choses, la petite fille s'était imposée à son jeune entourage. Mais comme elle possédait un tact parfait, une adresse naturelle qui ne nuisait en rien à sa droiture, elle avait su rester en bons termes avec tout le monde, et en particulier avec Henriette, à qui elle aurait pu porter ombrage. Bref, connaissez-vous des enfants parfaits ? Rosette déclarait : « Stéphanie, c'est le plus-que-parfait !... » Sans doute Stéphanie n'était pas parfaite ; elle n'échappait point à la loi commune, et, comme tout le monde, devait avoir ses défauts : mais ce qu'il faut dire, c'est que sa maman était la seule à les connaître.

Le petit cercle était au complet : Rose et Violette Fernel, Fernand et Roger Provost, André, Stéphanie, Michel et Jules Kowalsky, aussi, hélas ! l'insupportable Auguste, toléré plutôt qu'admis. Les enfants s'engagèrent dans d'interminables conversations, se racontant mutuellement tout ce qu'ils avaient fait depuis qu'ils ne s'étaient vus. Une fois ensemble, ils ne connaissaient pas une minute d'ennui. Jamais les heures n'étaient assez longues pour tout ce qu'ils avaient à dire et à faire, mettant en commun jeux, travail, lectures. Parfois d'autres enfants venaient se joindre à eux. Mais ceux-ci formaient un petit cercle à part ; on ne les voyait guère l'un sans l'autre ; ils tenaient leurs assises dans les petits jardins, tranquilles et isolés, qui avoisinent l'avenue de l'Observatoire. C'était là qu'ils se

retrouvaient dès que venait la belle saison, après la classe ou le cours, à tous leurs moments de loisir, et eux-mêmes s'étaient intitulés :

LES ENFANTS DU LUXEMBOURG.





III

HENRIETTE AU COUVENT.

L'établissement religieux où, sur les conseils de Mme Fernel, sir Walter avait mis sa fille Henriette, était situé dans le quartier du Luxembourg, non loin de la rue qu'habitaient les jumelles. Il était dirigé par une femme remarquable, digne en tous points de son titre de « Supérieure ». Douée d'une haute intelligence, elle avait su concilier, dans l'organisation de sa maison, les règles de l'éducation chrétienne avec les progrès de l'enseignement moderne. Les jeunes filles qui sortaient de ses mains étaient vraiment des jeunes filles accomplies, aussi bien capables de diriger un intérieur que de passer brillamment leurs examens.

Dans cette maison où régnaient des idées larges, la vie était plutôt celle d'une grande famille que d'un pensionnat. Henriette n'avait donc pas à souffrir d'un joug trop étroit, ni d'une discipline trop tyrannique. Mais il n'en fallait pas moins obéir, cela va sans dire, et l'obéissance était une terrible épreuve pour la fière petite Anglaise. Par bonheur Henriette aimait le travail, elle était avide d'apprendre, elle aurait voulu tout savoir : le français, le latin, la musique, les sciences. Les études étaient poussées très

loin, sous la direction de Mme Marguerite du Sacré-Cœur ; des professeurs en renom venaient faire des conférences sur toutes les matières de l'enseignement, avec tant de talent qu'ils captivaient bon gré mal gré l'attention. Ainsi, grâce au travail rendu si attrayant, on parvenait à conduire Henriette, à occuper son imagination vagabonde et à discipliner sa volonté toujours en révolte.

Mais parfois sa nature capricieuse reprenait le dessus. Elle fermait livres et cahiers, et pendant huit jours refusait d'apprendre ses leçons ou de faire ses devoirs, on ne sait pourquoi, si ce n'est pour le méchant plaisir de se montrer volontaire et de prouver qu'elle n'agissait qu'à sa guise.

Justement, quand Mme Fernel vint la voir, la petite fille traversait une de ces fâcheuses crises. La bonne Mère Assistante reçut la maman de Rose et de Violette au parloir, et consternée, la mit au courant des nouveaux méfaits d'Henriette :

« Le croiriez-vous, chère madame, une enfant si intelligente, si bien douée, qui tient la tête de la classe, se conduire comme elle l'a fait aux derniers examens trimestriels ? C'est à croire qu'un mauvais esprit la possède.

M^{me} FERNEL.

Que s'est-il donc passé, ma bonne Mère ? Au sujet du travail, Henriette vous donne pourtant, en général, satisfaction.

LA MÈRE ASSISTANTE, levant les yeux au ciel.

Précisément, chère madame, c'est pourquoi j'ai raison d'attribuer sa dernière incartade à une influence perverse. Le scandale qu'elle a causé aux examens n'est pas croyable : jugez-en vous-même. Nous voulions faire briller Henriette ; sa maîtresse de classe, notre excellente Mme Sainte-Priska, qui lui prodigue ses soins, était en droit de compter avec elle sur un succès. On l'interroge. Notre Révérende Mère Supérieure présidait. « Qui était le fils de Henri IV ? » Que répond-elle, chère madame, je vous le donne en mille ? « Henri V ! » et de quel air d'assurance ! Mme Sainte-Priska, comme nous toutes, veut croire d'abord à un moment d'aberration : « C'est un lap-

« sus, dit-elle en s'efforçant de sourire, un simple

« lapsus. » Ame angélique ! « Notre Révérende Mère voudra bien ne pas en tenir compte. » On poursuit.... « Quelle est l'héroïne qui a sauvé la France

« et terminé une guerre sans fin ?... » Question facile, chère madame, trop facile pour Henriette qui sait son histoire sur le bout du doigt. Elle répond, imperturbable : « Ysabeau de Bavière ». Nous nous regardons consternées. Mme Sainte-Priska tousse pour couvrir cette réponse et détourner l'attention. Croyant la mettre sur la voie, j'interviens : « Et qui donc était Jeanne d'Arc, « mon enfant ? » Henriette déclare : « La femme de
« mon enfant ? » Henriette déclare : « La femme de
« Charles VI. Comme elle n'aimait pas son mari,
« elle a fait sacrer à sa place un vieux bonhomme
« qui avait inventé les cartes à jouer. » En vain essayons-nous de l'interrompre ; elle poursuit sans le moindre embarras : « Leur fils, Jacques Cœur, a
« été surnommé Cœur de Lion, à cause de son cou-
« rage ; son cousin, le duc de Bourgogne, l'a fait
« assassiner au pont de Montereau pour lui voler
« ses richesses et éblouir les Anglais par son faste
« au Camp du Drap d'or. Ayant perdu la bataille
« de Marignan, il abdiqua pour s'enfermer dans le
« monastère de Saint-Just, et céda la couronne à
« ses deux fils qui furent étouffés dans une tour
« par leur oncle Jean sans Terre.... » Je m'arrête, chère madame ; rien qu'à vous répéter ce tissu de monstruosité, le chaos se fait dans mon esprit ; je ne sais plus où j'en suis ! Comment vous dépeindre la désolation, la souffrance, de notre angélique Mme Sainte-Priska pendant cette scène tragique ! Songez qu'elle avait signalé Henriette comme sa meilleure élève à notre Mère Supérieure ! En calcul, en grammaire, mêmes extravagances, débitées avec une froide audace. Et c'est enfin lorsque Mme Sainte-Priska, ne sachant plus à quel saint se vouer, lui a demandé d'énumérer les mers d'Europe, et qu'elle a répondu : « La mer Noire, la mer Blanche, la mer
« Rouge, et la mère Michel » que nous est apparu, sans pouvoir douter, le parti pris d'insolence et de méchanceté. Jusqu'alors nous avions préféré croire à un moment de folie qu'à tant de perversité. »

La bonne Mère Assistante s'arrêta pour reprendre haleine. Elle leva mains et yeux au ciel en répétant d'un ton d'indignation : « La mère Michel ! » Bien que la conduite d'Henriette fût des plus répréhensibles, et que la petite fille eût donné en cette circonstance une preuve de réelle méchanceté, puisqu'il était évident qu'elle n'avait débité de telles sottises

que pour causer de la peine à sa maîtresse, Mme Fernel, pendant ce récit, ne pouvait s'empêcher d'avoir un peu envie de rire. La Mère Assistante, excellente religieuse, à qui ne manquait aucune vertu, était loin d'avoir les capacités de la Supérieure. Très âgée, toute innovation lui semblait mauvaise et elle était restée tout à fait dans le style de l'ancien régime. Elle prenait au tragique les fautes des écolières ; pour elle, leurs mauvais tours devenaient des drames et elle faisait un peu trop intervenir le « démon » ou l'« esprit du siècle », où ils n'avaient que faire. Cette fois-ci, il est vrai, elle avait raison de s'indigner ; la méchante action d'Henriette dépassait les proportions d'une espièglerie.

M^{me} FERNEL.

Ce que je viens d'entendre m'afflige beaucoup, ma bonne Mère. Je savais Henriette d'un caractère difficile, mais je ne l'aurais pas crue capable d'un manque de cœur. Voulez-vous être assez bonne pour me l'envoyer ? Seule avec moi, elle aura, je l'espère, un bon mouvement, et me témoignera son repentir. Nous devons obtenir d'elle tout au moins qu'elle présente ses sincères excuses à Mme Sainte-Priska. A cette condition seulement je l'emmènerai en vacances. »

La Mère Assistante prit congé de Mme Fernel et quitta le parloir, non sans gémir encore sur l'« esprit du siècle ». Au bout de quelques instants, la porte s'ouvrit et Henriette parut à son tour.

Henriette s'approcha de Mme Fernel ; elle lui présenta son front à baiser, avec un petit air de noblesse altière vraiment particulier. Madame Fernel ne la voyait jamais sans être frappée de sa beauté. C'était, en vérité, une enfant ravissante, avec ses grands yeux bleus, sa chevelure qui semblait tissée de fils d'or, son teint si frais « pétri de lys et de roses », comme on dit dans les contes de fées. Sous son modeste uniforme noir, elle semblait une princesse déguisée. Et l'on était tenté de comprendre, presque d'excuser, la faiblesse du papa, ses gâteries sans limite envers une aussi jolie créature. N'importe, malgré toute sa beauté, Henriette n'eût jamais inspiré aucune sympathie si elle ne s'était corrigée de ses défauts, — car vous n'ignorez pas, mes chers enfants, que l'on préférera toujours une petite fille aimable et bonne à celle qui n'aura pour elle que des avantages extérieurs, et que les perfections physiques ne sont rien sans les qualités du cœur.

« Bonjour, madame, dit Henriette, comment allez-vous ? Comment vont Rose, Violette et Frédy ? Avez-vous de bonnes nouvelles de M. Fernel ? Je suis très contente de vous voir. »

En effet, une faible rougeur était montée à ses joues d'églantine, et une expression de joie avait paru dans ses yeux bleus.

M^{me} FERNEL.

« Tout le monde va bien, mon enfant, je vous remercie. Je ne vous demande pas de vos nouvelles, votre jolie mine parle pour vous. Mais étant venue m'entendre avec ces dames au sujet des vacances de Pâques, j'ai appris avec chagrin combien votre conduite était peu satisfaisante. Vous devinez, n'est-ce pas, qu'elles m'ont mise au courant de votre incartade aux examens. On pardonne bien des choses aux enfants quand l'étourderie, la légèreté sont seules en jeu ; mais ce qui ne saurait s'excuser, c'est le manque de cœur, l'absence de respect envers les maîtres. Car vous imaginez bien, je suppose, que personne ne s'est mépris sur vos méchantes intentions. C'est volontairement que vous avez répondu des sottises, et jamais vous n'avez cru qu'Henri V était le fils d'Henri IV, Jeanne d'Arc la femme de Charles VIII, et autres billevesées du même genre. »

Henriette se tait. Mais un sourire passe sur ses lèvres au souvenir de cette scène, qu'elle juge apparemment très drôle.

M^{me} FERNEL.

« Vous riez, mon enfant ? Je vous assure qu'il n'y a pourtant pas de quoi. Vous ne sentez donc pas combien vous avez été odieuse ? Vous cherchez à ridiculiser, qui sait ? peut-être même à faire encourir un blâme à une pauvre maîtresse qui s'est donné bien du mal pour vous instruire, et qui comptait sur une bonne élève pour lui faire honneur. C'est toute sa récompense pour tant de fatigue et de peine. Peut-être avez-vous cru vous rendre fort plaisante ? Détrompez-vous, vous vous êtes montrée ingrate, et l'ingratitude n'est pas l'indice d'une belle âme. »

Point de réponse à ces paroles sévères. Henriette ne sourit plus, mais elle garde un silence dédaigneux.

M^{me} FERNEL.

« Parlez franchement, Henriette....

HENRIETTE, interrompant avec hauteur.

Je parle toujours franchement. Les gens qui n'ont pas peur disent toujours la vérité. Je n'ai pas peur.

M^{me} FERNEL.

Eh bien, expliquez-moi votre conduite.... Quel motif vous a poussée à agir de la sorte ? que vous a fait Mme Sainte-Priska ? qu'avez-vous à lui reprocher ?

HENRIETTE, l'air mauvais.

Je ne l'aime pas.

M^{me} FERNEL, étonnée.

Et pourquoi cela ? que vous a-t-elle fait ? vous traite-t-elle moins bien que ses autres élèves ?

HENRIETTE.

Non. Mais elle ne me laisse pas apprendre ce que je voudrais, et me force à apprendre ce que je ne voudrais pas. Elle prétend me faire obéir.

M^{me} FERNEL.

Son devoir est de mettre de l'ordre et de la méthode dans son enseignement et dans vos connaissances. Elle ne peut vous laisser suivre votre caprice, même en ce qui concerne votre désir de vous instruire. Et vous devez lui obéir.

HENRIETTE.

Moi je ne veux pas obéir. Je veux commander.

M^{me} FERNEL, fermement.

Tout le monde doit se soumettre et obéir. Il n'est pas une créature ici-bas qui n'obéisse à quelqu'un ou à quelque chose, et ceux-là même que vous croyez les plus libres, sont peut-être les plus enchaînés. Vous ne saurez jamais commander si vous n'avez pas d'abord appris à obéir.

HENRIETTE, secouant la tête.

Oh ! si, je saurai très bien, je sais déjà. Chez mon père, je me faisais obéir de tout le monde. Je n'avais qu'à dire : « Je veux ! », Fraülein et Miss faisaient tout ce que je voulais.

M^{me} FERNEL.

Fraülein et Miss faisaient tout ce que vous vouliez parce qu'elles avaient peur d'être renvoyées, et en vous obéissant, c'est à leur intérêt qu'elles obéissaient.

HENRIETTE.

Eh bien, quand je serai grande, tout le monde aura peur que je renvoie, et l'on fera tout ce que je voudrai, comme faisaient Miss et Fraülein.

M^{me} FERNEL, haussant les épaules.

Avec toute votre intelligence, vous dites des sottises, ma pauvre enfant. Malgré votre fortune, vous auriez tort de vous figurer que vous ne rencontrerez que des personnes prêtes à supporter vos caprices, et que tout le monde se trouvera vis-à-vis de vous dans la situation dépendante de pauvres filles telles que Fraülein et Miss. Et puisqu'il est question de renvoi, prenez garde que ce ne soit vous qui vous fassiez renvoyer du couvent. Ces dames n'ont aucune raison pour supporter les insolences et les caprices. »

Henriette Walter devint rouge comme une pivoine ; ses yeux bleus brillèrent d'indignation, tant cette supposition parut insultante à son orgueil. Qu'elle quittât le couvent parce que cela lui plaisait, rien de plus naturel ; mais qu'on osât renvoyer « miss Henriette Walter » dont le papa avait des millions, voilà qui paraissait intolérable et monstrueux. Rien de plus vraisemblable pourtant. Les millions du papa d'Henriette ne touchaient guère la Supérieure du couvent ; aux petites filles fortunées, elle préférait les petites filles disciplinées. Mais la pauvre Henriette, qui avait beaucoup vécu parmi des personnes subalternes, croyait l'ascendant de l'argent sans réplique, et se figurait que tout le monde devait se comporter à l'égard des petites millionnaires comme les gens de service.

M^{me} Fernel reprit :

« Nous avons encore une semaine avant les vacances. Je compte sur votre raison, sur votre cœur, ma chère enfant, pour bien employer ces quelques jours et tâcher de réparer, autant que possible, votre vilaine conduite. Vous irez trouver Mme la Supérieure, vous lui direz vous-même ce qu'elle sait déjà : que les leçons de M^{me} Sainte- Priska sont excellentes, et que si vous avez répondu tout de travers, ce n'est pas que vous n'ayez su les mettre à profit, mais parce que vous avez voulu lui jouer un méchant tour.... Inutile de vous dire, n'est-ce pas, que vous irez présenter aussi vos excuses à la bonne maîtresse que vous avez si fort chagrinée.

Alors, le cœur allégé, la conscience en repos, vous serez toute prête à jouir de vos vacances. On combine toutes sortes de jeux, des promenades, des lectures à haute voix. On veut vous faire faire la connaissance d'aimables enfants rencontrés au Luxembourg. Bref, il ne dépend que de vous que les vacances soient charmantes pour tout le monde.

HENRIETTE, en qui se livre un violent combat.

Et s'il ne me plaît pas d'aller trouver Mme la Supérieure ? s'il ne me plaît pas de faire des excuses ? Je suis libre.

M^{me} FERNEL, tranquillement.

En effet, vous êtes libre, ma chère enfant. Mais alors il ne me plaira pas, à moi, de vous faire sortir pendant les congés ; et si l'on refuse de vous garder au couvent, ce qui ne me surprendrait pas, je vous enverrai aux environs de Paris, chez une personne fort honorable, qui se charge des enfants volontaires et indisciplinés. Je ne vous dis rien, bien entendu, du

chagrin que vous causerez à votre père, du désappointement de Rose et de Violette, et surtout de la peine de votre petit ami André, qui compte les jours en vous attendant. Ces considérations ne doivent guère toucher une enfant insensible à force d'orgueil. »

De rouge, cette fois, Henriette devint pâle. Elle ne dit rien, mais ses jolies lèvres frémirent ; une contraction passa sur ses traits si réguliers, en altérant la pureté. Sous ses apparences hautaines, la petite Anglaise avait vraiment beaucoup de cœur. Et, surtout, elle aimait le petit André. Une étrange affection unissait les deux enfants : la fillette débordante de vie et de force, incapable de supporter le moindre frein, comblée au point qu'elle ne tenait plus à rien, et le pauvre petit garçon infirme, frustré de tout, même de la santé, condamné à une existence affreuse, et résigné, souriant, toujours d'humeur égale et douce. Tout semblait séparer ces deux enfants et pourtant dans leurs sorts, en apparence si opposés, il y avait quelque chose de pareil ; une même détresse les rapprochait : tous deux n'avaient pas de maman !

Mme Fernel, debout, était prête à quitter Henriette. La petite fille se taisait toujours : pénible était la lutte entre son cœur et son orgueil. Enfin le bon ange l'emporta. Elle regarda Mme Fernel bien en face ; elle lui tendit la main et dit d'un ton ferme :

« Je serai sage, madame, je ferai des excuses, j'obéirai. Vous devez dire à André que je viendrai.

M^{me} FERNEL, embrassant Henriette.

A la bonne heure, ma chère enfant, je n'attendais pas moins de vous, et je savais qu'on ne s'adresse pas en vain à votre cœur. Courage et persévérance ! Et si vous vous sentiez faiblir, songez, je vous en prie, à votre père qui vous consacre sa vie, à vos maîtresses qui se dévouent sans limites, à votre ami André, qui se fait une telle joie de vous revoir ; et des joies, le pauvre enfant en a si peu ! »





IV

EN VACANCES.

« Bonjour, Henriette... Henriette, bonjour ! Nous sommes bien contentes de vous voir. Quelle bonne mine vous avez ! que de colis ! que de paquets ! comme la bonne est chargée ! » Ces exclamations accueillent l'arrivée d'Henriette Walter, que la bonne de Mme Fernel vient d'aller chercher au couvent et qu'elle ramène à la maison.

« Bonjour, Rose et Violette... oh ! bonjour, Frédy, you darling, pretty little boy (vous chéri, joli petit garçon) ! » Henriette a tendu ses joues aux baisers de ses amies et reçoit leurs démonstrations d'amitié avec un petit air de gracieuse condescendance. Pour Frédy, c'est autre chose : elle le prend dans ses bras et le couvre de caresses. Sans doute Henriette aime les jumelles, mais de la façon dont une princesse bienveillante aime des sujettes fidèles. Toute sa tendresse est pour Frédy. Elle le trouve très joli, lovely, tout à fait un english baby ; ses boucles dorées, son teint d'une délicatesse exquise, toute son apparence de frêle petit lord l'enchantent, et l'aristocratique petite fille sera toujours sensible, avant tout, à la beauté et la distinction.

ROSETTE.

Si vous saviez comme nous sommes contentes, Henriette ! Nous avons reçu des nouvelles de notre papa, des nouvelles très bonnes ! Et il n'a pas oublié nos œufs de Pâques. Il nous envoie de là-bas une quantité de choses curieuses. Nous allons vous montrer tout cela.

HENRIETTE.

Mon papa aussi m'a envoyé des Indes deux caisses remplies de cadeaux et de friandises. J'en ai ouvert une au couvent et j'en ai distribué le contenu aux élèves. L'autre est en bas, dans la voiture. Le concierge va la monter.

. ROSE ET VIOLETTE, battant des mains.

Quel bonheur ! comme ce sera amusant ! comme nous avons de gentils papas !

Mme Fernel entra dans la chambre. Henriette Walter vint au-devant d'elle, et lui tendant la main, elle lui dit simplement : « Madame, j'ai été sage, j'ai obéi, et j'obéirai pendant toutes les vacances. » Mme Fernel eut un sourire d'approbation ; elle embrassa la petite fille. Déjà elle avait appris, par un mot de la Supérieure, les bonnes résolutions d'Henriette, et savait que les excuses exigées avaient été faites de la façon la plus satisfaisante.

Les jumelles conduisirent Henriette dans leur chambre, où Mme Fernel avait fait installer pour elle un joli lit en cuivre, recouvert de cretonne rose, pareil à ceux des enfants, et un lavabo portatif. La cuvette, le broc, le pot à eau étaient en porcelaine anglaise avec d'amusants dessins représentant toutes sortes de scènes enfantines : petits garçons et petites filles jouant au ballon, à la corde, au cerceau : garniture de toilette qui devait rappeler à Henriette celle dont elle se servait en Angleterre. Malgré les meubles qu'on avait dû y ajouter, la chambre était assez vaste pour que les fillettes y fussent encore à l'aise ; l'air et l'espace n'y faisaient pas défaut. Car Mme Fernel avait consacré aux chambres à coucher les plus grandes pièces de l'appartement. Elle trouvait absurde de sacrifier l'hygiène aux apparences, et ne pouvait comprendre comment, dans tant d'intérieurs parisiens, on se

résigne à n'occuper que les pièces étroites et sombres pour réserver la meilleure partie de la maison à un « salon » en général inhabité.

Quand les petites filles eurent aidé Henriette à ranger ses affaires, on lui fit admirer les œufs de Pâques exotiques envoyés par M. Fernel. D'abord ce qui leur avait causé le plus de plaisir : une nouvelle série de photographies, parfaitement réussies, représentant papa sur le seuil de sa tente, à cheval, entouré de son escorte ; papa en train de lire son courrier : les lettres de ses enfants ! — attitude qui n'avait rien de particulièrement héroïque ni de pittoresque, mais qu'il avait néanmoins tenu à leur mettre sous les yeux pour leur donner le plaisir de constater l'épanouissement de sa physionomie à ce moment-là.... Puis venaient des spécimens de l'industrie malgache encore bien rudimentaire, plus intéressants par leur provenance que par le travail, sandales, bagues, objets sculptés. Cher papa ! au milieu de ses préoccupations, de ses graves soucis, comme il avait pensé à ses enfants, et que de peine il s'était donné pour rassembler ces pauvres richesses !

Alors ce fut au tour d'Henriette Waller de déballer ses trésors, — vrais trésors, ceux-là, — dont le prix ne résidait pas seulement dans l'intention affectueuse qui les avait réunis. Car les Indes, vous le savez, mes enfants, sont une contrée merveilleuse, à l'ancienne civilisation, riche en produits de toute sorte. Et à Calcutta où se trouvait le père d'Henriette, il n'avait eu qu'à donner ses ordres pour qu'on expédiât à la petite fille : curiosités, objets précieux et friandises, bonbons, épices sans pareils en Europe.

A chaque nouvel objet déballé, c'étaient des cris d'enthousiasme et d'admiration. Il y avait un superbe costume de princesse hindoue à la taille d'Henriette : voile de gaze aux fleurs d'or, bandeau de front tout emperlé, babouches brodées de couleurs éclatantes, larges culottes bouffantes en soie rose, petite veste de velours bleu à incrustations de pierreries, colliers, bracelets et calotte en drap d'or frangée de sequins, un éblouissement, ce costume et ces bijoux, vrais atours de contes de fées. Les enfants n'avaient jamais rien vu d'aussi beau. La maman admira surtout les objets d'ivoire sculptés, les enluminures sur soie, merveilles d'art qu'il semblait dommage de laisser en des mains enfantines. Mais qu'importait à sir Walter les choses précieuses, gâchées, détruites, l'argent jeté aux quatre vents. Que n'eût-il pas sacrifié pour un sourire de satisfaction, un remerciement de son Henriette !

Les friandises furent déballées avec non moins de plaisir : quelques-unes avaient pourtant un aspect bizarre et inconnu qui ne fut pas sans inspirer

quelque méfiance : pâtes à la rose et au jasmin, bananes confites, gâteaux de forme étrange, bonbons au goût musqué, poivré, à la fois alléchants et inquiétants. Henriette, très généreuse, voulait partager tout de suite le contenu de la caisse entre les jumelles. Mme Fernel s'y opposa : « Non, mon enfant, certains de ces objets me paraissent trop précieux pour que vous vous en sépariez. Quant au reste, bonbons, bijoux, images, on pourrait, si vous le voulez, en faire une loterie, et j'inviterais tous vos petits amis du Luxembourg à y prendre part. »

On applaudit à l'excellente idée de la maman. Henriette demanda seulement à prélever d'avance une part pour André, et quand elle eut fait choix, en prenant conseil des jumelles, des friandises qui parurent les meilleures, et des objets qui devaient le mieux convenir à André, la maman consentit à conduire les petites filles chez leur ami pour les lui porter aussitôt.

Par un agréable hasard, dont on se réjouissait tous les jours, André demeurait tout près de chez les Fernel. Il habitait, avec sa grand'mère, un modeste petit appartement sur la cour, au rez-de-chaussée, — on ne pouvait songer à faire monter le pauvre enfant, — rue de la Grande-Chaumière, dans une rue voisine de la rue Notre-Dame-des-Champs. Ce n'était qu'un logis d'ouvriers ; il contenait à peine le mobilier strictement nécessaire. Mais la bonne-maman égayait de son mieux la chambrette de son pauvre petit, par des rideaux de cretonne claire, des pots de fleurs — reines-marguerites, géraniums, œillets — disposés dans une grande caisse en bois, sur le balcon de la fenêtre, ce qu'André appelait son jardin. Elle y faisait briller, cela va sans dire, une propreté minutieuse. Au mur étaient fixées de jolies images. Sur la cheminée, à la place d'honneur, les photographies du papa et de la maman d'André, disparus depuis longtemps et qu'il avait, à peine connus, mais à qui chaque jour il adressait une fervente prière. Puis, à côté de ces chères images, la photographie de Mme Fernel, dont André chérissait la grâce et la bonté. Et sur une table en bois blanc, que lui-même avait ornée, avec beaucoup de goût, de dessins pyrogravés. — Connaissez-vous la pyrogravure ? Rien de plus amusant ! — des cahiers, des livres, des pinceaux, une boîte à couleurs ; car le pauvre petit adorait l'étude ; quand ses forces le lui permettaient, il s'occupait toujours à quelque travail. Ce n'était pas un des moindres chagrins de la grand'mère, de ne pouvoir lui payer des professeurs, et elle gardait une gratitude sans borne à Mme Fernel

qui, fort instruite et sachant même le latin, s'était offerte, faute de mieux, à diriger le travail du petit garçon.

On devine la joie d'André en retrouvant son amie préférée. Henriette ne témoigna pas moins de plaisir. La petite fille se transformait auprès d'André. On n'eût pas reconnu dans cette enfant caressante et douce, la froide, l'orgueilleuse Henriette. Et cette petite créature chez elle jamais satisfaite, qui se fût plainte pour le pli d'une feuille de rose, ne connaissait pas de meilleures journées que celles qu'elle passait dans une maison pauvre et triste, au chevet d'un enfant infirme.

Le premier élan de joie calmé, tous les jolis présents d'Henriette admirés, on entama des conversations sans fin — les enfants ont toujours tant de choses à se dire ! ce qu'on avait fait, ce qu'on voudrait faire — toute la série interminable des souvenirs et des projets.

ROSETTE.

Tu sais, Henriette, ces demoiselles Jolycoste, les petites filles qui se promenaient sur la plage, à Cabourg, en se donnant le bras sans vouloir jouer, et qui s'appelaient « ma chère ! ». Tu te rappelles, nous les avons retrouvées à Paris au cours de solfège ! Eh bien ! elles sont parties passer les vacances de Pâques au Cap Martin.

VIOLETTE, plus vaniteuse que sa sœur, avec une nuance d'envie.

Elles ont bien de la chance, d'aller en vacances dans un endroit si « chic » !

ROSETTE.

Moi, ça me serait égal que ce soit un endroit « chic » ou pas « chic » pourvu qu'il y ait de la campagne et qu'on s'y amuse.

HENRIETTE.

Le Cap Martin est un très bel endroit. J'y ai déjà été avec mon père. Je me rappelle que le ciel y est toujours bleu, avec un soleil magnifique qui brille sur des parterres de roses.

LES ENFANTS, avec admiration.

Comme vous êtes heureuse, Henriette, d'avoir tant voyagé ! Vous connaissez tous les jolis pays du monde ! Je voudrais bien être à votre place.

VIOLETTE, soupirant.

Ou à la place de ces demoiselles Jolycoste !

LA MAMAN.

De quoi vous plaignez-vous, mes enfants ? Il me semble que vous n'avez à envier personne. Nous aussi, nous allons passer nos vacances dans le plus bel endroit du monde....

ROSE ET VIOLETTE.

Vraiment, maman ? Est-il possible ? Mais quelle surprise ! Tu ne nous en avais rien dit.

LA MAMAN.

Mon intention n'était pas de vous surprendre. Je croyais que vous le saviez.

LES ENFANTS.

Pas du tout, maman ; nous ne nous en doutions pas. Et il y aura « de la campagne » dans ce bel endroit ? De l'herbe, des arbres, des oiseaux ?

LA MAMAN.

A profusion.

VIOLETTE.

Et des fleurs, maman ? Est-ce qu'il y en aura comme au Cap Martin ?

LA MAMAN.

Une masse de fleurs, des parterres plus beaux qu'au Cap Martin.

LES ENFANTS.

Oh ! maman, quel est cet endroit ? Dis-nous vite, comment s'appelle-t-il ?

LA MAMAN, souriant.

Le Luxembourg !

Les fillettes restèrent d'abord penaudes et désappointées ; puis elles prirent le parti de rire. Et comme elles ne manquaient pas de bon sens, elles comprirent la leçon que la maman avait voulu leur donner. Combien d'enfants, entassés dans des rues étroites, dans des quartiers populeux ou commerçants, pour qui une après-midi passée dans un jardin public est une fête ! Apprenons, mes chers amis, à nous contenter de ce qui est à notre portée : sachons surtout reconnaître et apprécier tant de bonnes choses auxquelles l'accoutumance trop souvent nous rend indifférents.

Et pour compléter la leçon, André dit, avec une pointe de malice :

« Alors, mes chères amies, si vous l'aviez pu, vous seriez parties au Cap Martin, comme ces demoiselles Jolycoste ; et sans regret vous auriez laissé le pauvre André se morfondre en votre absence ? »

On se récrie, on entoure André, on l'embrasse, on lui affirme qu'à tous les Cap Martin du monde, on préfère le plaisir de rester auprès de lui, et qu'on a parlé sans réfléchir, en vrais étourneaux que l'on est !





V

RIPOLIN ET C^{ie}.

Si aimables que fussent ces enfants, ils ne rencontraient pas que des sympathies : on ne saurait plaire à tous, et il faut toujours, hélas ! compter avec les malveillants et les jaloux. Il y avait au Luxembourg un groupe de dames qui détestait la maman de Rose et de Violette, et par ricochet tout son petit monde, — sans la connaître d'ailleurs, et sans savoir pourquoi, et peut-être tout simplement parce que les pauvres dames, qui avaient l'esprit court, lui en voulaient d'être gracieuse et élégante, et de se tenir à l'écart de leurs réunions. Les jardins publics, pour qui les connaît et les fréquente régulièrement, sont de véritables petites villes. Les habituées s'y retrouvent aux mêmes heures ; on se divise en clans rivaux qui disent pis que pendre l'un de l'autre et se toisent d'un air méprisant. Mme Fernel jugeait naturellement tout ceci absurde, et avait toujours évité les coteries, d'ailleurs préoccupée par des soucis et des intérêts trop graves pour s'intéresser aux rivalités de ces dames. Aussi passait-elle parmi le groupe en question pour une « originale ». Elle n'avait pas de « jour », ne faisait pas de visites. Peut-on vivre sans faire de visites ? A quoi employait-elle le

temps ? La vérité, c'est que précisément Mme Fernel n'en avait pas à perdre en « jours », réceptions et visites. Elle estimait qu'il y a mieux à faire dans la vie que de gaspiller les heures, — ces heures si précieuses dont pas une ne se retrouve, — à s'asseoir en rond pour échanger des médisances sur le prochain ou de fastidieuses narrations sur les méfaits des domestiques ; et elle avait horreur des caquets et des commérages.

Les toilettes de Mme Fernel, modestes, mais non sans cachet, et qu'elle portait avec grâce, fournissaient un éternel sujet de conversation à ces dames. Dès qu'apparaissait Mme Fernel au Luxembourg, on l'examinait des pieds à la tête comme une curiosité. Portait-elle un ruban, une paire de gants neufs, il n'était plus question que de cela. On ne tarissait pas sur ses dépenses supposées. Et c'était aussi une légende très en honneur parmi les habituées du jardin, que la maman de Rose et de Violette, ne songeant qu'à sa toilette, ne s'occupait pas de ses enfants. L'évidence était là pour prouver le contraire, mais qu'importe ! Longtemps le petit Frédy était resté délicat ; sa maman avait eu toutes les peines du monde à l'élever, et sa beauté mièvre, son regard mélancolique, donnaient encore l'impression d'une santé fragile. Aussi, pour parler de lui, ces dames prenaient-elles des airs de compassion affectée, comme s'il se fût agi d'un petit martyr, d'un pauvre enfant abandonné.

« Mais ce petit garçon fait pitié !

— Ne m'en parlez pas, chère Madame, il n'a que le souffle.

— Et cette mère qui ne paraît même pas s'en apercevoir ! C'est inimaginable ! Cela fait frémir !

— Moi je ne vivrais pas si cet enfant était le mien.

— Moi non plus, chère Madame. Que voulez-vous ? toutes les mères n'ont pas comme nous conscience de leur devoir !... »

Une dame surtout se faisait le porte-voix de toutes ces sottises. Elle ne s'installait pas au Luxembourg comme les autres, des après-midis entières, mais y apparaissait de temps à autre d'un air très majestueux, traînant des robes à queue effrangées et malpropres sur le sable des allées, avec les façons pompeuses d'une infante de théâtre de foire. Elle se coiffait de grands bandeaux qui lui mangeaient la moitié des joues. Elle portait des mitaines, un chapeau en auvent et aux oreilles d'énormes anneaux d'or qui achevaient, avec son teint citron et ses gros yeux noirs, de lui donner l'air d'une reine sauvagesse. Elle s'appelait Mme Ripolin. Et il n'y a pas à dire, Mme Ripolin était très ridicule.

Mme Ripolin possédait une famille nombreuse : trois petites filles, qui n'auraient peut-être pas été désagréables, élevées autrement, mais qui se faisaient aussi hargneuses et aussi prétentieuses que possible pour imiter leur mère. Trois infortunés petits garçons, affublés comme des singes savants, avec des culottes taillées dans des vieilles jupes à Mme Ripolin, beaucoup trop amples et trop longues, qui bouffaient et tire-bouchonnaient sur leurs maigres mollets. Tout ce petit monde jetait des regards hostiles aux « enfants du Luxembourg », — qui n'y faisaient aucune attention. Quand passaient Rose et Violette et leurs amis, aussitôt Mme Ripolin de rappeler ses rejetons à très haute voix et d'un ton effrayé, comme si elle les eût soustraits à quelque grand danger : « Sosthène, Paul, Eugène, Malvina, Céline, Sophie, vite vite, ici, tout de suite, enfants. »

Un jour, le petit Frédy était monté sur la bascule à peser, et comme les petits Ripolin faisaient mine de s'approcher de lui, elle leur cria aigrement : « N'allez pas par là, je vous le défends. Vous ne devez pas monter là-dessus. Il se peut que certains enfants y montent, mais ce sont des enfants mal élevés. Il y a des gens mal élevés partout. » Mme Ripolin en était la preuve.

Henriette Walter avait fait présent à ses amies d'un superbe jeu de croquet. Mme Fernel obtint pour les enfants la permission d'y jouer dans un coin du petit Luxembourg, et toute la petite bande, enchantée d'un amusement si nouveau, s'empressa de l'installer à la place qui leur avait été dévolue.

André, loin de jalouser ses amis, se réjouissait au contraire de leurs plaisirs, et se proposait bien d'en prendre aussi sa part — à sa manière, le pauvre enfant ! — en regardant les joueurs et en leur donnant des conseils.

Déjà piquets et arceaux étaient plantés, l'on allait distribuer les maillets. Le groupe « Ripolin », qui arrivait au Luxembourg, trouva son coin favori, celui où il se réunissait chaque après-midi, pour dire du mal du prochain au lieu de jouir du bon air et de la jolie vue, occupé par le jeu de croquet. Aussitôt le « groupe » fut en effervescence. On se parlait avec animation, on se désignait le croquet d'un air indigné. Enfin l'aînée des petites Ripolin, qui portait une ridicule robe vert chou à falbalas, et ressemblait étrangement à sa mère, avec son dandinement prétentieux et son teint citron, se détacha des manifestants et s'approcha des joueurs.

LA PETITE RIPOLIN, s'adressant et Violette d'un ton pointu.

Pardon, Mademoiselle, c'est à cette place que nous avons toujours l'habitude de nous installer. Maman m'envoie vous dire de nous la rendre.

VIOLETTE, surprise,

Vraiment, c'est votre place... c'est que, vous voyez... nous venons d'y établir notre croquet.... Est-ce que vous ne pourriez pas jouer autre part ?

LA PETITE RIPOLIN, avec un ricanement, affecté.

En effet, ce serait bien commode de prendre la place des autres et de les envoyer ensuite n'importe où. Mais nous ne sommes pas à vos ordres, et c'est notre place que nous voulons.

FERNAND, toujours prêt à batailler.

Comment, votre place ? Qu'est-ce que vous réclamez ? C'est un peu fort, par exemple. Le Luxembourg est à tout le monde. Il fallait envoyer votre « larbin » la garder, votre, place, si vous ne vouliez pas qu'on vous la prenne.

LA PETITE RIPOLIN, toisant Fernand avec les airs méprisants de sa maman.

Pardon, Monsieur, je ne vous connais pas, et je vous prie de ne pas me parler. Ce n'est pas à vous que je m'adresse.

ROSETTE, avec vivacité.

Vous ne nous connaissez pas, mais nous vous connaissons très bien : vous êtes une des petites Ripolin, et vous riez toujours, et vous vous poussez du coude avec vos sœurs quand nous passons, je ne sais pas pourquoi par exemple, car bien sûr nous ne sommes pas si drôles que vous.

Les autres enfants se regardaient, ne sachant quel parti prendre, et se demandant s'ils allaient vraiment être obligés de renoncer à leur jeu à cause

d'une petite péronnelle qui ne cherchait sans doute à les faire partir que pour les ennuyer.

Mais Henriette Walter ne s'en laissait pas aussi facilement imposer. Elle fit quelques pas en avant, et, appuyée sur son maillet, à son tour, elle toisa la sotte fillette d'un air de reine.

HENRIETTE.

Puisque cet emplacement est à vous, c'est donc que votre maman l'a loué, autrement il appartient à tout le monde et à personne. Donnez-nous la preuve que vous avez le droit d'y jouer plutôt que nous, et nous nous en irons. Sans cela la place est au premier occupant.

Henriette s'exprimait en vraie petite citoyenne de la Grande-Bretagne, pratique et décidée, qui ne se perd pas en vaines contestations, mais ne connaît que le droit de conquête. Mademoiselle Ripolin ne comprit qu'à moitié ce qu'elle voulait dire, et comme il arrive quand on a tort, elle se fâcha de plus belle.

« La preuve ? Quelle preuve ? Comme si on ne savait pas, au Luxembourg, que c'est toujours là que nous jouons ! Et puis d'abord, vous n'avez pas besoin de prendre vos grands airs ; je vais aller chercher le gardien : il saura bien vous faire partir. »

Si la petite fille s'était exprimée avec politesse, nul doute que les enfants n'eussent consenti à retirer leur croquet et à essayer de l'établir autre part, bien que dans le petit Luxembourg cet endroit fût le seul où l'on pût l'installer commodément. Mais on n'est guère tenté de se montrer obligeant envers des personnes qui réclament un acte de complaisance comme un dû et, qui plus est, en employant la menace et l'impertinence. Pourtant le bon André, toujours conciliant, s'efforça d'aplanir les choses. Et il dit, avec son ordinaire amabilité :

« Mais, Henriette, il y aurait moyen de tout arranger : ces demoiselles pourraient venir jouer au croquet avec nous. »

LA PETITE RIPOLIN, interrompant et ricanant avec affectation.

Ah ! ah ! ah ! vous êtes vraiment bien aimable, Monsieur, et je vous suis très obligée ! Mais maman ne nous permettrait jamais de jouer avec vous.

HENRIETTE, pâle d'indignation, avec vivacité.

Et votre maman aurait bien raison. Elle sait parfaitement que la société d'enfants bien élevés n'est pas celle qui vous convient.

Pendant ce débat, Madame Ripolin qui s'était approchée du groupe, laissant traîner nonchalamment, selon l'ordinaire, la queue de sa robe blanche fripée, arriva juste à temps pour saisir la verte réplique d'Henriette. Ses façons langoureuses de princesse noire captive disparurent comme par enchantement, pour faire place à celles d'une harengère qui lui paraissaient beaucoup plus naturelles.

M^{me} RIPOLIN, furieuse.

Insolente, péronnelle, je vous apprendrai à nous insulter. Je vais appeler le gardien, les sergents de ville. Je me plaindrai au préfet de police, c'est un de nos amis, — au ministre, — c'est aussi notre ami. Vous ne savez pas à qui vous avez affaire. Ces enfants sont le scandale du Luxembourg, je les ferai expulser....

« Pardon, madame, de quoi s'agit-il ? » dit une voix calme derrière Mme Ripolin.

Mme Ripolin se retourna en furie, et se trouva face à face avec la maman de Rose et de Violette, venue au Luxembourg pour les rejoindre et très intriguée par la vue du groupe des enfants en effervescence, encore plus par la présence inattendue de Mme Ripolin au milieu d'eux.

Mme Ripolin, d'abord décontenancée, redoubla de hauteur, pour dissimuler son embarras.

« Il s'agit, Madame, de vos enfants qui se sont permis de m'insulter, de m'outrager. (Désignant Henriette.) Cette petite, en particulier, est d'une impudence sans égale. (Avec un sourire amer.) Il y a longtemps, du reste, qu'on en veut à mes filles parce qu'elles ne prennent pas part aux gamineries des autres... parce que je les surveille, tandis que certaines personnes ne se font pas scrupule de laisser leurs enfants à l'abandon. (S'excitant de plus en plus.) Je ne m'occupe pas de littérature, moi, madame ; je n'ai pas la prétention d'écrire, je n'en aurais pas le temps. D'ailleurs, M. Ripolin ne me permettrait jamais de m'afficher. M. Ripolin ne comprend pas la femme autrement qu'épouse, mère de famille, et ma

société lui est beaucoup trop indispensable pour qu'il consente à me laisser m'enfermer des journées entières entre un encrier et une plume....

M^{me} FERNEL, réprimant à grand'peine son envie de rire.

Je crois, Madame, que nous nous écartons un peu de la question. Je suis très étonnée que mes enfants se soient mal comportés envers les vôtres. J'avais cru jusqu'ici qu'ils ne s'étaient jamais occupés d'eux. Mais veuillez m'expliquer ce qui s'est passé, et. s'ils ont commis la moindre impolitesse, soyez sûre que je les punirai sévèrement.

Mise au pied du mur, Mme Ripolin se lança dans des explications confuses où Mme Fernel finit par comprendre, au milieu d'une foule de récriminations et d'allusions pointues, qu'elle réclamait l'emplacement du croquet, qui était sa propriété, pour s'y installer avec sa bande.

M^{me} FERNEL, poliment.

Je regrette beaucoup, Madame, mais j'ai sollicité et obtenu l'autorisation régulière d'établir dans cette allée, qui est la seule où cela soit possible, un jeu de croquet ; et mes enfants ont le droit d'y rester.

Déconfite et furieuse, Mme Ripolin n'eut pas d'autre ressource que de se retirer, avec un redoublement de majesté, non sans avoir soin de proclamer à la cantonade qu'elle en référerait au Ministre, et voire même au Président de la République, que cette dame fréquentait, s'il faut l'en croire, dans la plus stricte intimité.

En l'attente de ces terribles représailles, Mme Fernel, nullement émue, — le croira-t-on ? — se mit à lire tranquillement. Les enfants entamèrent enfin leur partie de croquet, mais, distraits par ce petit incident, échangèrent surtout leurs impressions sur Mme Ripolin, Mlle Sophie Ripolin, et tous les Ripolins en général.

« Madame, vos enfants se sont permis de m'insulter... »



ANDRÉ, compatissant.

Pauvre petite fille, pauvres enfants ! ils me font pitié, je les plains de tout mon cœur.

VIOLETTE, se récriant.

Comment, André, tu plains cette Sophie Ripolin, insolente et méchante, qui ricane quand tu passes, te répond des sottises quand tu lui proposes de jouer avec nous, et ces petits Ripolins crasseux qui tirent la langue derrière ton dos ? Pas moi, par exemple !

ANDRÉ.

Certainement je les plains. S'ils avaient une maman comme la tienne, s'ils étaient bien élevés, ne crois-tu pas qu'ils seraient autrement ? Ce n'est pas leur faute si leur mère est sotte et si personne ne leur dit de bien faire.

HENRIETTE, méprisante.

Comment peut-on plaindre les imbéciles et les jaloux ?

ANDRÉ, insistant.

Ils sont à plaindre pourtant, et si vous y réfléchissez, Henriette, vous aurez pitié d'eux aussi. On doit tant souffrir d'envier les gens et de leur vouloir du mal.

ROSETTE, avec feu et volubilité.

Moi, d'abord, jamais je ne plaindrai des gens qui n'aiment pas ma maman et qui en disent du mal. Je sais très bien que Mme Ripolin la déteste parce que maman est plus jolie et mieux habillée qu'elle, et je lui ai entendu dire, une fois, que maman passait près d'elle : « Cette femme passe son existence

« chez les couturières. Ce n'est pas des mères de
« famille comme nous, qui voudrions en faire au-
« tant. Quand on s'occupe de ses enfants, on n'a

« pas le temps de songer à des colifichets. » Et Mme Ripolin est une menteuse, parce qu'elle sait très bien que maman ne passe pas son temps chez les couturières. Et puis maman s'occupe bien mieux de ses enfants que Mme Ripolin ne s'occupe des siens, et puis Mme Ripolin voudrait bien être aussi élégante que maman, et si elle dit qu'elle ne voudrait pas, c'est parce qu'elle ne pourrait pas, et c'est pour ça qu'elle dit du mal de maman, et puis je déteste Mme Ripolin, et puis je ne lui pardonnerai jamais, et voilà.

Rosette s'arrête, toute rouge et hors d'haleine. Tous les enfants se sont mis à rire.

André rit de bon cœur avec eux ; mais il ajouta pourtant :

« Je crois que tu as tout de même tort de ne pas pardonner à Mme Ripolin. Tiens, moi je suis sur que ta maman lui pardonne ses calomnies. Tu le lui demanderas. »

La maman paraissait, plongée dans sa lecture, mais elle avait tout entendu. Elle leva les yeux et adressa à André un doux sourire d'approbation.





VI

LA PETITE FILLE DU PHOTOGRAPHE.

A l'occasion des fêtes de Pâques, des forains s'étaient établis aux alentours du Luxembourg. Il y avait, comme dans toutes les foires, un tir au pistolet, un jeu de têtes de massacre, une boutique où l'on gagnait à la loterie des vases à fleurs en verre bleu, des tasses ornementées de guirlandes dorées, des salières et des moutardiers de forme hétéroclite, et pour le gros lot, une cuvette et un pot à eau, à médaillons Louis XV encadrant des têtes de marquises poudrées et de marquis à perruque : le tout affreux, abominable, qu'on n'eût jamais voulu acheter ; mais, c'était si amusant de le gagner, et de le payer ainsi dix fois sa valeur !

Il y avait aussi, cela va sans dire, un manège de chevaux de bois perfectionné, où l'on pouvait se donner le plaisir d'enfourcher sans danger des lions, des hippopotames, panthères et autres bêtes féroces, aux sons d'une harmonie barbare, telle la musique des fêtes guerrières chez les Achantis ! Enfin n'oublions pas l'inévitable « homme colosse » qui soulevait des kilos à bras tendus et tenait en équilibre sa petite famille perchée sur ses épaules, les uns par-dessus les autres : « Pyramide

vivante ! » clamait sa voix de Stentor ; et le photographe ambulant qui vous accroche au passage, ne vous lâche plus, et vous susurre à l'oreille ses offres tentantes : « Vingt sous la douzaine, ressemblance garantie ! »

Ces pauvres merveilles, suffisantes pour éblouir les marmots des villages, auraient dû laisser froids des petits Parisiens accoutumés à voir tant de belles choses. Mais les enfants sont ainsi faits, que ce ne sont pas les choses les plus belles qu'ils admirent le plus, ni les choses les plus amusantes qui les amusent davantage. Et le fait est que les piètres attraits de ce semblant de foire ravirent Violette et Rose et leurs amis. Si Mme Fernel l'avait permis, ils eussent passé leur temps à écouter, bouche bée, les boniments beuglés par l'homme aux poids : « Pyramide vivante... la merveille de l'Europe ! » — ni plus ni moins ! — ou à contempler devant la baraque au tir, les mitrons du quartier, les garçons bouchers, ravis d'un si bon prétexte à flânerie, ayant posé l'un son panier, l'autre sa manne à gâteaux, et visant les œufs suspendus, abattant les têtes de massacre, rivalisant de prouesses, tandis que le client se morfond en attendant la commande pressée !

Mais, surtout, le manège des bêtes féroces faisait leurs délices. Il fallait voir Fernand, nager, Jules, Michel, dans une raide attitude de triomphe, juchés sur les rhinocéros et les éléphants, Auguste enfourchant un lion avec des airs de dompteur, Rosette accrochée au cou de la girafe. Violette et Stéphanie se contentaient des ours. Quant à Frédy, l'autruche avait ses préférences, et encore plus le crocodile, — innovation des manèges de l'année — que le petit garçon s'obstinait à appeler « crotcodile » on ne sait pourquoi.

Mme Fernel, on le devine, était loin de partager l'enthousiasme des enfants ; elle attendait au contraire, non sans impatience, la fin de ces réjouissances. D'abord l'atroce vacarme des chevaux de bois, qui se prolongeait tard dans la soirée, lui faisait mal aux nerfs et l'empêchait de travailler ou de dormir. Ensuite, elle redoutait toujours quelque accident pour les petits, parmi la bousculade autour des baraques. Et aussi la vue des pauvres enfants de forains, mal soignés, mal nourris, encore plus mal couchés, réduits à dormir en quelque coin sur le plancher de la roulotte, l'attristait profondément. Mme Fernel se sentait un cœur maternel pour tous les petits ; elle ne pouvait supporter les voir souffrir, et s'il lui était arrivé de souhaiter la fortune, c'était afin de secourir l'enfance malheureuse et de donner un peu de joie à tant de pauvres innocents qui n'en ont jamais.

La maman de Rose et de Violette avait soin d'attirer l'attention des fillettes sur le triste sort des petits infortunés qui doivent grandir privés d'amour, privés de caresses, à qui manquent les soins moraux et matériels les plus essentiels, car elle avait horreur des enfants égoïstes, enfermés dans leur bien-être, dont la pensée ne va jamais vers leurs frères et sœurs déshérités, et cet égoïsme, elle en faisait avec raison remonter la responsabilité aux parents ; combien ne prennent pas la peine de faire appel au cœur des enfants, de les exercer à la pitié, donnant comme prétexte à leur propre indifférence « qu'il ne faut pas attrister la jeunesse ! »

Rose, Violette et surtout Frédy étaient restés en arrêt, extasiés, devant les beaux maillots couleur chair, les caleçons eu velours rouge à galons d'or, arborés par la petite famille de l'homme colosse. Ils ne se lassaient pas de contempler ces enfants dont les oripeaux leur semblaient des vêtements princiers : — debout, en équilibre sur les épaules les uns des autres, le plus grand sur celles du papa, le plus petit au sommet de la colonne humaine, tous avec un sourire charmé aux lèvres, comme si cette posture eût été la plus agréable du monde, et du bout des doigts envoyant des baisers à l'assistance. La petite fille du photographe retenait aussi leur admiration ; elle portait, l'après-midi, on ne sait pourquoi, un costume d'Espagnole : jupe en percale jaune, à pompons de laine rouge, loque de dentelle et haut peigne sur la tête, et dans cet équipage, un grand éventail en papier à la main, elle allait et venait devant la baraque paternelle, attirant l'attention des passants en criant à tue-tête, de sa petite voix de verjus, éraillée par la fatigue : « A vingt sous la douzaine ! Ressemblance garantie ! » Ce qui n'avait rien de particulièrement espagnol.

Quand les enfants se décidaient enfin à entrer au Luxembourg, après d'interminables stations sur la place de l'Observatoire, parmi ces attractions de premier ordre, ils échangeaient leurs impressions, et la maman les écoutait sans en avoir l'air, prête à redresser leur jugement.

ROSETTE.

Maman nous a dit que les enfants de saltimbanques étaient malheureux, mais il me semble, au contraire, qu'ils doivent être très heureux. Tu ne trouves pas, Violette ? D'abord ils n'ont pas l'air pauvre du tout. Regarde la petite fille du photographe, comme elle a de beaux habits. C'est magnifique, cette robe jaune ; et cet éventail en papier rose, et ce peigne ! et

puis elle a les bras nus avec des bracelets, et un collier en corail au cou. Les petits pauvres n'ont pas des bracelets ni des colliers ni des éventails, n'est-ce pas, Violette ?

Rosette avait la manie d'intercaler dans ses discours une foule d'incidentes telles que « tu ne trouves pas, n'est-ce pas, » qui contribuaient à les rendre diffus et interminables.

FRÉDY, prenant la parole avec enthousiasme.

Et les enfants de l'homme colosse, donc ! C'est ceux-là qui sont beaux, avec du doré partout. Ils ne peuvent pas être malheureux non plus, puisqu'ils font la pyramide vivante toute la journée. Je voudrais bien être à leur place !

La petite fille du photographe faisait l'article.



VIOLETTE, réfléchissant.

Pourtant, si maman nous a dit que nous devions les plaindre, c'est qu'ils sont vraiment malheureux. Maman nous dit toujours la vérité, et elle ne peut pas se tromper.

Les trois enfants avaient trop confiance en leur maman pour mettre sa parole en doute ou discuter ses affirmations ; mais ils étaient aussi trop jeunes et trop étourdis pour découvrir tout seuls la misère cachée sous ces haillons clinquants qui leur paraissaient si beaux, et pour comprendre la fatigue et la contrainte d'une existence qu'ils croyaient un perpétuel amusement. Il fallait qu'on le leur fit toucher du doigt. La maman se promit de ne pas en manquer l'occasion.

« Voyez donc, mes petits, leur dit-elle le lendemain, cette petite fille assise sur un banc, au bout de l'allée. Comme elle doit être lasse de tenir ce gros poupon dans ses bras, et de remettre la paix parmi ces marmots qui se chamaillent autour d'elle ! »

Un peu plus loin se trouvait, en effet, une fillette affublée d'une vieille robe à ramages, beaucoup trop longue pour elle, qui lui battait les talons, avec un corsage jusqu'aux genoux — nippée hors d'usage donnée sans doute par charité, et qu'on n'avait pas pris la peine de remettre à sa taille. Elle tenait dans ses bras un gros paquet d'où l'on entendait sortir des piailllements, le paquet n'étant autre qu'un bébé enveloppé d'une couverture, qu'elle promenait en chantant, d'un arbre à l'autre, s'interrompant pour crier d'une voix perçante : « Eugène, veux-tu pas te traîner, tu vas déchirer ta culotte. Lucien, as-tu fini d'arracher des fleurs, mauvais sujet, que le garde t'y prenne ! Marcel, laisse ton petit frère tranquille. Tu crois que je ne te vois pas lui couler du sable dans le cou ! » Les mioches, sans l'écouter, galopinaient et sautillaient autour de la pauvrete qui ne savait auquel entendre.

LA MAMAN.

Voici déjà plusieurs jours que j'ai remarqué cette petite fille, le matin, au Luxembourg, avec un bébé auquel elle donne le biberon, et flanquée d'une marmaille qui ne lui laisse aucun repos.

VIOLETTE.

Oh ! maman, comme elle doit être fatiguée avec tous ces enfants à soigner ! Déjà moi je n'en peux plus quand j'ai expliqué des images à Frédy pendant cinq minutes.

LA MAMAN.

Et la pauvre enfant n'a pas l'air robuste ; elle est pâle et maigre à faire pitié. (Soupirant.) Pauvres petites filles du peuple ! quel dur métier !

ROSETTE, regardant.

Sa robe doit bien la gêner pour marcher ; elle met tout le temps les pieds dedans. Et puis elle a aussi d'énormes souliers... bien sur qu'ils n'ont pas été faits sur mesure !

VIOLETTE.

Comme c'est méchant de lui donner ce gros enfant à porter ! Elle se Lient le dos tout courbé. Elle deviendra bossue si elle l'a toujours dans les bras. C'est la mère qui devrait s'en occuper !

M^{me} FERNEL.

Mais la mère n'en a pas le temps. Sans doute elle est restée pour vaquer au ménage, préparer le repas, à moins qu'elle ne travaille au dehors comme son mari, dans une fabrique ou un atelier. En ce cas, l'existence de la petite fille sera plus pénible encore. C'est elle qui devra remplacer la mère, s'occuper de la cuisine. Malheur à elle si la viande est brûlée, la soupe trop salée ! Elle recevra des coups en récompense de toute sa peine.

VIOLETTE, les larmes aux yeux.

Oh, maman ! c'est affreux ! pauvre petite ! quelle existence ! Alors elle ne saura jamais combien c'est agréable d'être un enfant, de lire, de se reposer, de jouer, et même de travailler tranquillement, comme nous le faisons, sans être dérangée ni bousculée.

M^{me} FERNEL, avec tristesse.

Non, ma fille, elle ne le saura jamais. Et il y a comme cela des millions et des millions d'enfants, pas seulement en France, mais sur toute la terre, dont on exploite la faiblesse, dont on écrase la jeunesse sous des tâches quasi impossibles, des enfants qui succombent à la fatigue plus qu'aux privations, qui n'auront jamais connu une heure de joie, une heure de détente. Crois-tu donc que toutes les petites filles soient heureuses et choyées comme vous l'êtes ? Avez-vous jamais réfléchi au sort des aînées dans les familles indigentes, ou tout simplement dans les familles d'ouvriers et d'employés ? A l'âge de la croissance, où les soins sont si nécessaires, la « petite aînée » est la première levée, la dernière couchée. J'ai lu dans un journal, qu'en Angleterre, c'est une petite fille qui est chargée de donner le signal du réveil dans les cités ouvrières ; c'est une pauvre petite fille qui doit sortir du lit à trois heures du matin et parcourir tous les logements pour annoncer l'heure du lever. Ainsi, ce qui paraît trop rude aux grandes personnes, en possession de toutes leurs forces, on s'en décharge sur une enfant débile ; — honteuse barbarie ! Et sa journée commence seulement : il faut préparer le premier déjeuner, habiller les marmots, petits frères et petites sœurs, puis courir à l'école ou à la fabrique où l'on réclame d'elle un labeur à lui seul suffisant pour fatiguer une enfant. A peine de retour, point de repos. De nouveau elle doit garder les petits, préparer la soupe, raccommode les nippes, faire les commissions, aider au ménage, au savonnage, que sais-je ? tant de tâches, tant de besognes dont vous ne pouvez même vous faire une idée, et sans aucun profit personnel, sans avoir du moins, comme les grandes personnes, la compensation d'organiser elle-même son travail et de disposer de son gain, car la « petite aînée » est une esclave : son temps, son activité, ses pauvres forces appartiennent à une mère exigeante et injuste, aigrie par la pauvreté, à un père brutal, souvent ivrogne. Malheur à elle si elle fait entendre une plainte, si elle commet quelque involontaire bévue ou n'obéit pas avec assez de promptitude. La « petite aînée » n'a pas le droit d'être fatiguée ni maladroite. Le soir vient. L'enfant n'en peut plus, demain il faudra se lever la première ; n'importe, elle se couchera la dernière, quand nulle tâche ne la réclamera plus. Et la nuit, réveillée par les marmots qui pleurent, dont plusieurs partagent son lit, ne lui laissant même pas la place d'étendre ses pauvres petits membres brisés, vingt fois l'aînée sera debout pour les rendormir, les biberonner,

terrifiée par les jurons du père, par les criailleries de la mère qui s'en prennent à elle si les enfants ne se taisent pas assez vite. Jamais de congé, jamais de dimanche ; y avez-vous songé ? C'est quand le père et la mère se reposent qu'elle a le plus de besogne, que plus que jamais lui incombe le soin de garder le logis et la marmaille. Si elle succombe enfin sous un fardeau écrasant, l'hôpital ! Tel est le sort de la petite aînée.

Mme Fernel s'était animée : elle avait oublié à quel jeune auditoire elle s'adressait, emportée par un sujet qui lui tenait à cœur, bouleversée par la détresse enfantine, la plus intéressante de toutes, à laquelle il lui semblait qu'on ne cherchait pas assez sérieusement à porter remède. Les petites filles avaient d'abord ouvert de grands yeux ; puis saisies par ce sombre tableau — hélas ! nullement exagéré — elles se mirent à pleurer. Le bon petit Frédy, ému par les larmes de ses sœurs, en fit autant, sans très bien comprendre pourquoi. Mme Fernel eut regret de les avoir si fort impressionnés. Mais après tout mieux valait des enfants trop sensibles, qu'égoïstes et secs, indifférents aux souffrances d'autrui, comme elle n'en voyait que trop autour d'elle. Elle leur dit avec douceur :

« Ne pleurez plus, mes chers petits. Mais quand vous serez tentés de boudier, ainsi qu'il vous arrive trop souvent, de réclamer comme votre dû un jouet ou une gâterie nouvelle, quand vous serez prêts d'oublier ce que votre maman fait pour vous, alors rappelez-vous notre conversation d'aujourd'hui et songez au sort des « petites aînées », vos sœurs. Et aussi soignez davantage vos vêtements, vos livres, vos cahiers, pour m'occasionner moins de dépenses inutiles, et que je puisse consacrer à la charité tant d'argent qui passe à vos gaspillages.

LES ENFANTS.

Oui, maman, nous le promettons, et si tu voulais nous essayerions de savoir qui est cette petite fille, pour lui venir en aide.

LA MAMAN.

Regardez-la bien : vous la connaissez. Je vous ai souvent même entendu parler d'elle.

ROSETTE.

Oh ! mais, Violette, je crois que maman a raison. Tu ne trouves pas que cette petite fille ressemble à la petite Espagnole du photographe ?

VIOLETTE, hésitante.

Oui... mais celle-ci est bien plus maigre et plus pâle. Et puis elle n'a pas de beaux habits.

LA MAMAN.

C'est bien la même pourtant. Je la vois tous les matins garder ses petits frères, et quand nous rentrons, à l'heure du déjeuner, elle cuisine sur un fourneau en plein vent devant la baraque. Mais vous ne la remarquez que dans toute sa gloire, alors que, sous le vent ou sous la pluie, elle fait les cent pas sur le trottoir, vêtue d'une robe de percale jaune. Si elle vous paraît plus maigre et plus pâle, c'est qu'elle n'a pas ses brillants atours. Pour moi, en Espagnole de foire ou en petite mendiante, je la trouve bien triste à regarder.

VIOLETTE.

Oh ! je t'assure que nous ne l'envierons plus, maman, et nous étions bien sottes de la croire heureuse.

ROSETTE.

Et si tu veux, maman, nous prendrons l'argent de notre tirelire pour lui acheter des chaussures et pour lui payer une bonne qui tiendra ce gros marmot à sa place.

LA MAMAN, souriante.

C'est une excellente combinaison ; seulement je ne suis pas sûre qu'elle soit réalisable. Mais nous allons chercher ensemble le meilleur moyen de venir en aide à cette enfant, et je m'occuperai d'elle, je vous le promets.





VII

LE SOULIER PERDU

Le lendemain, les petites filles arrivèrent de bonne heure au Luxembourg, accompagnées d'Henriette qui, la veille, était restée à la maison pour faire sa correspondance. Stéphanie, Michel, Jules, et leur cousin, hélas ! l'insupportable Auguste, ne tardèrent pas à les rejoindre ; puis bientôt arrivèrent Fernand et Roger, André, que sa bonne-maman, après l'avoir installé avec mille soins, lui donnant ses crayons et son carnet à dessin, veillant à ce qu'il n'eût ni trop de soleil ni trop de vent, laissait à la garde de Mme Fernel ou de la bonne pour aller faire le marché et le déjeuner.

Le temps était radieux. La petite colonie au complet prit place sous les grands arbres. Les petites filles déplièrent leur ouvrage : Henriette, un superbe et coûteux napperon d'étamine à fils d'or, où courait une guirlande de fleurs brodée en soie multicolore, ouvrage de luxe, acheté dans un magasin de fancy-works (ouvrages de fantaisie anglais), auquel la fillette travaillait par boutade, tantôt s'appliquant sans lever les yeux, à faire éclore sous ses petits doigts habiles les boutons d'églantine, les branches de muguet et de lilas, tantôt laissant traîner son aiguille, n'ajoutant pas un

point dans toute sa journée et déclarant qu'elle jetterait cet affreux carré d'étoffe aux chiffons. La sage Stéphanie cousait une chemise de nuit pour son plus jeune frère, posément, soigneusement, comme elle faisait toutes choses. Violette s'évertuait sur un fichu de laine au crochet qu'elle destinait, à sa maman ; elle y mettait tout son zèle, mais elle manquait d'adresse et de goût, et le point, malgré ses efforts, se trouvait toujours trop serré ou trop lâche. Quant à Rosette, la pauvre enfant était si négligente, si désordonnée, si brouillonne qu'il n'y avait guère moyen de lui confier un ouvrage sérieux. Entre ses mains, le fil le plus immaculé devenait aussitôt noir et poisseux ; elle cassait un nombre prodigieux d'aiguilles, perdait sa laine, perdait son coton, ses pelotons, son dé ou son crochet, selon l'occasion, s'escrimait si maladroitement avec ses ciseaux qu'elle risquait d'éborgner ses voisines. Bref la maman avait dû se rabattre pour elle sur un travail en cuir perforé, facile et sans danger, mais aussi sans grand agrément ni utilité. Rosette « perforait » donc en conscience — oh ! ce n'était pas la bonne volonté qui manquait ! — dessous de lampe, d'encrier, de bougeoir, dessous de tout ce qu'on voudra, qu'à peine terminés la maman s'empressait, pour débarrasser la maison, de distribuer à la concierge, à la femme de ménage, à la blanchisseuse, toutes personnes peu difficiles en matière d'esthétique.

Les petites filles travaillaient en cousant. Les petits garçons lisaient et regardaient des images. Le tableau était charmant. Un clair soleil de printemps brillait à travers les branches d'arbres déjà feuillues. Les moineaux pépiaient autour des enfants, à la recherche d'un bon repas, miettes de croissant ou de biscuit ; ils sautillaient jusque dans leurs jambes, effrontés et sans peur, en vrais gamins de Paris qu'ils sont. Le ciel était tout bleu, une petite brise soufflait sur les plates-bandes et parmi les massifs, apportant le parfum subtil des lilas en fleurs. Vraiment la matinée était délicieuse. Rosette résuma l'impression générale.... Levant la tête, reniflant l'air, elle dit avec conviction :

« Ça sent joliment bon, le matin, au Luxembourg, quand il n'est pas encore venu de monde ! »

Les enfants se mirent à rire. Violette ajouta :

« Comme on est bien ! Comme c'est joli et agréable, le printemps ! En hiver, je comprends que l'on soit triste, mais on ne peut pas avoir de chagrin quand le soleil brille. Tout le monde doit être content par le beau temps. »

Pas plus tard que la veille — ce n'était pas bien loin ! — la maman avait conté aux petites filles la misère de pauvres êtres pour qui les jours sont

toujours sombres, qu'il fasse froid ou qu'il fasse soleil, et même elle se reprochait, pauvre maman ! de les avoir trop attristées.... Mais l'enfant heureux a tant de peine à se figurer la souffrance, et l'on avait tout oublié ! Stéphanie se chargea de leur rappeler la leçon :

STÉPHANIE.

Tu crois cela, toi, que tout le monde doit être heureux quand il fait beau temps ? Regarde cette petite fille qui porte un enfant dans les bras ! Elle pleure pourtant bien fort, et elle a l'air d'avoir un bien grand chagrin.

VIOLETTE.

Oh ! pauvre petite ! regarde, Rosette, c'est justement la petite fille du photographe dont nous parlions hier avec maman.

ROSETTE.

Comme elle pleure, comme sa figure grimace ! et tout en pleurant elle fait sauter ce gros enfant dans ses bras pour l'empêcher de crier. C'est moi qui le ferais taire avec une taloche !

STÉPHANIE.

Ce serait très méchant, et cela ne le ferait pas taire du tout. Au contraire, il crierait encore davantage.

HENRIETTE, posant le beau napperon en étamine dorée qu'elle ne paraît guère disposée à avancer.

Allons voir ce qu'elle a. Nous pourrions peut-être lui venir en aide. »

Depuis qu'elle vivait d'une vie plus normale, parmi des camarades de son âge, et non plus en idole séparée du reste du monde, Henriette avait dû descendre de son piédestal. Regardant autour d'elle, elle commençait à se rendre compte qu'elle n'était pas le point culminant de l'Univers ; ses yeux s'ouvraient sur une foule de choses auxquelles ils étaient restés fermés. Et sous l'influence de Mme Fernel, elle apprenait que c'est un devoir

impérieux aux privilégiés du sort de porter secours à ceux qui souffrent, ou du moins d'essayer de les consoler. La petite Anglaise restait, il est vrai, autoritaire et hautaine, même en faisant le bien : car c'est dans les livres seulement que le caractère se réforme en un tour de main, et que les défauts disparaissent subitement, comme escamotés par un prestidigitateur habile. Mais elle faisait de sérieux efforts sur soi-même et il fallait lui savoir gré de sa bonne volonté.

On suivit Henriette. Les petites filles s'approchèrent de l'enfant qui pleurait toujours misérablement, fouillant du regard et de la main, sans lâcher son fardeau, le gazon, le sable et les feuilles sèches, les débris de fleurs, amoncelés en un tas au bout de l'allée.

HENRIETTE, d'un air d'autorité.

Pourquoi pleurez-vous ? Quelqu'un vous a-t-il fait du chagrin ? Parlez. »

La petite, effarée, rendue honteuse par la vue de ces petites demoiselles bien mises qui l'entouraient tout à coup, et plus encore par le ton cassant d'Henriette, regarda tout le monde d'un air craintif, et sans répondre se mit à pleurer de plus belle.

HENRIETTE, déjà impatientée.

Répondez donc, voyons. Dites-nous ce que vous avez ; nous ne pouvons pas le deviner. »

La petite se taisait toujours : les enfants rebutés et maltraités deviennent méfiants ; ils perdent l'expansion si naturelle à leur âge, et n'osent plus se confier à personne. Et vraiment le ton d'Henriette n'était pas fait pour donner courage à un pauvre être humble et miséreux. La petite fille se figura-t-elle qu'on voulait se moquer d'elle, la taquiner ? Sans pensée précise, eut-elle seulement conscience de ses guenilles, devant ces beaux enfants bien vêtus, bien soignés ? Mais elle ne répondit toujours rien, et s'adressant à ses frères, elle leur cria de sa petite voix glapissante : « Eugène, Albert, Lucien, venez, on va jouer autre part » et fit mine de s'éloigner.

HENRIETTE, haussant les épaules.

Petite sotte ! Voici la manière dont elle nous reçoit ! Ce n'était vraiment pas la peine d'avoir pitié d'elle.

STÉPHANIE, intervenant.

Mais aussi, Henriette, vous l'avez effrayée, vous lui parlez comme un gendarme. (S'adressant à l'enfant avec douceur.) Ne partez pas, ma petite ; nous ne voulons pas vous tourmenter, tout au contraire. Nous serions bien heureuses de pouvoir vous consoler. Vous avez beaucoup de chagrin, n'est-ce pas vrai ? »

La petite fille, un peu rassurée par la voix douce et le regard compatissant de Stéphanie, fit signe que oui avec la tête.

STÉPHANIE.

Qu'avez-vous, ma pauvre petite ? Dites-le-nous, et nous essayerons de vous venir en aide.

LA PETITE FILLE, éclatant de nouveau en sanglots.

Mon... mon petit frère, celui que je porte, a... a... perdu un de ses souliers, et j'ai beau le chercher, je ne... le... retrouve pas, j'ai regardé partout... partout.... Que dira maman ? qu'est-ce qu'elle va me faire ? C'est fini, oh ! mon Dieu, je n'oserai jamais retourner chez nous ! »

Les petites filles se regardèrent, toutes surprises d'un si grand chagrin pour une chose qui leur paraissait de si petite importance.

Rose demanda :

« Comment a-t-il perdu son soulier, votre petit frère ? Est-ce que vous le lui avez ôté ? »

LA PETITE.

Oh ! non, ma... ma... demoiselle ; mais ce sont des souliers trop grands pour lui, des vieilles chaussures qu'une dame lui a données... A..., alors, quand il frotte ses pieds l'un contre l'autre, il... les... fait tomber, et il en a perdu un.... Mon Dieu, mon Dieu, c'est trop de malheur. »

La petite fille se mit à pleurer.



Les sanglots de l'enfant redoublèrent, secouant sa poitrine étroite et tout son frêle corps perdu dans la ridicule robe à ramage.... Tant de terreur et de désespoir — une pauvre petite figure bouleversée, retournée, devenue vieille et fripée comme celle d'une bonne femme de cent ans — et tout cela pourquoi ? pour un vieux soulier égaré. Les enfants n'en revenaient pas.

ROSETTE.

Il ne faut pas pleurer si fort. Puisque le soulier était trop grand, ce n'est pas votre faute s'il est tombé et s'il est perdu, et puisque ce n'est pas votre faute, votre maman ne vous grondera pas. »

Ce fut au tour de la petite à n'y rien comprendre.... Elle regarda Rosette avec de grands yeux : bien sûr ce n'était pas sa faute si le soulier était perdu ! Ce n'était pas sa faute non plus si les promeneurs, rebelles aux séductions de sa jupe jaune et de son éventail en papier, passaient devant la baraque du photographe sans y entrer, pas de sa faute quand le pain manquait pour tremper la soupe, quand les marmots pleuraient la nuit, quand la mère était malade ou que le père avait trop bu. Et pourtant, pour toutes ces choses elle était battue. Elle devait l'être encore, tout naturellement, parce qu'un soulier éculé et trop large avait glissé on ne sait où, tandis que son attention était absorbée par la marmaille grouillant autour d'elle.

ROSETTE, insistant.

Votre maman ne vous grondera pas, ce serait injuste, et les mamans ne grondent que si on l'a « fait exprès ! »

Heureuse Rosette, qui vivait dans une atmosphère de justice où les mamans ne grondent que lorsqu'il le faut, parce que c'est leur devoir, et pour le bien de leurs enfants ! « Pouvait-on gronder quand ce n'était pas mérité ? » pensait Rosette. Et qu'avait à voir avec la justice les gronderies et les coups ? se demandait la petite fille. — Jamais on ne se fût entendu.

Mais Henriette, avec sa nature positive, revint aux réalités pratiques et remit la question au point. Elle dit à la petite fille ;

« Venez avec moi ! J'ai vu un magasin de chaussures tout près du Luxembourg, sur le boulevard Saint-Michel. Je vais acheter une paire de souliers neufs à votre petit frère. »

Les enfants s'écrièrent :

« Oh ! quelle bonne idée, Henriette ! Comme nous sommes contents ! Quel bonheur ! La petite fille ne sera pas grondée ! »

Stéphanie observa, toujours raisonnable :

« Seulement il faut attendre que Mme Fernel soit venue nous rejoindre ; nous ne devons pas sortir du Luxembourg ni aller dans un magasin sans sa permission. »

Comme toujours Stéphanie avait raison : les enfants en convinrent. Par bonheur Mme Fernel ne tarda pas à arriver. On courut au-devant d'elle, pour lui conter la tragique histoire du soulier, et lui soumettre la généreuse pensée d'Henriette. Vous devinez qu'elle y donna son approbation. Elle-même se fût chargée de remplacer la chaussure perdue ; mais elle voulut laisser à Henriette le plaisir d'une bonne action. On se rendit en bande chez le marchand de chaussures, tout surpris de voir entrer dans sa boutique, cette petite troupe disparate d'enfants bien mis et de marmots guenilleux. Henriette, conseillée par Mme Fernel, fit choix d'une paire de souliers solides, et cette fois bien ajustés au pied du poupon. Puis Mme Fernel, pour compléter la satisfaction générale, entra chez un boulanger voisin, procéda à une distribution de croissants chauds et de tablettes de chocolat. Les enfants du photographe se jetèrent sur ces rares friandises avec un appétit qui témoignait que leur premier déjeuner, s'il avait existé, était passé à l'état de souvenir. Et l'on reprit le chemin du Luxembourg, plus heureux et mieux disposé à jouir de la belle matinée, puisqu'on avait mis à profit l'occasion de faire un peu de bien, et qu'on avait pu consoler une pauvre petite fille qui pleurait.





VIII

SUITE DU PRÉCÉDENT.

Après le déjeuner, Rose et Violette, avec la permission de leur maman, firent un triage de leurs jouets, dans l'intention d'en apporter quelques-uns à la petite fille du photographe et à sa ribambelle de marmots. De son côté, Mme Fernel, dans le même but, rechercha les vieux vêtements encore en bon état des fillettes et du petit garçon ; elle en fit un paquet, non sans avoir secoué, brossé, enlevé une tache, reprisé un accroc, remis un cordon ou un bouton absent ; car si elle n'était pas assez riche pour distribuer des vêtements neufs, du moins se fût-elle fait scrupule de les donner sales et déchirés, estimant que les personnes charitables qui agissent ainsi ont l'air tout simplement de se débarrasser de nippes encombrantes, humilient les pauvres, et par surcroît les incitent au désordre et à la négligence.

Rosette, sous prétexte de « trier » ses joujoux, les avait amoncelés par terre, au milieu de la chambre, et s'agitait parmi les poupées sans tête ou sans jambes, les ménages dépareillés, les livres en débris et les albums en morceaux ; car, on le sait, hélas ! l'ordre et le soin n'étaient pas les qualités dominantes de la pauvre petite.

ROSETTE.

Violette, qu'est-ce que tu as mis de côté pour la petite fille du photographe ?

VIOLETTE.

Ma grande poupée Denise, celle qui a la figure un peu écaillée, avec des robes et des chapeaux de rechange ; un de mes ménages, — puisque j'en ai trois, je puis bien en sacrifier un, — un petit panier à ouvrage, et une cuvette et un pot à eau de poupée.

ROSETTE, perplexe.

Et moi, qu'est-ce que je vais donner ? Crois-tu que ma boutique d'épicerie lui ferait plaisir ? Elle pourrait jouer à la marchande avec ses frères. »

Violette, qui, ayant depuis longtemps fini son triage, s'était mise à lire, pose son livre pour examiner le massacre des joujoux de Rosette.

Après réflexion :

« Je ne crois pas qu'elle puisse beaucoup s'en servir. Il n'y a plus de balances ; tous les tiroirs sont cassés, les pains de sucre arrachés de leur place... il ne reste plus guère que la carcasse de la boutique... que veux-tu qu'elle en fasse ?

ROSETTE.

Ah ! quel dommage ! Je pensais qu'une épicerie l'aurait beaucoup amusée. Et si je lui donnais mon jeu de dominos ?

VIOLETTE.

Mais tu oublies qu'il n'est pas complet ! Le double-blanc, le double-six, et encore d'autres que je ne me rappelle plus, ont disparu depuis longtemps. On ne peut pas jouer avec des dominos dépareillés.

ROSETTE.

Alors mon jeu de lotos ?

VIOLETTE.

C'est là même chose. Tu n'as presque plus de jetons et les cartons sont déchirés.

ROSETTE, penaude.

C'est vrai, je l'avais oublié.... »

Très désappointée elle regarde, autour d'elle, l'hécatombe de ses jouets en débris, et tout à coup, d'un air triomphant :

« Eh bien, si mes joujoux et mes poupées ne sont pas en assez bon état, je lui donnerai un de mes livres : le Robinson Suisse ou les Malheurs de Sophie, par exemple.

VIOLETTE, se récriant.

Oh ! pour cela, c'est encore plus impossible. Il manque la moitié des pages, on n'y comprend plus rien du tout. Les Malheurs de Sophie ? on ne peut même pas l'ouvrir : tous les feuillets sont décousus, ils s'envolent dès qu'on y touche. Tout cela n'est plus bon qu'à mettre aux ordures.

ROSETTE, de plus en plus honteuse.

Elle regardera les images.

VIOLETTE.

Les images ? tu sais bien que tu les as découpées, malgré la défense de maman, pour les colorier et les coller dans un album. Et puis elles étaient tellement gribouillées que tu les as jetées au feu. Voilà où elles sont, les images.

M^{me} FERNEL, entrant dans la chambre.

Avez-vous fini votre triage, mes enfants ? Frédy vient de me donner son vieux cheval de bois, son alphabet illustré et une boîte de soldats de plomb, pour les petits garçons. Je vais tout mettre ensemble, et faire porter le paquet, avec celui des vêtements, chez le photographe.

VIOLETTE.

Oui, maman, voici les objets, ils sont sur la table.

LA MAMAN.

Et toi, Rose, n'as-tu rien à me donner ?

ROSETTE, devenue rouge comme une pivoine.

Non, maman, je.... je n'ai rien trouvé.

LA MAMAN.

Comment, tu n'as rien trouvé ? Pourtant tu possèdes encore plus de jouets que ta sœur, à qui l'on donne plutôt des livres. C'est donc que tu ne veux en sacrifier aucun ? Ce serait vraiment bien égoïste.

ROSE, se mettant à pleurer.

Oh, non ! maman, ne le crois pas. Ce n'est pas cela du tout.... Mais... mais ils sont tous en mauvais état... et... et... tu nous as défendu de donner des choses cassées... et puis... et puis.... (Éclatant en sanglots.) Hi ! hi ! hi ! Violette dit qu'ils sont tous bons à jeter aux ordures.

LA MAMAN, sérieusement.

Tu vois, ma pauvre Rosette, ce qui arrive aux enfants qui abiment et qui gâchent. Non seulement ils occasionnent des dépenses inutiles à leurs parents, ils ne possèdent jamais rien de joli dont ils puissent jouir et se faire honneur auprès de leurs amis, mais encore ils sont privés de la meilleure satisfaction, qui est de faire le bien et de faire plaisir. Tes vêtements sont dans le même état que tes jouets : tellement fripés, salis, qu'ils sont hors

d'usage et que j'aurais honte de les donner. Et pourtant quel service ils rendraient à bien des petites filles ? Que ceci te serve de leçon et t'apprenne la nécessité de l'ordre. »

Rose se jeta, toujours pleurant, dans les bras de sa mère, et lui fit les plus belles promesses. Comme elle avait bon cœur, ses regrets étaient sincères, et de la meilleure foi du monde elle jurait de se corriger. Mais hélas ! la pauvre Rosette était si légère, si étourdie ! Elle n'avait guère plus de cervelle qu'une linotte. Venait l'occasion, toutes les promesses étaient au vent. Chaque jour il fallait redire les mêmes choses. Bien longtemps encore la maman dut sermonner, gronder, punir, avant d'obtenir d'elle un peu de soin.

L'après-midi Mme Fernel se rendit chez le photographe, accompagnée de la bonne qui portait le paquet. La femme lui fit triste impression : elle avait l'air mielleux et sournois ; elle eut beau se confondre en protestations, remerciements, révérences, Mme Fernel, insensible aux grimaces, n'en remarqua pas moins les regards venimeux qu'elle lui jetait en-dessous. Mais rien ne décourageait sa charité ; elle savait qu'il faut tout pardonner aux malheureux, aigris par l'esclavage de la misère.

Au Luxembourg, les enfants s'étaient hâtés de rejoindre la petite fille, qui promenait la marmaille en attendant l'heure de reprendre son rôle brillant. Rosette lui cria :

« Tu sais, maman a été porter chez la tienne des habits pour toi et pour tes frères.

VIOLETTE.

Et des joujoux, une poupée, pour que tu puisses t'amuser quand tu auras le temps. »

Une poupée ! Objet fabuleux pour la pauvre enfant. Dans son humble résignation, elle admettait que les poupées, comme les caresses et comme les soins, sont l'apanage des petites filles d'une autre essence, avec qui elle ne se croyait rien de commun. Elle était faite, elle, pour peiner sans trêve, s'épuiser du matin au soir en mille besognes. Une poupée à la gardienne de tous ces marmots, n'était-ce pas une dérision ? La petite fille restait muette de saisissement. Et Rose et Violette, avec l'ignorance des enfants heureux, s'étonnaient qu'elle n'exprimât pas plus de joie.

Henriette demanda :

« Qu'avez-vous dit à votre maman, hier ? Ne vous a-t-elle pas demandé comment il se faisait que votre petit frère rentrât avec des souliers neufs ?

LA PETITE FILLE.

Je lui ai dit que c'était une demoiselle charitable qui avait voulu lui en faire cadeau.

HENRIETTE.

Alors elle a été contente, je pense, et elle ne vous a pas grondée.

LA PETITE FILLE, hochant tristement la tête.

Bien sûr que si, elle m'a grondée ! parce qu'elle a dit que j'aurais dû rapporter le vieux soulier, quand même qu'on en avait acheté des neufs. Alors j'ai tout de même reçu des gifles. »

Les enfants se regardèrent, indignés ; mais ils ne firent aucune réflexion, Mme Fernel leur ayant rigoureusement défendu de jamais se permettre la moindre critique devant les enfants sur leurs parents.

Tant que dura l'installation des baraques autour du Luxembourg, Mme Fernel s'occupa des enfants forains, et en particulier de la petite fille du photographe, qui lui semblait la plus à plaindre. Les petits équilibristes, sans mener une existence aussi glorieuse que le croyait ce nigaud de Frédy, n'étaient pas trop malheureux ; leurs parents les aimaient à leur façon, et en dehors des exercices qui étaient leur gagne-pain à tous, ils les laissaient jouer en liberté ; ils leur donnaient leur suffisance en fait de repos et de nourriture, et ces enfants paraissaient bien portants. On n'en pouvait dire autant de la petite Espagnole ; elle avait la figure hâve, les yeux tirés des affamés. Mme Fernel donna pour elle de l'huile de foie de morue, du quinquina, des tablettes de chocolat et du bouillon concentré, sans être sûre que la mère l'en ferait profiter. Une fois, ayant demandé à la petite ce qui lui ferait le plus de plaisir, la pauvre créature répondit plaintivement : « Un matelas. Je couche par terre sur une couverture, dans la roulotte, et je suis toute courbaturée. Je ne sais pas ce que c'est que d'avoir jamais couché sur un matelas. » Mme Fernel, émue aux larmes, promit d'en acheter un le jour même. Mais la petite la regarda étonnée : « Oh ! j'ai dit cela, comme on dit

des choses qu'on voudrait si c'était possible, mais ce n'est pas la peine de m'en donner un : je ne coucherais pas dessus. Maman le prendra pour elle ou elle le vendra. » Et le ton de la petite fille était si naturel, ce qu'elle disait si vraisemblable, que Mme Fernel, navrée, n'insista pas.

Et quand les fêtes terminées, un matin, la place de l'Observatoire se retrouva vide de baraques et silencieuse, Mme Fernel, qui avait d'abord soupiré après le moment où elle ne serait plus assourdie par l'atroce musique des chevaux de bois, regretta presque d'en être débarrassée. Car tant qu'on l'entendait mugir sur la place, on voyait aussi la petite Espagnole : « Vingt sous la douzaine, ressemblance garantie. » Et si peu que l'on pût faire pour elle, on apportait toujours quelque adoucissement à son triste sort.





IX

YZABEL ET JEHANNE.

Parmi les habituées du Luxembourg, on remarquait deux petites filles étrangement vêtues, accompagnées d'une domestique crasseuse, vraie souillon qui traînait la savate et restait affalée des heures entières sur un banc, sans jamais faire œuvre de ses dix doigts. Ce n'était pourtant pas que l'ouvrage dût lui manquer : les petites filles avaient à leurs bas des trous plus gros que le poing ; leurs cheveux ne devaient guère connaître l'usage du peigne : ils pendaient en désordre autour de leurs joues mal débarbouillées, jamais nattés ni retenus par un ruban. Leurs chapeaux sans élastique s'envolaient au vent : plusieurs fois le garde avait dû les repêcher dans le bassin. On ne comptait plus les boutons qui manquaient à leurs bottines. Rien que pour mettre un peu d'ordre sur la personne de ses jeunes maîtresses, la domestique aurait eu fort à faire. C'était sans doute ce qui la décourageait. N'étant pas sûre d'y arriver, elle jugeait plus sage de ne pas même essayer.

Ces deux petites filles minables portaient pourtant de bien beaux noms : elles s'appelaient Yzabel et Jehanne, Yzabel, avec un Y et un Z, Jehanne,

avec un H, leur maman y tenait beaucoup. Cet H, cet Y et ce Z, lui semblaient bien plus importants que les boutons aux chaussures et les élastiques aux chapeaux. Malgré ces prénoms moyenâgeux, indice d'origine aristocratique, Yzabel et Jehanne ne pouvaient justifier d'aucun ancêtre aux croisades. Leur papa n'était rien moins que noble : il remplissait à la mairie de son quartier un petit emploi qui rapportait très peu d'honneur et très peu d'argent. Et le pauvre homme, véritable type du « rond-de-cuir », n'avait dans sa personne, pas plus que dans sa situation, rien de particulièrement reluisant.

Rien de plus estimable ni de plus touchant que la pauvreté dignement subie. Personne n'a plus de mérite et n'inspire plus de respect qu'une mère de famille qui se multiplie pour faire face aux exigences du ménage avec des ressources misérables. Tel est à l'ordinaire le cas des femmes d'employés et de petits fonctionnaires français. : elles savent accomplir des prodiges pour « tenir leur rang », — prétention touchante quand elle est accompagnée de tant de peine et de sacrifices, — faire honneur à leurs maris et donner de l'éducation aux enfants. Par malheur la mère de Jehanne et d'Yzabel n'était point de celles-là : toutes ses prétentions se bornaient à l'extérieur, au détriment de la vie matérielle et du bien-être de sa famille.

Ce n'était pas une méchante femme, elle aimait son mari et ses enfants à sa façon ; mais il faut avouer que cette façon n'était pas la bonne. La pauvre dame croyait donner la preuve d'une rare supériorité en méprisant les occupations du ménage ; elle les jugeait « au-dessous de sa dignité » comme s'il n'était pas beaucoup plus « au-dessous de la dignité » de négliger son intérieur et de laisser ses enfants en désordre. Se gendre au marché, seconder la bonne dans le ménage, fi donc ! cela était le fait des femmes « ordinaires ». Mme Laplume tenait à être extraordinaire. Comme ses ressources ne lui permettaient pas de payer une domestique entendue, elle devait se rabattre sur des filles non dégrossies, fraîchement débarquées de leur village. Elle ne daignait condescendre, cela va sans dire, à les former au service, en étant d'ailleurs devenue incapable. On devine, dans ces conditions, ce que pouvait être l'intérieur de Mme Laplume, quelle cuisine mangeait l'infortuné M. Laplume, et au milieu de quel tohu-bohu on le faisait vivre.

Mme Laplume, avec tout son désordre et son incurie, nourrissait les plus grandes prétentions artistiques, et pour affirmer ses supériorités esthétiques, elle affublait ses filles de toilettes ridicules, et se coiffait et s'habillait elle-

même comme en carnaval. Elle roulait des yeux blancs en parlant des « merveilles de la peinture » : « Oh ! le Salon carré du Louvre, Raphaël, Léonard de Vinci ! » — Raphaël et Léonard de Vinci sont en effet de très grands peintres dont on peut admirer les œuvres, comme vous le savez, au musée du Louvre. Mme Laplume, malgré toutes ses grimaces, n’y comprenait rien du tout. A l’entendre pourtant, on eût cru qu’elle passait sa vie en contemplation dans les galeries des musées. Et encore, si cela avait été vrai, aurait-elle eu parfaitement tort, car l’urgence se faisait d’abord sentir de débarbouiller les demoiselles Laplume, de reprendre les chaussettes de M. Laplume, nettoyer les innombrables taches qui ornaient sa redingote, et veiller à ce qu’on servît aux repas, autre chose que des lentilles brûlées ou des haricots crus.

Mme Laplume donnait carrière à la fantaisie de ses goûts « artistiques » dans l’agencement de son salon comme dans celui de sa toilette. Les vitres n’y étaient jamais lavées, les meubles jamais essuyés, le parquet jamais frotté, mais qu’importe ces détails bourgeois ! Ce qu’il fallait voir, c’était la profusion de bibelots parsemés dans tous les coins, lesquels bibelots n’avaient jamais dû être bien jolis dans leur neuf, mais la poussière les avait transformés en véritables objets d’horreur. Au plafond se balançait une ombrelle chinoise en papier ; partout des bouquets de fleurs artificielles ; les murs disparaissaient sous une collection de coquilles Saint-Jacques séparées par moitié, dans l’intérieur desquelles Mme Laplume avait collé des découpures de chromos. Rien de plus abominable ! Les fauteuils étaient éventrés, le crin s’échappait à poignée du canapé.... N’importe ! Sur les dossiers se drapaient « artistement » des bouts d’étoffe, des restes de coupon de peluche. Il y avait un luxe effrayant de portières à trois francs quatre-vingt-dix, pseudo-orientales, relevées par des chaînes à boules, et dans des vases s’effritaient les panaches jaunâtres de cette plante, appelée je crois gynyrium, ornement des loges de concierges, et qui sèment continuellement autour d’elle la poussière de ses rameaux desséchés.

Madame Laplume, ridicule et incapable, n’était pas, je l’ai dit, une méchante personne. Au Luxembourg elle ne faisait point partie de ce petit clan haineux qui, jalouxant la grâce et l’élégance de Mme Fernel, cherchait à en prendre sa revanche par la calomnie. Au contraire, elle avait lié connaissance avec la maman de Rose et de Violette ; elle lui demandait des conseils de toilette — hélas ! elle n’en profitait guère — et comme elle la savait très instruite et occupée à des travaux littéraires, elle croyait se mettre

à hauteur en ne l'entretenant que de sujets transcendants. Elle accablait Mme Fernel sous le poids de ses aperçus artistiques, philosophiques et autres, si bien qu'après une heure de conversation avec une personne si relevée, Mme Fernel, n'en pouvant plus, aspirait à entendre discuter le prix de la viande ou déplorer la cherté des choux-fleurs et des petits pois.

Yzabel — avec un Y et un Z —, et Jehanne — avec un H — venaient au Luxembourg quand l'état de leurs vêtements le permettait, que leurs chaussures avaient encore des semelles, — les boutons, on pouvait s'en passer, les semelles, c'était plus difficile, — et leurs robes et leurs jaquettes un reste de couleur et de forme. Et quand ces accessoires de toilette étaient arrivés à toute extrémité, Yzabel et Jehanne disparaissaient de la circulation, enfermées chez elles, privées de leurs cours, de leurs sorties, du catéchisme et de la messe, jusqu'à ce qu'on eût l'argent nécessaire pour renouveler leur garde-robe. Alors on les voyait soudainement réapparaître, tout battant neuf des pieds à la tête. Cet éclat durait quelques jours. Puis, comme toutes les choses dont on néglige l'entretien, ces vêtements neufs, jamais brossés, jamais pliés, jamais rangés, peu à peu devenaient ternes et fripés et ne tardaient pas à prendre l'aspect minable des précédents.

Justement, pendant le carême, la famille Laplume avait fait un de ces plongeons dont elle était coutumière. En vain Violette et Rose cherchaient les petites filles au catéchisme, en vain dans la rue Notre-Dame-des-Champs et au Luxembourg. Elles étaient devenues invisibles. Le jour de Pâques on les vit tout à coup entrer triomphalement à l'église Saint-Jacques, au beau milieu de la grand'messe. Jamais Mme Laplume n'avait pu arriver à l'heure. L'exactitude semblait sans doute trop bourgeoise à cette « artiste ».

Il faut avouer que l'entrée des petites Laplume remises à neuf, produisit une sensation prolongée dans l'assistance. Leurs robes rouge sang de bœuf, rehaussées de galons et d'aiguillettes d'or, avec non moins de profusion que l'uniforme d'un général de l'Amérique du Sud, et l'aigrette verte, qui se dressait, menaçant le ciel, sur leurs toquets à créneaux — telle la coiffure d'un page moyenâgeux — causèrent de nombreuses distractions parmi les fidèles. Rose et Violette, en particulier, ne parvenaient point à en détacher leurs regards. Elles avaient beau fourrer le nez dans leurs livres, se promettre de ne plus lever les yeux, c'était plus fort qu'elles : l'aigrette leur trottait par la cervelle. La maman les surprenait encore en contemplation. Elle dut gronder à voix basse : « Voyons, mes enfants, suivez la messe, lisez

vos prières. » Les petites Laplume curent grandement sur la conscience d'avoir nui au recueillement du jour de Pâques. Ceci prouve, entre autres choses, que l'Église n'est pas un lieu de spectacle, ainsi que tant de belles dames ont l'air de le croire. Si l'on doit s'y rendre dans une tenue décente et soignée, il faut se garder d'y faire étalage de toilettes qui « tirent l'œil ». Ceci est pourtant d'usage parmi nombre de personnes soi-disant « pieuses » qui semblent venir à la messe, non pour remplir un devoir, mais pour faire admirer une robe neuve.

L'entrée des petites Laplume fit sensation.



Après l'office, Mme Fernel avait retrouvé à la sortie Mme Laplume, Mme Kowalsky, et sa cousine Mme Boronine, également catholiques, quoique Russes. Mamans et enfants se dirigèrent vers le Luxembourg. A l'occasion de Pâques, toutes les petites filles étaient habillées de neuf comme les Laplume. Stéphanie avait un joli manteau de printemps en drap beige et un chapeau à plumes noires. Henriette un costume gris clair fait par un grand tailleur, chef-d'œuvre de coupe et de sobre élégance. Violette et Rose, vêtues très simplement, comme à l'ordinaire, n'en paraissaient pas moins charmantes avec leurs costumes marin en serge bleue et leur canotiers de paille entourés d'un ruban de velours noir. Mais aucune d'elles ne songeait à rivaliser avec les petites Laplume. Mme Laplume pouvait constater leur succès : tout le monde se retournait sur leur passage. Et même Henriette Walter, avec son béret de taffetas bleu saphir, ombragé d'une superbe plume d'autruche, ne pouvait l'emporter sur les aigrettes vertes, aussi raides que des petits balais de chiendent, et sur les créneaux découpés, pareils à ceux de quelque bastion féodal, des coiffures d'Yzabel et de Jehanne Laplume.

Et il fallait voir avec quel air de solennelle fierté Yzabel et Jehanne se raidissaient pour porter ces coiffures mirifiques ! Les demoiselles Laplume, ridiculement petites pour leur âge, avaient de pauvres jambes pas plus grosses que des bougies, et des physionomies vieillottes de naines recroquevillées. Aucune fraîcheur, rien d'enfantin. Les repas sommaires, jamais à l'heure, les périodes de séquestration en l'attente de toquets neufs, l'absence d'hygiène et de propreté, tout cela n'était guère fait pour favoriser leur croissance et leur donner belle mine. Jehanne, la plus petite et la plus chétive encore, avait beau faire : elle courbait sous le poids de cet édifice ; le toquet beaucoup trop large pour sa tête minuscule, guère plus grosse qu'une noix de coco, lui enfonçait jusqu'aux sourcils, jusqu'aux oreilles, et là-dessous pointait son petit museau de ouistiti.

Les fillettes s'assirent sur un banc, avec précaution, pour ne pas salir leur robes neuves, et se mirent à causer, comme les mamans, en attendant l'heure du déjeuner.

Rosette, qui n'a pas cessé de contempler les toquets à créneaux depuis la sortie de la messe, s'adressant aux demoiselles Laplume avec une admiration. qui n'est pas jouée :

« Mon Dieu, comme vous avez de beaux chapeaux ! Je n'en ai jamais vu de pareils à personne ! (Réfléchissant.) Ah si, pourtant ! à l'ogre du petit

Poucet, dans mon livre des Contes de Perrault. Mais, je veux dire, à aucune personne vivante.

YZABEL, très flattée.

Vous trouvez ? Aussi c'est notre maman qui les a faits. Elle dit qu'on ne trouve rien d'original, ni « d'artistique » dans les magasins. Ce qui vient de chez une modiste est toujours banal. Alors, comme elle ne veut pas que nous portions le chapeau de tout le monde, elle nous les fait toujours elle-même. »

Madame Laplume ne condescendait en effet à tenir une aiguille que pour construire des édifices de fleurs et de gaze. « Je ne suis bonne qu'à chiffonner », disait-elle en minaudant. Le chiffonnage avait, à ses yeux, quelque chose de distingué. C'était le seul travail permis à une femme du monde doublée d'une artiste. Et si elle ne cherchait, en faisant les chapeaux de ses filles, qu'à éviter la banalité, elle pouvait être sûre d'avoir atteint son but : pas de danger qu'elle vît jamais rien de pareil sur la tête des autres enfants !

Tandis que les petites Laplume se faisaient admirer par leurs amies, Mme Laplume disait en minaudant :

« Je me propose, mesdames, à l'occasion des fêtes de Pâques, de donner une petite réunion chez moi, dans la plus grande intimité : sauterie, goûter et comédie pour amuser les enfants. J'espère que vous voudrez bien être des nôtres. »

Ne voulant pas chagriner Mme Laplume, ces dames acceptèrent son invitation, non sans se demander comment elle parviendrait à organiser une réunion et une sauterie, fût-ce « dans la plus stricte intimité », parmi la débandade de son intérieur toujours en déroute, dans un appartement de trois pièces où l'on était littéralement les uns sur les autres. Les demoiselles Laplume couchaient dans la salle à manger, y procédaient à leur toilette, et il n'était pas rare qu'on eût, pendant le repas, l'agréable spectacle d'une cuvette remplie d'eau sale et d'un démêloir crasseux, en évidence sur le buffet. Les essuie-mains faisaient double emploi, servant couramment de serviettes de table. C'était une économie toute trouvée.

L'heure du déjeuner sonnait. Chacun prit le chemin de chez soi, Mme Laplume enchantée du succès de son invitation, méditant des réjouissances surprenantes destinées à laisser un souvenir unique dans la mémoire des

assistants ; Rose, Violette, Henriette Walter, échangeant leurs impressions sur les toilettes mirobolantes des petites Laplume, et sur toute la famille Laplume en général.

HENRIETTE, d'un ton méprisant.

Elles ont l'air de chiens savants, vos Laplume, ou plutôt de ces singes habillés qui dansent, attachés par une chaîne, devant les orgues de Barbarie. Je ne puis pas les souffrir.

VIOLETTE, se récriant.

Mais, Henriette, ce n'est pas leur faute si leur maman les habille drôlement ! Les pauvres petites n'en sont que plus à plaindre.

ROSETTE, très étonnée.

Comment, vous les trouvez mal habillées ? Moi je trouve qu'elles ont des habits superbes, presque aussi beaux que ceux des petits saltimbanques qui font la pyramide vivante.

HENRIETTE, sans daigner répondre.

Leur maman est sotte et ridiculous.

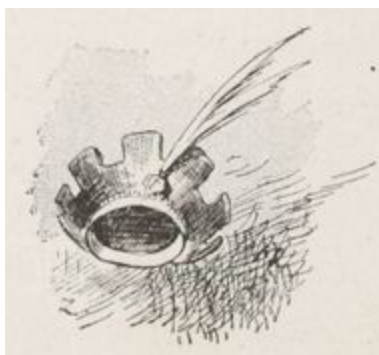
Quand Henriette s'animait, il lui arrivait d'intercaler dans son français, toujours si correct, des expressions de sa langue natale. Elle répéta

« C'est une femme ridiculous. Et puis sa maison, c'est un magasin de vieux chiffons. J'y suis allée une fois avec vous, mais je n'y retournerai jamais. Quand j'en suis sortie, mes gants blancs étaient devenus tout noirs, et j'avais une grande tache d'huile sur mon paletot. (Avec indignation.) C'est une chose parfaitement honteuse, parfaitement disgracieuse (disgraceful) ».

Mme Fernel avait entendu.

« Henriette, Henriette, dit-elle doucement, rappelez-vous la parole de l'Évangile : « Ne jugez pas, vous ne serez pas jugé. » Plus un mot sur Mme Laplume, mes chers enfants. Il ne manque pas, je pense, de sujets de conversation sans se moquer du prochain, surtout quand ce prochain se

trouve être une personne plus âgée que vous, une mère de famille, qui par conséquent a droit à votre respect. »





X

INVITATION DES LAPLUME.

LA MAMAN, entrant en souriant dans la chambre des petites filles.

« Mes enfants, vous allez, je pense, être contentes et me dire merci. Je vous apporte quelque chose d'intéressant. Mme Laplume a jugé apparemment que son invitation verbale n'était pas suffisante, et vos amies vous adressent un carton doré, comme cela se pratique dans le grand monde. »

Ce jour-là, les enfants n'avaient pu sortir ; pour la première fois depuis les vacances, il pleuvait. Stéphanie était venue passer l'après-midi chez ses amies, et l'on ne songeait guère à se plaindre du mauvais temps ; au contraire, les petites filles étaient enchantées d'une journée d'amusements à la maison.

Mme Fernel tendit à Violette une carte d'un rose criard, avec des initiales et une devise en lettres dorées. La petite fille lut à haute voix :

« Mesdemoiselles Jehanne et Yzabel Laplume prient Mesdemoiselles Rose et Violette Fernel et Miss Henriette Walter de leur faire l'honneur de venir passer chez elles l'après-midi du 18 avril 1901. On dansera. » Et, au-dessous, après un intervalle : « On est prié de ne pas se décoller, la réunion ayant lieu sans aucune cérémonie. Redingote pour les messieurs, robe de petite soirée pour les dames. » Et encore, après un autre intervalle, au bas de la carte : « Les travestis seront admis. »

Violette, bouche bée d'admiration, tournait et retournait cette carte ridicule, dont la maman, malgré toute son indulgence, n'avait pu s'empêcher de sourire. Rosette, qui regardait par-dessus l'épaule de sa sœur, demanda : « Qu'est-ce qu'il y a donc d'imprimé, dans le coin, avec du d'or ?

LA MAMAN.

Ce sont des initiales, celles d'Yzabel : Y. L.

ROSETTE.

Et autour, il y a quelque chose d'écrit, en plus petites lettres, des mots qu'on ne comprend pas.

La maman regarde, et cette fois éclate de rire franchement.

« Ah ! ah ! ah ! c'est une devise en latin : Quo non ascendam. Cela veut dire : Où ne monterai-je pas ? et c'est la devise d'un grand personnage appelé Fouquet..... »

Il y avait en effet de quoi rire, de voir la jeune Yzabel Laplume s'approprier ce mot fameux et le mettre en exergue sur son papier à lettre et ses cartes de correspondance. Et, comme cette jeune personne ne manquait pas de ressemblance avec un singe, il était à craindre que les mauvais plaisants ne trouvassent à cette devise un sens bien différent de celui auquel avait songé l'ambitieuse maman d'Yzabel et de Jehanne en la leur faisant adopter.

ROSETTE.

Qu'est-ce que c'est qu'une devise ?

HENRIETTE.

Le français n'est pas ma langue, et pourtant je sais qu'une devise c'est une phrase, une sentence, qu'on s'applique et dont on fait la règle de sa vie.

Rosette, qui n'a pas compris, mais qui ne veut pas le laisser voir, par crainte des mépris d'Henriette, passe outre et demande :

« Et ce M. Fouquet, qui est-ce ? un ami des Laplume ? »

VIOLETTE, pressée de montrer à son tour son savoir.

Voyons, ma pauvre Rose, tu dis des bêtises : tu ne sais donc pas que c'était un grand personnage du temps de Louis XIV, un surintendant, une espèce de ministre. ROSETTE, qui comprend de moins en moins, abasourdie.

Et pourquoi qu'Yzabel lui a pris sa devise, à ce surintendant ?

LA MAMAN, riant encore.

Tu le lui demanderas quand tu la verras. Au moins, êtes-vous contentes, petites filles, d'aller à cette soirée ?

STÉPHANIE, ROSE ET VIOLETTE, ensemble :

« Oh ! oui, Madame, oui, maman, très contentes.... Nous allons bien nous amuser. »

Seule Henriette fit la grimace : l'intérieur Laplume, la famille Laplume, choquaient décidément toutes ses délicatesses.

VIOLETTE.

Maman, puisque les travestis seront admis, cela veut dire qu'on pourra venir déguisé. Est-ce que tu nous permettras de nous costumer ? Ce serait si amusant !

LA MAMAN.

Non, mon enfant, je regrette de ne pouvoir vous faire ce plaisir ; mais ce serait une trop grande dépense. Et j'ai horreur de ces pierrettes en calicot, de ces laitières qui ont tout simplement emprunté le tablier et le bonnet de la servante, de ces Italiennes et de ces Arabes à treize sous le mètre, qui se considèrent comme déguisées parce qu'elles ont un collier de verroterie ou un mouchoir plié en quatre sur la tête. Rien de plus lamentable. Pour être réussi, un déguisement doit être élégant ou authentique. Et encore ! à vrai dire, je n'aime pas les déguisements. Restons ce que nous sommes, ne masquons pas notre personnalité, ne fût-ce que pour une heure. Ces marquis, ces bergères, ces arlequins, tout cela me produit le même effet, attristant et choquant..... Mais, au reste, je comprends qu'à votre âge on pense tout autrement, et vous ne pouvez partager mes répugnances.

ROSETTE.

Mais, maman, Henriette qui a un si beau costume de princesse hindoue, pourrait le mettre ? Ce n'est pas de l'étoffe à treize sous, cette gaze en or ! Henriette ferait un effet splendide.

Henriette hochait dédaigneusement la tête : elle ne se souciait pas d'exposer ses étoffes précieuses au contact inquiétant des Laplume, — et d'ailleurs elle se promettait bien, au dernier moment, de trouver quelque prétexte pour ne pas accompagner ses amies.

Pendant huit jours il ne fut question, parmi les enfants du Luxembourg, que de la soirée Laplume. Toute la petite bande était invitée. André ne pouvait être de la fête — de quelle fête était-il jamais, le pauvre enfant ? — mais on avait promis de lui en conter les moindres détails, et ce n'était pas lui qui se promettait le moins de plaisir.

Le petit Frédy aurait bien voulu, lui aussi, prendre sa part des réjouissances. Redoutant pour lui la fatigue, la maman n'avait pu le lui permettre. En vain l'avait-il suppliée.... Alors il avait mis en œuvre les grands moyens de séduction, ceux qu'avec sa fine intuition enfantine il devinait irrésistibles : « Oh ! Madame Charlotte, je t'en prie !... Permets, permets, Madame Charlotte ! » La maman s'appelait Charlotte ; pour obtenir quelque gâterie, il disait d'un air câlin : « Madame Charlotte » et Mme Charlotte, amusée, cédait. Cette fois, elle sut ne pas faiblir. Quand le bien de son petit garçon était en jeu, la maman avait tous les courages — même le plus difficile de tous, celui de le contrarier.

Le grand jour arrivé, les petites filles s'habillèrent joyeusement. Au dernier moment, Henriette s'était laissée fléchir par les supplications de ses amies : surmontant ses dégoûts, elle consentait à les accompagner, en dépit du serment qu'elle s'était fait à elle-même « de ne jamais remettre les pieds chez ces Laplume » ! Quelques paroles de Mme Fernel, dites la veille en particulier, ne furent peut-être pas étrangères à son changement de résolution. Je crois bien que la maman, confiante en sa discrétion, lui avoua qu'elle aussi ne manquait pas de répugnance à se rendre chez les Laplume, mais qu'il faut savoir accomplir à propos un petit sacrifice quand il s'agit du plaisir d'autrui. Henriette, flattée d'être traitée en grande personne, ne voulut pas faire moins que Mme Fernel.

A deux heures, les jumelles étaient prêtes : elles n'avaient mis que leurs costumes de serge bleue des dimanches ; mais un grand col de fine broderie, de jolis souliers vernis à bouffettes et des gants en peau glacée blanche, en rehaussaient la simplicité. Rebelles d'ordinaire à la frisure qui leur « tirait, disaient-elles, la peau de la tête », elles avaient consenti cette fois, poussées par la coquetterie, et pour n'être pas moins belles que leurs amies, à se laisser mettre des papillottes la veille au soir. Le résultat était des plus satisfaisants : Violette, qui avait peu de cheveux, et à l'ordinaire « droits comme des baguettes de tambour », disait sa sœur — Rosette, qui en avait beaucoup, mais par malheur trop souvent en broussailles, paraissaient bien plus gentilles avec de jolies boucles régulières autour de leurs petits visages.

Henriette Walter semblait comme toujours une jeune infante dans sa robe de soie crème garnie de dentelles précieuses. Quand elle fut toute prête, elle vint s'offrir, condescendante, à l'admiration des jumelles, avec ce petit air princier qui faisait d'elle une enfant à part. Rose et Violette, incapables d'un sentiment de jalousie, poussèrent des exclamations d'enthousiasme :

« Mon Dieu, que vous êtes belle, Henriette ! Comme votre robe est jolie ! Comme elle vous va bien ! Vous allez éblouir tout le monde. C'est une toilette de bal que vous avez là. »

HENRIETTE.

Oh, non ! c'est tout au plus une toilette de garden-party. Mes robes de bal sont bien plus belles. J'en ai de toute espèce à Londres, en crêpe, en mousseline, en tulle, brodées d'argent et de perles, décolletées, avec dos

manches courtes. (Méprisante.) Si les Laplume en avaient valu la peine, je me serais fait envoyer une de ces robes....

LA MAMAN, qui vient d'entrer.

« Celle-ci est plus que suffisante, mon enfant. Et puis, en France, ce n'est pas l'habitude que les fillettes de votre âge portent des robes décolletées. La vôtre ne vous eût servi à rien, je n'aurais pu vous autoriser à la mettre. »

Mme Fernel fit à dessein cette observation. Tant qu'Henriette lui était confiée, elle estimait qu'elle devait la traiter comme sa propre enfant, par conséquent reprendre la petite fille chaque fois qu'elle lui paraissait le mériter, et chercher à la corriger de ses défauts. L'orgueil en était le principal, le seul inquiétant. Aussi Mme Fernel, si indulgente, à l'ordinaire, aux petites susceptibilités de la fierté enfantine, si attentive à les ménager, agissait tout autrement avec Henriette, et ne perdait jamais occasion d'infliger à son amour-propre une piqure douloureuse, mais salutaire.

Quand tout le petit monde fut sous les armes, on se mit en route. En quelques minutes on arriva chez les Laplume, qui demeuraient tout près de la rue Notre-Dame-des-Champs. Dans la maison, les dégoûts de la pauvre Henriette reparurent — non sans cause, il faut en convenir. Pour accéder à l'appartement, au cinquième au fond de la cour, il fallait s'engager dans un escalier noir et puant, qui jamais n'avait dû connaître l'usage de la brosse et de la cire. En revanche, il était parsemé de bouts d'allumettes et de taches de bougie à profusion, sur toutes les marches. Et une insupportable odeur d'humidité et de moisissure s'en exhalait, cette odeur des maisons mal aérées et mal entretenues — sans parler d'un agréable parfum d'oignons roussis, de casseroles grailonneuses, qui s'échappait des cuisines entr'ouvertes sur le palier. Henriette tira son mouchoir imprégné de new-moon-hay ; elle le mit sous son nez et monta les étages en se bouchant les narines. Rose et Violette en auraient volontiers fait autant ; mais, comme leur maman ne leur en donnait pas l'exemple, elles n'osèrent se montrer plus difficiles, et sagement se dispensèrent de toute grimace.





XI

ÉTONNANTES REJOISSANCES.

Au coup de sonnette de Mme Fernel, la porte s'ouvrit et la servante gaillonneuse, à peu près décrassée pour la circonstance, introduisit les invités.

Qu'était l'odeur de l'escalier auprès de celle qui vous saisissait à la gorge dans l'appartement ? Franchement, il y avait de quoi s'évanouir. Jamais les fenêtres ne devaient être ouvertes. Mme Fernel se demandait comment on pouvait vivre dans pareille atmosphère : il fallait la grâce spéciale de l'habitude. Jusqu'ici elle n'était venue chez les Laplume que pour de rares visites, qu'elle faisait le plus courtes possible. Elle éprouva une sérieuse appréhension, à la pensée qu'il faudrait rester plusieurs heures dans un endroit aussi malsain, sans espoir de s'échapper quand on n'y tiendrait plus, et se prit à regretter la bonté d'âme qui lui avait fait accepter une invitation dans ce temple du microbe.

... Mais comment se put-il faire que ce fut une espèce de zouave qui vint au-devant des invités, et les reçut avec force démonstrations de bienvenue ? Les enfants regardaient, saisis, cet inconnu, à courte veste rouge, aux pantalons de calicot blanc, bouffant et tire-bouchonnant, serrés autour de la

cheville sur des pantoufles. Mme Fernel eut un moment de réelle surprise. Une maigre queue de cheveux noirs qui frétillait sur la veste rouge, une couronne de pièces de monnaie se balançant sur le front du personnage, lui firent comprendre sa méprise : elle se trouvait en présence, non d'un zouave, mais d'une dame turque.

« Parions que vous ne me reconnaissez pas, chère madame ? Comme c'est amusant ? J'avais annoncé que les travestis seraient admis, et je donne l'exemple avec mon costume d'odalisque. La façon de s'habiller à l'orientale a tant de poésie ! Et il paraît que j'ai le type ! La première fois que M. Laplume m'a vue, il n'a dit qu'un mot : « Salomé ! »

Tout s'explique : cette échappée de harem — combien minable ! — n'est autre que Mme Laplume en personne. Mme Fernel, réprimant son envie de rire, la complimente sur la réussite de son déguisement. Les petites filles écarquillent leurs yeux tout grands devant cette maman qui arbore des culottes et laisse pendre ses cheveux dans le dos pour recevoir les amis de ses filles. Elles ne savent pas que Mme Laplume « a le type » ! Et Salomé, cela ne leur dit rien du tout.

« Entrez au salon, minaudes l'odalisque. On va tâcher de vous faire place. Je crains que nous avons de la peine à vous caser. Sans reproche, vous arrivez un peu tard, et l'affluence est déjà grande. »

Dans la pièce qualifiée de « salon » sont assises une dizaine de personnes, et, comme tout est relatif en ce monde, c'est en effet une grande affluence, vu la dimension des appartements de réception de Mme Laplume. Les invités sont parqués sur des chaises, en rang d'oignons, serrés les uns contre les autres, sans pouvoir bouger, comme en omnibus. Le plafond est si bas que chaque personne, en entrant, accroche sa coiffure à l'ombrelle japonaise si malencontreusement suspendue au milieu de la pièce, et il faut un bon moment pour parvenir à débrouiller le douloureux emmêlement des mèches arrachées. La poussière recouvre d'une couche épaisse le piano et le dessus de la cheminée. Et les gynériums ne cessent de faire pleuvoir leurs folioles desséchés qui se collent et s'incrument dans les cheveux, sur les vêtements. C'est inconcevable, depuis le temps qu'ils en sèment, qu'il leur en reste toujours à semer.

On se reconnaît, on se dit bonjour : Mme Kowalski, Stéphanie, Jules, Michel ; Fernand et Roger Provost, qui ont obtenu de venir aussi, bien que les familles ne soient pas en relations. Mais on peut se montrer plus large avec les garçons et leur permettre des infractions à l'étiquette, interdites aux

petites filles qui ne doivent aller nulle part sans être accompagnées de leurs parents.

Au premier rang trône une grosse dame que Mme Fernel ne connaît pas, mais qui paraît être l'invitée de marque, aux empressements de Mme Laplume, — à coup sûr l'invitée de poids : elle s'interpose, empiète et déborde sur le voisinage, accaparant à elle seule la valeur de trois chaises, ce qui est bien vilain quand l'espace est si mesuré ; de ces dames auxquelles, en omnibus, le conducteur déclare en maugréant qu'elles devraient payer double place. Celle-ci, suante, soufflante, s'éventant avec frénésie, semble prête à éclater dans sa robe de soie vert pomme. Mme Fernel l'observe avec inquiétude, se demandant si la soirée s'achèvera pour elle sans une attaque d'apoplexie. Sa grosse figure, ronde et rouge comme la lune, est couverte de boutons ; elle en a un plus gros que les autres, bien en évidence sur le bout du nez, qui attire et retient fâcheusement l'attention de Rosette. En vain sa maman lui fait-elle signe, la petite fille reste en arrêt, d'ailleurs involontairement, sans la moindre intention moqueuse, hypnotisée par ce malencontreux bouton.

A côté de la grosse dame, cachée derrière ses jupes et ses épaules, écrasée par ce voisinage débordant, pointe une toute petite fille, minuscule, avec des cheveux de laine noire, crépus, frisés, moutonnés comme pour une distribution de prix, un teint olivâtre de mulâtresse, et une grande bouche sans lèvres fendue jusqu'aux oreilles, qui la fait ressembler à une grenouille. Ses mains gantées de filoselle blanche émergent parmi le remous des jupes de sa grosse maman, sagement croisées sur son ventre. Tout à fait une gentille grenouille. Mais quelles énormes mains pour un si petit corps, pour une si petite figure ! On croirait celles d'une autre personne, cachée derrière elle, qui s'est amusée à les lui passer sous les bras, comme au jeu de l'Avocat : « Messieurs, Mesdames... préchi, prêcha », qui amuse si fort les enfants.

C'est la première fois que Rose et Violette voient cette petite fille et sa mère : ce ne sont pas des habituées du Luxembourg — non plus que trois grandes demoiselles, les trois sœurs, jaunes, osseuses, lugubres, aux mâchoires longues, aux gros yeux fixes, aux airs absorbés de cheval de fiacre qui stationne. Quand elles se lèvent, leurs têtes cognent contre le plafond, avec un son creux de courge vide. Ce sont elles qui ont laissé le plus de cheveux au parasol japonais, fait d'autant plus regrettable qu'elles

ne semblent guère en avoir à perdre : derrière leur tête en pointe, une petite proéminence serrée, pareille à un peloton de fil noir.

Mais où sont donc Yzabel et Jehanne Laplume, les deux filles de la maison ? Comment se fait-il qu'on ne les voit pas apparaître ? On s'informe, on s'inquiète de leur absence. Que les invites se rassurent : si Jehanne et Yzabel restent invisibles, c'est que Mme Laplume ménage une surprise... une entrée sensationnelle... quand l'assemblée sera au complet. Chut, Mme Laplume ne veut pas en dire davantage, pour ne pas déflorer le plaisir. Mais on devine qu'il doit s'agir de quelque travesti non moins saisissant que celui de la maman, car Mme Laplume n'est pas femme à perdre l'occasion de se donner carrière. Et ses opinions, à l'égard des travestis, sont naturellement l'opposé de celles de Mme Fernel : ne tombe-t-il pas sous le sens qu'il sera toujours plus charmant et plus économique de représenter Anne d'Autriche ou la Belle Fatma, à grand renfort d'andrinople et de cheveux épars, que de paraître en banale tenue moderne ? Telle est la manière de voir de Mme Laplume.

Et M. Laplume, ne fera-t-on pas connaissance avec lui ? car enfin il existe, ce mari de la reine, si grisâtre, si effacé, si anonyme soit-il, et la réunion ne saurait se passer de sa présence.... Au fait, ne serait-ce pas lui, ce petit homme en manches de chemise qui se glisse subrepticement, une bouteille de bière sous chaque bras, dans la cuisine entre-bâillée ? Car, pour lutter contre l'asphyxie, il a fallu laisser les portes ouvertes, et du salon on a le léger désagrément d'apercevoir la bonne grailonneuse tournant comme un écureuil en cage entre son évier et son fourneau, où elle élabore des rafraîchissements inquiétants. Rien que cette vue est assez pour donner désir de fuir aux plus résistants.

Mais non, ce comparse effaré ne saurait être que quelque garçon épicier, quelque homme de service venu pour aider la bonne : à sa vue, qui nuit au bel aspect de la réunion, Mme Laplume s'agite, ses sourcils se froncent sous sa couronne de sequins ; elle fait entendre une toux significative : « Hem, hem ». Ses avertissements ont été compris : un bruit de détonation indique que le petit homme vient de déboucher des bouteilles de bière, puis on le voit ressortir aussitôt de la cuisine, il se faufile dans le vestibule, et disparaît comme une ombre vaine.

Et, quelques minutes après, on voit paraître M. Laplume en personne. Rosette trouve qu'il ressemble étrangement au garçon épicier ; mais il faut être Rosette pour découvrir une ressemblance entre un pauvre diable en

manches de chemise, qui débouche les bouteilles de bière, et ce monsieur qui flotte dans un ample habit noir : C'est l'habit de son mariage. M. Laplume hélas ! a fondu depuis ce jour-là. Seulement, ce qui est vraiment étrange, c'est que son maigre cou sort d'une grosse fraise de mousseline blanche, comme d'un cornet de papier blanc, et son crâne dégarni s'ombrage d'une plume, qui pour la fraîcheur et la rareté, semble provenir du plumeau à épousseter. Cette famille a décidément la passion du toquet.

« M. Laplume, mon mari », dit Mme Laplume en le présentant d'un air ravi. Elle le présente et le représente, à Mme Fernel, à Mme Kowalski, à la grosse dame, aux demoiselles chevalines, à toutes les dames de l'assistance, et dans sa joie de « présenter » et de recevoir, et d'être une femme du monde, elle le présente aussi à la petite fille grenouille, qui reste impassible, à Rose et Violette, Stéphanie, Roger et Fernand, flattés de l'honneur : « M. Laplume, mon mari.... »

Puis elle ajoute : « Il a voulu se travestir aussi, pour donner l'exemple aux messieurs... » Roger et Fernand, Jules et Michel, de plus en plus flattés d'être qualifiés de « Messieurs ». Tout s'explique : la fraise, le plumeau. M. Laplume est en Henri III. « Il a le type », déclare Mme Laplume. En tous cas, il a le type d'un Henri III très affaîssé, qui relève de jaunisse. Jamais il n'a eu l'air plus timide et plus hagard. A peine vous a-t-il tendu la main qu'il la retire aussitôt, comme s'il avait touché un fagot d'épines ou une poignée d'orties. Rosette trouve, à part elle, qu'il a surtout le type d'un lapin surpris, avec ses gros yeux qu'il roule de droite à gauche, ses oreilles plates qui frémissent sous le toquet, et sa lèvre en avant où se hérissent trois poils jaunes. Elle se penche vers sa sœur : « Tu ne trouves pas, Violette, que M. Laplume ressemble... » puis s'arrête à temps, dans la crainte d'être entendue, et garde sa remarque pour le lendemain.

Ne nous moquons point de M. Laplume, mais songeons plutôt à le plaindre : le pauvre homme n'était ni bien intelligent ni bien énergique, mais il ne manquait pas de bon sens ; il avait conscience du ridicule de sa situation. Il ne se sentait pas une âme de Valois et se trouvait encore mieux à sa place, en manches de chemise, vaquant aux soins de la cuisine. Il songeait si peu à donner l'exemple aux messieurs que, pour la première fois de sa vie, il avait regimbé contre les fantaisies esthétiques de Mme Laplume, et s'était permis de mettre en doute son infaillibilité ; mais bien vite elle l'avait rappelé à l'ordre et, comme toujours, il avait cédé.

Cependant Mme Laplume recommence à s'agiter : « Mesdames, avant de faire danser la jeunesse, nous avons une partie musicale et littéraire. Mais tous nos invités ne sont point encore là... il nous manque aussi des artistes... vraiment cette habitude d'arriver Lard dans le monde devient abusive. Nous attendons Mme Boronine. »

Mme Laplume interroge la maman de Stéphanie avec angoisse :

« Mme Boronine serait-elle souffrante ? où peut-être l'aimable Auguste, cet espiègle enfant ? » Dieu merci, il n'en est rien ; Mme Kowalski la rassure : l'espiègle enfant et sa mère sont en parfaite santé. Sans doute Mme Boronine a voulu, elle aussi, se ménager une entrée sensationnelle. Et voici justement la bonne qui apparaît à l'entrée du salon, le coin de son tablier bleu relevé, dans l'intention d'en dissimuler la crasse, les manches retroussées au-dessus du coude : elle annonce, d'un air ahuri : « La comtesse Boronine ! »

Un « ah ! » général de surprise et d'admiration retentit parmi l'assistance. Mme Boronine, ne connaissant quasi personne à Paris, n'a jamais occasion d'arborer une toilette de bal ; aussi s'est-elle hâtée de mettre à profit la circonstance. Elle est en grand décolleté — en gros décolleté serait mieux dire, Mme Boronine devant à sa vie de fainéantise, à ses séances chez le pâtissier, un embonpoint considérable. Ses épaules, ses bras nus, couverts de poudre de riz, débordent d'une robe de satin jaune brodée de figures héraldiques. Dans ses cheveux se balance un oiseau de paradis. Cette tenue de cour, ce décolleté de cérémonie, porte au comble le triomphe de Mme Laplume. Déjà elle médite un entrefilet aux journaux : « Brillante réunion chez la toute charmante Mme Laplume, dans ses salons du boulevard Saint-Michel ; remarquée, parmi l'élégante assistance, la comtesse Boronine, dame d'honneur de Sa Majesté... » et radieuse, à Mme Boronine : « Vraiment, chère madame, vous êtes trop aimable, notre petite réunion n'en comportait pas autant ; c'était dans l'intimité, sans aucune cérémonie. »

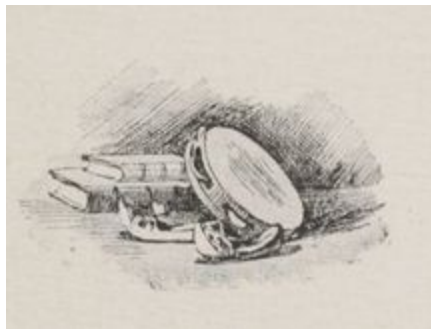
Et Mme Boronine de répondre, avec un sourire d'ogresse :

« Comment donc, chère madame, vous voulez rire.... Cette toilette est fort modeste.... »

Fort immodeste, serait mieux dire.

Mme Boronine s'est dispensée d'amener son Auguste dont elle redoute, à bon escient, les incartades. Mais pour obtenir qu'il se tienne tranquille à la maison, en son absence, elle l'autorise à mettre l'office au pillage. Elle le

laisse parmi la débandade des pots de confitures, saccageant les fruits à l'eau-de-vie, les paquets de biscuits et les ananas en conserves, et elle n'est pas encore partie qu'il a déjà une indigestion !...





XII

SUITE DES RÉJOUISSANCES.

Enfin tous les invités étaient arrivés, on allait pouvoir commencer, à la grande satisfaction des enfants qui en avaient assez d'être assis sans bouger, et « sans rien voir ». Mais il manquait encore un comparse des plus importants : M. d'Aranza, mandoliniste de la cour, avait annoncé Mme Laplume, sans préciser autrement, — mandoliniste de la cour, en effet, où le pauvre diable cherchait à recueillir des gros sous et ne récoltait le plus souvent que les invectives des concierges.

« Le clou de notre soirée ; il consent à venir nous jouer quelques-uns de ses airs les plus à la mode ; mais il est tellement pris ! On se l'arrache !... »

A la dernière heure, Mme Laplume redoutait une défection ; Dieu soit loué, il n'en fut rien. Le mandoliniste de la cour ne tarda pas à être introduit. Introduit est le mot, car il eut toutes les peines du monde à se glisser au milieu de « l'affluence » ; encore n'y fut-il point parvenu s'il n'avait été en effet le clou de la soirée ; Mme Laplume ne croyait pas si bien dire : long, sec et maigre, avec un regard fatal, et une crinière

ébouriffée que les enfants prirent pour une perruque, au moindre mouvement, cette crinière léonine qui s'agitait tout autour de lui, se rabattait sur son front, recouvrait son visage.... Alors il devenait génial.

L'assemblée étant au complet, Mme Laplume souffle mystérieusement quelques mots à l'oreille de son mari. M. Laplume disparaît. La petite fille crépue, au profil de grenouille, surgit des robes de sa maman. Elle s'installe au piano, non sans avoir monté le tabouret mécanique jusqu'au dernier cran ; encore n'est-elle pas assez haute : « Songez donc, mesdames, elle est si jeune — un prodige, un petit Mozart. Vous faut-il quelques in-folio, ma mignonne, pour vous hausser ? Le Dictionnaire de Littré, la Mode illustrée ? » L'enfant prodige accepte, on apporte des bouquins poudreux, l'enfant prodige préfère un volume du Tour du monde, et haut perchée, dominant enfin la situation, elle ôte ses gants de filoselle blanche d'où sortent deux maigres pattes — si longues, si brunes — elle les pose sur le clavier, on dirait deux crabes qui se promènent sur les touches, et attaque les premières mesures d'un menuet.

Alors... charmant spectacle ! l'on voit surgir tout à coup dans le vestibule, puis arriver à pas menus, la jambe tendue, la pointe du pied en avant, deux marquises Pompadour, vêtues de robes en percale à ramages qui semblent faites dans des rideaux déteints ; leurs têtes noiraudes et pointues, en forme de noix de coco, surmontées de chaperons qui ont l'air de petites assiettes en cartons, crânement posés de côté parmi la chevelure enfarinée. Voici donc la surprise annoncée, Mme Laplume radieuse, explique, commente. Yzabel et Jehanne, depuis un mois, apprennent en cachette le menuet avec le fameux professeur de danse, M. Poscher. Il leur a trouvé des dispositions remarquables, extraordinaires, elles ressuscitent les grâces du siècle de Louis XV. Et Jehanne et Yzabel, gravement, s'avancent les mains levées et unies en arceaux : glissements, révérences, tours de bras, pirouettes pompeuses ; tandis que le petit Mozart rythme leurs gestes et leurs pas sur une musique de clavecin, avec une fausse note à la basse, toujours la même, imperturbable et déchirante, à l'entrée de chaque mesure.

Grand succès pour les demoiselles Laplume, on le devine. Les enfants sont dans l'admiration. Seule la méprisante Henriette ne fait pas chorus ; plus que jamais elle trouve que ces jeunes personnes ressemblent à des singes savants. Mais on sait qu'Henriette est disposée à la critique. Au surplus, il faudrait avoir le caractère bien mal fait pour ne pas applaudir et féliciter la maman, quand celle-ci donne elle-même le signal. « Brava,

brava, adorable. Lancret ! Watteau ! » Lancret et Watteau étaient, vous l'ignorez peut-être, les peintres des élégances du XVIII^e siècle ; leurs pinceaux ont retracé des scènes brillantes : bals, soupers, sérénades, marquis et marquises pomponnés. Ils ne s'attendaient guère à se voir invoqués dans la circonstance.

Et tout le reste de la soirée il en sera ainsi : Mme Laplume, avec un zèle qui ne se ralentira pas une minute, ne cessera de réchauffer l'enthousiasme de ses invités par ses exclamations admiratives. « Brava, brava — bravo serait trop ordinaire ! — ah ! c'est charmant, c'est délicieux ! quel style, quel artiste ! » Après chaque « numéro », sans trêve, sans pitié, elle réclame : « Bis, bis, il faut recommencer, n'est-ce pas, mesdames ? » Même lorsqu'il s'agira d'une poésie, d'un monologue où l'intérêt du bis ne se fait vraiment pas sentir. Et après les bis, les ter, si bien qu'il n'y a pas de raison pour que cela finisse !

Jehanne et Yzabel s'avancent gravement.



Puis les compliments aux artistes. » Mais à quoi pense-t-on à l'Opéra, à la Comédie, — la Comédie, c'est, bien entendu, le Théâtre-Français — de

ne pas s'adjoindre un pareil talent ? « Elle avait un cousin rédacteur dans un grand journal, elle ferait insérer une note.... Est-ce bien ainsi que les choses se passent dans le grand monde, objet des préoccupations de Mme Laplume, — ou tout simplement dans le monde ? Est-il vraiment d'usage que ce soient les maîtresses de maison qui incitent leurs invités à l'enthousiasme ?... Je n'en suis pas très sûre. Mme Laplume, en tout cas, en est persuadée.

Après un instant de brouhaha et quand se fut calmé l'enthousiasme, Mme Laplume annonça : « M. d'Aranza va se faire entendre dans ses mélodies castillanes sur la mandoline. » — « Se faire entendre » est bientôt dit ; mais le fait est que M. d'Aranza gratte sa mandoline si mystérieusement, avec des doigts si légers, en tire des sons si subtils, si immatériels, qu'on n'entend rien du tout. Et moins on entend, plus Mme Laplume se pâme, cela va sans dire : « Quel style ! quelle suavité ! un murmure ! Ce n'est pas touché. » Et n'était la mimique du mandoliniste, on pourrait le croire en effet.

M. d'Aranza gratte toujours, sans que personne entende rien : de temps à autre un grincement vague. Il annonce : *Rêverie sous les lauriers-roses*. « *Rêverie sous les lauriers-roses*, répète Mme Laplume à la cantonade. Ah ! c'est charmant... chut... silence ! »

Mais on a beau faire silence, au point qu'on retient sa respiration, on n'entend toujours rien, et l'agacement finit par vous prendre, une sorte d'angoisse énervante, à regarder pincer et gratter et racler, et à devoir tendre l'oreille pour percevoir un semblant de son. Enfin une ombre d'arpège. M. d'Aranza, d'un coup de tête, rejette en arrière sa chevelure abattue sur son visage, — et c'est la fin de la rêverie.

Mme Laplume réclame bis pour ce morceau exquis, cela va sans dire. Mais l'assistance enfin soulagée, n'a pas envie de retomber dans une pénible tension nerveuse et ne fait chorus que faiblement. Et le mandoliniste lui-même se voit forcé de refuser : la fatigue est trop grande après l'exécution d'un pareil morceau. Mystère de l'art ! Qui l'eût jamais cru, qu'il fallait déployer tant de force pour parvenir à ne pas se faire entendre !

Alors, bien à contre-cœur, Mme Laplume passe au troisième « numéro ».

Le troisième numéro — une des demoiselles chevalines — se lève, quitte sa place, cette fois avec l'apathique résignation du cheval de fiacre qui prend la file, elle se dirige vers le piano, au bout du salon. Oh ! elle n'a pas

long chemin à faire : de sa chaise elle y touche en allongeant le bras. Et debout, face à l'assistance, dans une pose tragique, elle roule ses yeux au plafond, contemple l'ombrelle japonaise comme si elle cherchait son inspiration parmi les cheveux qu'elle y a laissés, puis soudain baisse la tête, fixe le parquet et la relevant brusquement, elle annonce :

« C'est le vent ! »

Au physique de cette demoiselle, vous auriez pu supposer qu'elle adoptait le genre tragique, et vous vous prépariez à entendre pour la centième fois La fiancée du Timbalier.... « Mon père, ce héros au sourire si doux... », et autres morceaux dramatiques de rigueur dans les soirées littéraires. Point. Vous auriez jugé à rebours. Le genre de cette demoiselle, c'était le genre léger, badin, folâtre, et dans sa robe de mousseline où elle semblait une première communiant rancie, avec les gestes saccadés de ses gros poignets rouges et rugueux qui sortaient des manches trop courtes, il fallut l'entendre déclamer d'une voix rocailleuse, à grands coups de mâchoire, une petite pièce d'un goût douteux, qui ne devait jamais être bien drôle, et qui dans cette bouche, devenait lugubre. Ceci fut pour la maman de Rose et Violette le plus dur moment de la soirée.

Ensuite vint le tour des deux autres demoiselles chevalines : celles-ci, non moins osseuses et non moins lugubres, chantaient l'opérette pour n'être pas en reste, des duos bouffes où elles se donnaient la réplique. Franchement il y avait, comme on dit, de quoi porter le diable en terre. Elles régaleront l'assistance d'une scène des « Noces de Jeannette » pour soprano et baryton. Vous savez que le « baryton » est dans le registre des voix masculines. Mais la demoiselle l'avait transposé pour contralto.

Il s'agissait d'un paysan poltron et vantard qui tremble devant la menace burlesque du pistolet en carton d'un père de comédie.

Ah, jarnigué, ce n'est pas gai,
L'aventure pourrait tourner mal
Ah, jarnigué !...

Et à mesure que la demoiselle qui remplissait le rôle du paysan poltron répétait :

Ah, jarnigué, ce n'est pas gai

Fernand, Roger et Rosette, très impressionnés, commençaient à se sentir le cœur gros. A la fin du morceau, ils s'étaient mis à pleurer ; on eut toutes les peines du monde à les consoler et à leur faire comprendre que tout ceci était fort drôle et qu'il s'agissait d'en rire au contraire.

Vraiment les invités n'en peuvent plus : il serait temps de leur accorder un petit entr'acte pour souffler. Mais point de grâce, point de répit. Mme Laplume ne saurait le permettre. Électrisée par ses devoirs mondains, elle ne connaît pas la fatigue — tels les Aissaouas avaleurs de sabres que le fanatisme insensibilise. Elle déclare qu'« à la demande générale », le petit prodige va se remettre au piano pour exécuter une fantaisie de Liszt ! « Exécuter » est le mot. Le compositeur dut en tressaillir dans la tombe. L'enfant prodige, imperturbable, impassible, sous prétexte de rapsodie hongroise, fait courir au hasard sur le clavier, à droite, à gauche, de-ci, de-là, partout à la fois, ses longues pattes brunes d'où pleuvent des cacophonies déchirantes — cette musique hongroise a des harmonies si étranges ! Et quand elle termine sur un grand accord — broum ! — assemblage de fausses notes hurlantes, alors l'enthousiasme de Mme Laplume ne connaît plus de borne. A la grosse dame qui s'évente, de plus en plus rouge et suante :

« Ah, madame, vous êtes une heureuse mère ! C'est merveilleux !

— Vous êtes trop indulgente, madame.

— Comment, madame, rétorque Mme Laplume froissée, indulgente ? Je ne suis que juste. »

Les sots se vexent qu'on puisse les croire indulgents ; l'indulgence leur paraît signe de « bonasserie », de médiocrité — c'est pourtant bien tout le contraire ! Mme Laplume ne veut point passer pour indulgente ; elle sait apprécier le mérite, rien de plus. Si elle applaudit à chaque « numéro » au point de s'écorcher la paume des mains, n'allez pas croire au moins que ce soit pour faire plaisir : c'est parce qu'elle-même est bien forcée de reconnaître que les artistes qu'elle offre à ses invités sont de grands artistes, tout simplement.

Et Mme Laplume répète avec un air d'autorité :

« Mademoiselle votre fille possède un talent de premier ordre !

— Oh, plus tard, quand elle aura travaillé, je ne dis pas. Aujourd'hui il est si difficile de se distinguer dans la partie.... Il y a tant de concurrence ! Mais son professeur dit qu'elle a un jeu bien personnel : elle a sa note ! »

Hélas, oui ! elle a sa note, la petite malheureuse ! on ne s'en est que trop aperçu ! La grosse dame minaude, s'évente, prend des airs modestes, cependant que la petite fille, muette et impassible, réintègre ses pattes dans leur gaine de filotelle, sans regarder personne, comme si ce qu'on disait ne la concernait nullement, et que ce fût qui l'on voudra, elle exceptée, le petit prodige en question.

Alors, pour clôturer la partie littéraire et musicale de la réunion, on entend.... Qui ?... Je le donne en cent.... Le maître de la maison, M. Laplume, Henri III en personne. Il possède, affirme Mme Laplume, une jolie voix de ténorino, et bon gré mal gré, le pauvre homme doit entonner le grand air de Faust :

A moi les plaisirs
A moi la jeunesse
A moi son ivresse
A moi ses désirs
A moi....

D'une voix lugubre, sans un geste, sans un jeu de physionomie, il clame la possession d'une foule de choses enivrantes qu'il n'a pourtant guère connu, le pauvre rond-de-cuir :

A moi !...

Mme Laplume a bien envie de réclamer bis et ter pour ce morceau entraînant, mais après tout, comme il s'agit de son mari, perplexe, elle ne

sait si elle doit, et dans le doute, suit le sage proverbe.... Que ne doute-t-elle plus souvent !

Enfin, qu'on prenne courage ! Mme Laplume annonce un intermède gastronomique avant de faire « sauter » la jeunesse. Il était temps ! les invités sont prêts à demander grâce. L'atmosphère est irrespirable, les membres sont ankylosés par la station « en omnibus ». Et surtout l'urgence se fait sentir d'être soulagé un instant de la rude besogne d'applaudir, de sourire, de hocher la tête en signe d'attention et d'admiration, pour se maintenir au niveau de la maîtresse de la maison.

Hélas ! peut-être va-t-on se détendre l'esprit — mais non les jambes. Seuls les enfants passeront dans la salle à manger, annonce Mme Laplume. Pour les grandes personnes, on fera circuler les rafraîchissements au salon, « afin qu'elles puissent causer. En présence des enfants, la conversation est si limitée ; il n'y a pas de plaisir ! » Rien de perdu avec Mme Laplume. Elle ne se le pardonnerait pas, s'il était avéré qu'il y eût des « trous » à sa soirée ! — pour ses bas, c'est sans importance !

La vérité — et à ceci la pauvre dame ne pouvait rien — c'est que la salle à manger était beaucoup trop exigüe pour contenir les invités. Les enfants eurent bien du mal à s'y caser. Sur la table leur étaient offerts, en fait de rafraîchissements, des petits gâteaux soi-disant secs, qui avaient dû traîner toute l'année chez l'épicier, tant ils étaient ramollis et insipides, et ceux qui avaient une saveur sentaient le savon de Marseille, le pétrole ou le roquefort. Il y avait aussi des oranges, piquées ou moisies, des pruneaux ratatinés, et comme boisson du chocolat saumâtre, du sirop de groseille et des litres de bière, venus égale-meut de quelque boutique du quartier peu achalandée, tant ils paraissaient manquer de fraîcheur. Le tout servi dans des assiettes ébréchées, des tasses dépareillées et sans anse, dont pas une n'assortissait à l'autre.

Il faudrait avoir bien peu de cœur pour tourner une maîtresse de maison en ridicule parce qu'elle ne peut offrir à ses invités des rafraîchissements luxueux. Au surplus j'espère, mes chers amis, que vous n'êtes pas de ceux qui n'apprécient dans une soirée que le buffet, et l'on s'amuse souvent bien davantage chez des personnes modestes, en buvant une tasse de thé et en mangeant de la brioche, qu'à ces réunions cérémonieuses, où tout vous est offert à profusion, sauf la cordialité et l'entrain. Pourtant, en l'occurrence, Mme Laplume méritait qu'on la critiquât, car si elle ne pouvait servir à ses invités autre chose que des gâteaux secs arrosés de sirop, — ce qui n'était

pas sa faute — du moins il ne tenait qu'à elle qu'ils fussent de bonne qualité, et c'était bien sa faute si les uns étaient tournés, les autres rances. Il ne lui en eût pas plus coûté de se préoccuper d'avance des rafraîchissements, de les choisir elle-même avec soin, au lieu d'envoyer à la dernière heure M. Laplume querir chez l'épicier du coin, n'importe quelle marchandise avariée. Ce n'est pas tout de « gaver » son monde de poésie et de musique, les vraies maîtresses de maison le savent bien, elles qui se donnent tant de peine pour les moindres détails matériels.

Si peu tentant que parût le goûter, les enfants se disposèrent à y faire honneur ; à cet âge, on n'est pas difficile, et tant de réjouissances les avaient « creusés ». Seule, Henriette s'était jurée de mourir de faim et de soif plutôt que d'y toucher.

Rosette, ayant la première goûté aux petits fours, ne peut s'empêcher de faire la grimace. Elle pousse le coude de Fernand, son voisin, qui tend la main vers l'assiette, et lui dit à voix basse :

« Non, Fernand, ne prends pas les langues de chat, elles sentent la souris. »

FERNAND, toujours ahuri.

Tiens, c'est très drôle, ça, par exemple ! Comment cela peut-il se faire ?

ROSETTE.

Je ne sais pas. Prends plutôt des oranges, tu m'en passeras une.

ROGER.

C'est que les oranges sont moisies. Je vais être obligé de laisser la mienne, il y a de la mousse verte dessus.

MICHEL, qui n'a pas vu.

Dessous, tu veux dire, dans l'assiette. Cela se fait toujours en soirée.

ROGER, qui n'a pas compris, non moins ahuri que son frère.

Ah, ça se fait toujours en soirée ? Je ne savais pas. Ben c'est une drôle de mode. J'aime mieux les oranges qu'on peut manger.

VIOLETTE.

Voulez-vous que je vous passe les raisins secs, les pruneaux ?

JULES.

Non, merci. Cela ne nourrit pas du tout. Et puis nous en avons toujours pour le dessert, au collège.

Les garçons, effarés, jettent des regards inquiets autour de la table, en se demandant sur quoi ils vont bien pouvoir se rejeter. La bonne gaillonneuse est revenue du salon où elle a porté une bouteille de sirop et des verres — un doigt dans chaque verre, elle en porte dix à la fois, habitude villageoise qui simplifie le service — elle fait circuler le chocolat à la ronde. Les figures des garçons s'éclairent, ils tendent leurs tasses avec empressement ; mais quand ils ont goûté, leur physionomie se rembrunit....

ROSETTE, à ses voisins.

Est-ce que vous n'aimez pas le chocolat ? A la maison, quand maman vous en fait pour le goûter, vous avez l'air de trouver cela très bon.

ROGER.

Oui, le chocolat de ta maman ; mais je vais te dire, c'est que celui-là a un goût, mais un goût si drôle ! — Roger, qui est du Midi, prononce : un goutte !

ROSETTE.

Ah ! et comment est-il, ce goutte ?

ROGER, réfléchissant.

Ben, ça ressemble... tiens, comme quand je m'amuse à lécher mon encrier en classe. FERNAND, après un moment de profonde méditation.

Je vais te dire, je crois qu'on aura oublié de laver le pot — ou la casserole — ou peut-être les deux (Brave garçon !). Alors ce goutte, c'est comme de l'eau sale.

HENRIETTE, méprisante, qui jusqu'ici n'a pas dit mot.

Vous avez donc bu de l'eau sale, que vous en connaissez le goût ?

FERNAND.

trionphant, ravi de pouvoir, comme il dit, « river son clou » à Henriette qui ne s'attend pas à celle-là.

Parfaitement, Mademoiselle, même souvent que j'en ai bu ! Quand je colorie, je bois l'eau de mon godet pour n'avoir pas à le vider. Ainsi !

!!!!

Cris d'horreur de l'assistance.

« Mais tu t'empoisonneras... tu te donneras la fièvre typhoïde.... »

Violette fait signe de se taire, en leur montrant la petite fille grenouille, les oreilles dressées, qui écoute impassible, engloutissant sans dire mot les petits-fours, les pruneaux, qui disparaissent les uns après les autres dans son énorme bouche, comme les palets dans la bouche de la grenouille en fer, au jeu de tonneau.

Yzabel et Jehanne pourraient aussi entendre : elles vont et viennent autour de la table. Elles jettent des sourires par-dessus l'épaule, la main arrondie, le petit doigt en l'air, pour se servir une gaufrette ; elles se sentent marquises jusqu'au bout des ongles ! Elles font admirer leurs belles robes en étoffe de rideaux ; mais Yzabel a déjà une grande tache de graisse étalée sur son ventre, et Jehanne vient d'accrocher son pli Watteau au dossier d'une chaise cassée ; il pend piteusement par derrière. On les admire tout de même, d'un peu loin, à cause de la farine de leurs coiffures qui tombe dans les tasses. Toutes marquises qu'elles sont, elles se jettent sur le chocolat, absorbent les petits-fours, engouffrent les raisins secs, avec un appétit dont la vigueur témoigne qu'elles ne connaissent pas les dégoûts de leurs camarades, ou plutôt, peut-être, qu'elles ont moins bien déjeuné.

C'est alors que se place un fâcheux incident qui compromet un instant le bon ton de la réunion. Au salon, Mme Laplume, toujours sur la brèche, continue de s'extasier sur la virtuosité de l'enfant prodige. Elle s'informe de son âge auprès de la grosse dame.

« Sept ans, lui est-il répondu.

— Sept ans ! comme elle est grande pour son âge ! Et quel talent ! C'est incroyable. »

A ce moment, le mandoliniste à l'air fatal, qui se juge, lui aussi, le clou de la soirée, et trouve qu'on l'a trop sacrifié au jeune prodige — rendu amer d'ailleurs par l'insuffisance et la mauvaise qualité des rafraîchissements — ébauche un sourire d'ironie. La grosse dame, qui lui a jeté un regard de défi en disant : « Sept ans ! » saisit ce rictus et s'emporte :

« Oui, monsieur, sept ans. Qu'avez-vous à dire ? Moi qui suis sa mère, je sais son âge mieux que vous, peut-être ? »

Le mandoliniste ricane :

« Moi, madame ? je n'ai rien dit. »

LA GROSSE DAME, apoplectique.

Vous ne dites rien, monsieur, mais j'ai bien vu votre grimace. Parce que Fillette n'a pas attendu des quarante ans pour se produire, elle fait des jaloux. Dieu merci ! nous ne les craignons pas, les racleurs, et ils n'ont pas besoin d'avoir peur de nous. Nous n'allons pas sur leurs brisées. Nous jouons sur un instrument de conséquence, monsieur, qui ne peut pas s'emporter sous le bras....

Le mandoliniste, très vexé, fait entendre quelques mots piquants au sujet des « Mères-Conservatoire » qui ont des façons de concierge, et pour cause. En vain Mme Laplume s'interpose :

« Mesdames, messieurs, je vous en prie, chez moi, entre gens du monde, calmez-vous de grâce ; l'Art doit rester au-dessus de ces mesquineries.... »

La grosse dame suffoque de plus belle, et la chaleur, l'atmosphère raréfiée aidant, la voici qui se trouve mal. Mme Laplume, affolée, s'en prend à M. Laplume, naturellement comme chaque fois qu'il arrive quelque chose de fâcheux dont cet infortuné chef de famille est bien innocent.

« Voyons, Monsieur Laplume, remue-toi, rends-toi utile, je n'ai jamais vu un homme aussi empêtré. »

Quelqu'un suggère d'ouvrir la fenêtre. Mais où se mettraient les personnes assises devant ? Chez Mme Laplume on est casé comme dans des compartiments.... Et déjà, sous divers prétextes, au cours de la soirée, le maître et la maîtresse de la maison sont partis à tour de rôle sur le palier, pour abandonner aux invités leur part d'espace et d'oxygène.

Enfin, comme on apporte une carafe d'eau, la mère de l'enfant-prodige ouvre un œil : elle ouvre l'autre à l'annonce de la disparition de l'insolent ; il a profité du brouhaha pour s'esquiver. Et Mme Fernel, Mme Kowalski, s'étant rendu compte que la dame ne court aucun danger, ne peuvent s'empêcher de rire sous cape.

Les enfants, de la salle à manger, ont entendu le tumulte. Que se passe-t-il ? On s'informe auprès de Stéphanie qui revient du salon.

« Ce ne sera rien, explique Stéphanie, cela va mieux maintenant. C'est la mère de l'enfant-prodige qui se trouve mal, alors.... »

FERNAND, interrompant, avec conviction.

Ah ! ben, elle a joliment raison ! C'est bien mon avis, par exemple ! Jamais je n'ai vu une dame aussi laide. Mais elle ne s'en était donc pas encore aperçue, que cela lui a fait tant d'effet ?

STÉPHANIE, étonnée.

Mais qu'est-ce que tu veux dire ? Je te dis que cette dame s'est évanouie, à cause de la chaleur et de je ne sais quoi encore.

FERNAND.

Ah ! tu disais qu'elle se trouve mal, alors je croyais que c'est parce qu'elle s'était vue dans la glace, alors....

Fernand, décontenancé, s'arrête net sous le regard indiciblement méprisant d'Henriette ; il balbutie : « Est-ce ma faute, à moi, si je n'ai pas compris ! il fallait mieux s'expliquer ! »

Cet incident donne le signal du départ. Déjà les demoiselles chevalines ont pris congé. Le reste de l'assistance se prépare à en faire autant, malgré les protestations de la maîtresse de la maison : « Vous n'y songez pas, mesdames ? Nous allons faire danser la jeunesse. » La jeunesse dansera une

autre fois. Pour le moment, elle semble avoir plutôt envie de se coucher. Déjà la pendule marque huit heures ; et elle est inexorable, la pendule ; Mme Laplume aura beau lui crier « bis », elle ne sonnera pas les heures doubles pour faire plaisir. Sur le palier, Mme Laplume vous retient encore, aphone à force d'avoir crié « bravo », un rictus douloureux faisant trembler ses lèvres, à force d'avoir prodigué le sourire ; elle s'accroche, se cramponne, vous conjure de rester un instant de plus, sans se douter que ces instances, qu'elle croit du meilleur ton, ainsi que les objurgations pour faire reprendre d'un plat, ne sont rien moins que distinguées.

Dans l'escalier on croit toujours l'entendre.... Ouf ! enfin nous voici dehors ! et fourbus, étourdis, abasourdis, on reprend le chemin de chez soi, n'en pouvant plus de tant de plaisirs.

On en parlera longtemps, au Luxembourg, de la soirée Laplume. Ce fut un événement, une date dans la vie des enfants. Plus tard on dira : « Tu te rappelles ? c'était avant ou après la soirée des Laplume... » Et Mme Laplume apprendra non sans un juste orgueil que le compte rendu de cette réunion aura traversé les mers : l'écho s'en sera fait entendre jusqu'à Madagascar. Quel courrier a reçu le papa après cette mémorable soirée !

On la conta, cela va sans dire, sans omettre un détail, à André. Le récit dura toute une journée, avec les commentaires que chacun ajoutait à son tour. Rosette, très impressionnée par la tenue de Mme Laplume, y revenait sans cesse :

« Si tu l'avais vue, André, comme elle faisait des mines, comme elle était contente d'être habillée en zouave ! »

VIOLETTE, rectifiant.

Mais non, pas en zouave, on te l'a déjà dit, en odalisque.

ROSETTE, philosophe.

Oh ! ben, le nom n'y fait rien, c'est que les zouaves et les odalisques sont habillés la même chose, voilà tout.... Alors elle tournait la tête, elle envoyait des sourires, et elle faisait des yeux Kangourou.

ANDRÉ, tout étonné.

Qu'est-ce que c'est que ça, des yeux Kangourou ?

STÉPHANIE.

En voilà une drôle d'expression ! C'est la première fois que je l'entends.

ROSETTE.

Mais on dit ça, je vous assure, je l'ai lu souvent dans les livres.

LES ENFANTS.

Moi pas, moi pas. Qu'est que cela peut bien vouloir dire ?

ROSETTE, haussant les épaules.

C'est vous qui ne comprenez rien et qui ne savez rien. Des yeux Kangourou, tenez, des yeux comme ça ! (Elle roule des yeux blancs d'un air sentimental.) Enfin des yeux, des yeux (Elle cherche) des yeux coulis. Cette fois, si vous dites encore que vous comprenez pas, c'est que vous le faites exprès !

STÉPHANIE, soudain illuminée.

Des yeux en coulisse, tu veux dire ?

ANDRÉ, de même.

Des yeux langoureux et pas Kangourou.

ROSETTE, paisible.

Eh bien, c'est pas malheureux que vous ayez fini par comprendre.

FERNAND.

Moi, ce que j'ai trouvé le plus extraordinaire de tout, c'est cette petite fille, avec ses longues mains qui se tordaient sur le piano : c'était effrayant à voir. Tout le temps j'essayais de compter ses doigts. Je me disais : c'est pas possible, elle en a plus de dix. Elle me faisait penser à cet insecte... tu sais, Roger, que nous avons vu l'image dans notre livre d'histoire naturelle, le... le... je ne pouvais pas retrouver le nom.

ROGER.

Le mille-pattes, tu veux dire.

FERNAND.

Oui, c'est ça, le mille-pattes... je croyais voir courir un mille-pattes sur le piano.

Le mot en est resté parmi les enfants. Désormais quand on entendra un morceau hérissé de notes, accumulation de difficultés acrobatiques, joué sans goût et sans expression, avec un pénible effort de tous les muscles, on dira : « C'est une mille-patterie ! » Fernand aura enrichi la langue française d'un vocable nouveau, chose bien étonnante de la part du pauvre garçon qui ne brille pas, on en a jugé, par la facilité d'élocution, et possède plus d'idées que de mots pour les exprimer.

ROSETTE.

C'est drôle, cette petite fille était si maigre et si noire, et sa maman était si grosse et si rouge ! Et figure-toi, André, cette grosse dame avait un grain de laideur juste sur le bout du nez. C'est pas de chance tout de même : au bout du nez ou ne peut pas le cacher.

ANDRÉ.

Comment, un « grain de laideur » ? un grain de beauté, tu veux dire ?

ROSETTE.

Mais quand la personne est vilaine, est-ce qu'il ne faut pas dire « un grain de laideur » ?

Problème auquel on n'avait point songé.... Les enfants restent perplexes.

VIOLETTE.

Moi, ce qui m'a fait de la peine, à la soirée, c'est ce pauvre M. Laplume. Si tu l'avais entendu, André, quand il criait : « A moi, à moi.... » Il avait l'air si triste.

ANDRÉ,

qui aura décidément bien du mal à comprendre quelque chose parmi tous ces récits fantaisistes.

Mais c'est affreux, cela ! Que lui est-il donc arrivé ? Pourquoi appelait-il au secours ?

VIOLETTE.

Il n'appelait pas du tout au secours ; il chantait un grand air, l'air de Faust :

A moi les plaisirs.

Seulement sa voix était si triste et sa figure si jaune, que cela m'a donné envie de pleurer.

ANDRÉ.

Ah, très bien ! C'est qu'aussi tu racontes un peu drôlement.... (Avec empressement, ayant peur de l'avoir froissée.) Mais c'est très intéressant tout de même.

Seule Henriette ne dit pas un mot de la soirée des Laplume ; jamais elle ne fit allusion à aucune de ces mémorables réjouissances. Et quand les enfants surpris, lui demandèrent :

« Mais enfin, Henriette, vous ne dites rien de cette soirée ? »

Elle répondit :

« C'était une soirée ridiculou. Je n'aime pas les choses ridiculou. »





XIII

PÊCHE A LA BALEINE.

J'ai dit, en vous présentant les « Enfants du Luxembourg », que parmi ces enfants, tous aimables et charmants, seul le petit Auguste Boronine faisait exception. Il existe, hélas ! bien des façons de se rendre insupportable. Celui-là les avait toutes, et d'autres encore. Il offrait un triste et rare assemblage de tous les défauts, étant à la fois rageur et boudeur, lâche et insolent, paresseux et turbulent, poltron et impudent, rapporteur, menteur, querelleur. Partout où il passait, il jetait le trouble et la discorde. Incapable de s'intéresser à un jeu qui eût le sens commun, il ne cherchait qu'amusements destructifs, trichant au croquet, aux barres, à cache-cache, partout où il est possible de tricher, grognant toujours, réclamant toujours, gâtant les plaisirs, provoquant les querelles. Bref ce que l'on appelle en anglais a nuisance. Les enfants avaient pris le parti de le tenir à l'écart, et Mme Fernel avait fait comprendre à Mme Boronine que si elle ne pouvait l'empêcher d'envoyer son Auguste au Luxembourg, qui appartient à tout le monde, du moins elle entendait n'avoir aucune responsabilité à son sujet.

Mme Boronine elle-même trouvait son Auguste insupportable ; mais s'occuper de le faire entrer dans un lycée, lui chercher un précepteur, en un

mot donner une pensée à son éducation, à son instruction, elle en était incapable. Pour cela il lui eût fallu s'arracher, ne fût-ce qu'un jour, à son fauteuil à bascule, à ses cigarettes, à son thé, dont elle absorbait tasses sur tasses du matin au soir, aux frivolités et aux niaiseries dont elle remplissait son existence désœuvrée. « Tout ce que tu voudras, pourvu que tu me laisses tranquille ! » telle était sa devise en matière d'éducation, oubliant que plus on cède à un enfant, plus il devient exigeant. Et Mme Boronine, égoïste et nonchalante, eût volontiers promis la lune à son Auguste pour avoir la paix.

Mme Fernel avait recommandé à la bonne, quand c'était elle qui gardait les enfants, de ne jamais perdre de vue Auguste et Frédy et de leur défendre de jouer ensemble à l'écart. Par malheur, le gentil petit Frédy éprouvait un singulier et désolant attrait pour ce mauvais sujet d'Auguste. Très vantard, Auguste se livrait avec Frédy, dont il n'avait pas à craindre les moqueries, à toute la fougue de son imagination ; il l'éblouissait du récit d'une foule de prouesses chimériques dont il se prétendait le héros, et, ce qui est plus grave, essayait d'entraîner le petit garçon dans ses escapades. En présence de maman, Frédy n'osait désobéir, il restait sagement à jouer auprès d'elle. Mais Mme Fernel absente, et dès que se relâchait la surveillance de la bonne, il s'empressait d'aller retrouver, en quelque coin du Luxembourg, ce compagnon de si fâcheux exemple.

Depuis longtemps Auguste nourrissait le projet de s'échapper du petit jardin pour vagabonder à sa fantaisie dans le grand Luxembourg, et en particulier autour du bassin, où Mme Fernel, par crainte d'un accident, défendait que l'on allât sans elle. Il voulait mettre Frédy de moitié dans son équipée, car, je vous le demande, faire tout seul une sottise, où serait le plaisir ? L'occasion de mal faire finit toujours par se présenter : une après-midi, Mme Fernel étant retenue à la maison par une occupation pressée, la bonne, absorbée dans les méandres d'une reprise compliquée, et les petites filles plongées dans une lecture intéressante, Auguste vit le moment venu d'exécuter son projet. Il fit signe au petit Frédy.

AUGUSTE.

« Psst, psst ! Frédy, j'ai quelque chose à te dire : nous allons faire doucement le tour du petit jardin en ayant l'air de rien, et pendant qu'on ne

nous regardera pas, nous nous sauverons vers le grand Luxembourg, nous irons pêcher des poisson dans le bassin. Dis, veux-tu venir ?

FRÉDY, ouvrant de grands yeux.

On peut pêcher des poissons dans le bassin ? Quels poissons qu'on y trouve ? Des petits ou des gros ?

AUGUSTE.

De toute espèce, des petits et des gros... Des petits, tiens, que nous pêcherons, pour faire une friture.

FRÉDY, secouant la tête.

Non, ça ne m'amuse pas de pêcher des fritures, et je ne veux pas désobéir pour faire quelque chose qui ne m'amuse pas.

AUGUSTE,

astucieux, comprenant qu'il est en train de faire fausse route avec sa friture et que c'est un autre butin qu'il faut offrir à un enfant de cinq ans, grand chasseur de bêtes féroces et pêcheur de mastodontes, comme on l'est toujours à cet âge.

Mais il y en a aussi des gros, bêta. Lesquels que tu veux pêcher ? des phoques ? des marsouins ?

FRÉDY, les yeux brillants.

Y a-t-y des baleines ? C'est des baleines que je veux pêcher. S'y a des baleines, alors je viens.

AUGUSTE.

Bien sûr. Des énormes. Tu vas voir ; j'ai de quoi les harponner dans ma poche. Allons, viens. Faisons le tour du jardin, que je te dis. Quand je serai devant la porte, je te prendrai par la main ; nous courrons de toutes nos

forces. Personne ne nous verra. Et quand nous reviendrons avec nos baleines, les parents n'oseront pas nous gronder. »

Vous devinez qu'Auguste, plus âgé que Frédy, savait fort bien qu'il n'y a pas de baleine dans le bassin du Luxembourg, mais très adroit pour ses sept ans, il prenait Frédy par son côté faible et flattait la manie du petit nigaud.

Tout en parlant, les enfants sont arrivés à l'extrémité du petit Luxembourg, près d'une porte de sortie. Auguste s'approche du tas de feuilles sèches et de fleurs fanées amoncelées dans un coin, par le jardinier. « Fais comme moi, dit-il à Frédy, regarde les feuilles avec attention. Tiens, vois-tu. » Auguste prend une branche de géranium cassée, il la tourne et la retourne, la considère dans tous les sens, avec les marques du plus profond intérêt.

FRÉDY, étonné.

« Mais ça ne m'amuse pas, moi, de jouer avec une vieille fleur pourrie ! Pourquoi qu'y faut que je fasse semblant de la regarder ?

AUGUSTE.

Imbécile, c'est pour avoir l'air très occupé, pour qu'on ne croie pas que nous voulons nous sauver. Ça fait que la bonne ne s'inquiétera pas de nous.

FRÉDY, très susceptible malgré son jeune âge, d'un air formalisé.

Si je suis un imbécile, je ne viendrai pas avec toi, tu te sauveras tout seul.

AUGUSTE, affectant l'indifférence.

Qu'est-ce que cela peut me faire ? Je trouverai bien des camarades tant que je voudrai, pour pêcher la baleine »

Cette menace triomphe de la formalisation de Frédy, comme de ses derniers scrupules. Il examine à son tour la branche de géranium sous toutes ses faces, en petit hypocrite consommé. Oh ! la terrible force de l'exemple ! Puis, quand Auguste lui dit : « Attention, c'est le moment, une, deux... ouste !... », il prend la main de son camarade et se met à courir comme lui de toute l'agilité de ses courtes jambes, hors du Luxembourg.

Les deux enfants traversèrent le second jardin, la rue Michelet, risquant de se faire écraser par les cyclistes qui l'encombrent au point de la rendre dangereuse ; puis toujours courant, entrèrent dans le grand Luxembourg, dégringolèrent les marches qui conduisent à l'emplacement du bassin ; essoufflés, tremblants comme des petits coupables qu'ils étaient, ils s'arrêtèrent enfin.

Le bassin était sillonné de petits bateaux attachés par des ficelles que dirigeaient, du rebord, des garçonnetts. Mais ces enfants étaient beaucoup plus âgés qu'Auguste et surtout que Frédy, qui n'était encore qu'un bébé, en dépit de ses prétentions. Auguste et Frédy, n'ayant personne pour les surveiller, pour les empêcher de faire des sottises, commencèrent par user de leur liberté pour s'approcher trop près du bord : c'est si ennuyeux, si humiliant, d'obéir toujours aux mamans et aux bonnes !

Auguste se met à plat ventre, et Frédy, charmé d'une posture si commode, s'empresse d'en faire autant :

FRÉDY, les yeux écarquillés, le bout de son petit nez trempant quasi dans l'eau du bassin.

« Où est la baleine ? Je ne la vois pas.

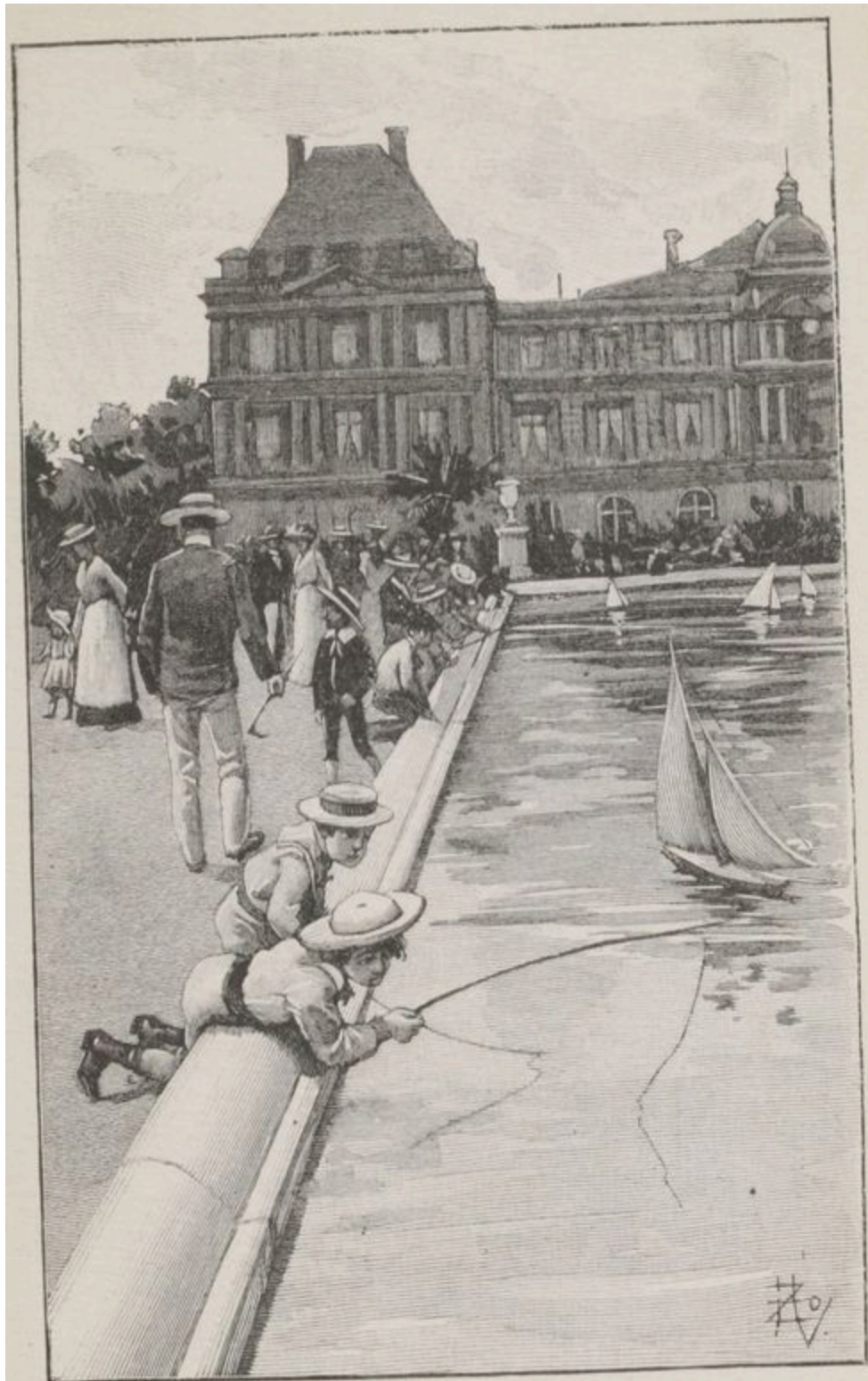
AUGUSTE.

Elle se cache, elle est au fond, attends un peu. » Auguste sortit de sa poche une ficelle au bout de laquelle il avait piqué une grosse épingle. C'était avec cet engin qu'il espérait attraper, sinon des baleines, mais les petits poissons qu'il voyait glisser dans l'eau claire, à la surface du bassin. Seulement, ce qu'il ignorait, c'est qu'au bout de ce pittoresque hameçon, s'il avait vraiment la prétention de pêcher, il aurait dû mettre un appât : les poissons ont beau être bêtes, ils ne le sont pas au point de se laisser attirer par une épingle et d'aller s'y accrocher, pour faire plaisir à un Auguste.

Auguste n'en continue pas moins à « pêcher » gravement, d'un coup sec retirant ficelle et épingle, puis les rejetant plus loin, avec mille précautions comme il l'a vu l'aire aux vrais pêcheurs à la ligne. Frédy, les yeux hors de l'orbite, à force d'essayer d'apercevoir la baleine au fond du bassin, penche sa tête encore, encore, le nez dans l'eau. C'est miracle s'il ne fait pas un plongeon. Il y a un Dieu pour les enfants comme pour les ivrognes. Mais

combien serait épouvantée la pauvre maman, si elle pouvait voir son chéri
en si dangereuse position !

Auguste et Frédy se mettent à plat ventre.



Sans surprise on apprendra que les tentatives d'Auguste restèrent vaines. Abandonnant l'espoir de rapporter une friture, en rançon de son escapade, il se rabattit philosophiquement sur une bobine qui flottait non loin du bord, et eut la satisfaction de la harponner. Encouragé par ce succès, il redoubla d'efforts pour atteindre un vieux soulier crevé, et glorieusement ramena ce trophée avec des grimaces et des trépignements de triomphe dignes des guerriers Apaches après la victoire.

Dans les émotions de cette pêche miraculeuse, l'heure passait sans qu'on y prît garde. Ce fut Frédy qui le premier en eut assez. Fatigué d'une contemplation platonique, il tira Auguste par la manche : « Dis, Auguste, rentrons. La baleine ne se montre pas, et peut-être que la bonne nous cherche pour nous ramener à la maison. »

Auguste remit dans sa poché son précieux engin accompagné de la bobine. Quant au vieux soulier, après l'avoir retourné délicatement entre le pouce et l'index, il prit le parti de l'abandonner, se doutant bien qu'une pareille trouvaille ne remplacerait pas suffisamment, aux yeux des parents, la friture qui devait lui valoir le pardon.

Revenir, c'était bientôt dit, mais beaucoup d'allées aboutissent au bassin, et voici qu'Auguste avait beau scruter l'horizon, il ne se rappelait plus du tout celle qu'il devait prendre pour retourner.

Frédy, fatigué, sa surexcitation dissipée, commençait à avoir peur. Il répéta :

« Pourquoi que nous ne rentrons pas, dis ? Il faut rentrer maintenant.

AUGUSTE.

C'est que... je ne me souviens plus très bien quelle allée nous avons prise.... Te la rappelles-tu, toi ?

FRÉDY.

Moi ? pas du tout. Oh ! mon Dieu, est-ce que nous allons être perdus ?

AUGUSTE, avec autorité.

Quelle bêtise ! tiens, le voilà notre chemin, je le reconnais. »

Il prend la main de Frédy, et bravement, au petit bonheur, s'engage dans une allée. Par malheur, ce n'est pas la bonne : voici les enfants hors du Luxembourg, perdus, dépayés, dans une rue inconnue, où rien ne leur est familier, allant droit devant eux, sans savoir où.

La nuit tombait ; Auguste marchait d'un air crâne, le pauvre Frédy s'efforçait de l'imiter. Mais il avait beau vouloir faire le grand garçon, prendre une contenance assurée, son petit cœur battait de frayeur ; ses yeux se remplissaient de grosses larmes, et il eût donné cher, pour sentir sa main dans celle de la bonne, dont il faisait fi si superbement, quand il se savait près de la maison.

Auguste allait toujours, traînant l'enfant sur ses talons. Ils avaient traversé la place de Rennes, l'avenue du Maine, au risque de se faire cent fois écraser, et croyant enfin retrouver la rue Notre-Dame-des-Champs, à laquelle ils tournaient le dos, s'en éloignaient de plus en plus pour s'enfoncer dans les quartiers excentriques, habités par la population ouvrière.

Leurs petites jambes allaient si vite, qu'à force de courir, ils se trouvèrent, la nuit tombée, hors Paris, près des fortifications ; à chaque tournant de rue : « Tu vas voir, avait dit Auguste, maintenant voici ta maison ; encore quelques pas et nous y sommes. » Point de maison nulle part, point de rue accueillante et familière, où l'on se fût reconnu chez soi. Mais un quartier quasi désert, qui paraissait affreux et sinistre, où l'on voyait passer de loin en loin quelque individu à mine sombre, qui leur jetait, sous sa casquette, un regard soupçonneux et farouche.

Frédy ne put contenir plus longtemps sa frayeur. Il se mit à pleurer bruyamment, en appelant d'une voix lamentable : « Maman, oh ! ma chère maman ! — Ma bonne, ma bonne, je veux ma bonne.

AUGUSTE, qui ne se sent pas rassuré non plus.

Mais, tais-toi donc, imbécile ! Si tu pleures comme cela, tu vas me tourner la tête et me faire perdre mon chemin !

FRÉDY, sanglotant toujours.

Je ne te ferai pas perdre ton chemin, il y a longtemps que tu l'as perdu. Tu vois bien que ce n'est pas chez nous ici : il n'y a pas de jolies rues ni de belles maisons. Il fait tout noir, les gens ont l'air méchant.... Oh, maman, mon Dieu, maman !

AUGUSTE, s'efforçant de rester crâne.

Eh bien, si nous sommes perdus, c'est très amusant, ce sont des aventures, cela. C'est comme si nous étions des Robinsons. Tu devrais être très content, toi qui parles toujours d'aller dans une île déserte.

FRÉDY, au comble du désespoir.

Je ne suis pas content, et je n'en veux pas, des aventures. Je veux ma maison et ma maman. C'était très bête de vouloir aller dans une île déserte. Je vois bien qu'un petit garçon n'est pas un Robinson.... Et puis nous n'avons pas de flèches ni d'arcs. Comment nous défendrons-nous contre les sauvages ?

AUGUSTE, avec désinvolture.

Nous en ferons, c'est très facile. Tu vas voir.

FRÉDY.

Avec quoi ? il n'y a rien pour on fabriquer, et il fait tout noir. Si les sauvages arrivent, ils vont nous manger. Au secours, maman, au secours !

AUGUSTE, à bout d'audace, se mettant à pleurer aussi.

Poltron, imbécile, c'est La faute si nous sommes perdus.

FRÉDY.

Non, ce n'est pas ma faute. Tu n'es qu'un menteur et un désobéissant. Je le dirai à maman ! »

Ainsi ces beaux chercheurs d'aventures ne faisaient point exception à la règle : et au lieu de s'entr'aider dans le péril et de chercher ensemble le moyen d'en sortir, il se tournaient l'un contre l'autre, se jetant mutuellement à la tête leurs torts réciproques et leur insuccès !

Frédy poussait des cris perçants. Auguste ayant décidément perdu sa superbe, commençait à en faire autant. A ce moment ils virent s'avancer vers eux une silhouette noire. « Taisons-nous, dit Auguste. Chut ! Nous faisons venir les sauvages ! »

Ah ! comme elle était loin, toute cette belle audace, cette ardeur belliqueuse, qui se donnait si bien carrière dans les allées du Luxembourg, sous l'œil vigilant des mamans !

.... « Je tue un sauvage », criait Frédy. — « Moi je scalpe un Peau-Rouge », rétorquait Auguste. — « Attention ! un Chinois, un Angliche... qu'il vienne y voir ! pif, paf, boum ! dix, vingt, trente Chinois par terre. Vaincus, tous vaincus ! » A cette heure, il n'était guère question de faire face à l'ennemi ! On ne songeait guère qu'à se tenir coi, pour éviter d'en être aperçu.

Ce ne fut pas un sauvage qui vint au-devant des petits garçons, car vous devinez qu'il n'y en a point dans Paris, du moins des sauvages tels que se les représente la naïveté enfantine : avec une ceinture en plumes et un collier de verroteries. Mais une affreuse vieille, haillonneuse et sinistre, qui tenait un cabas à la main. S'approchant des enfants, elle examina, avec une attention qui eût bien effrayé les pauvres petits, s'ils avaient pu en deviner le motif, leurs vêtements soignés, leurs jolis chapeaux, leurs chaussures fines, toute leur personne d'enfants élégants et choyés. Pour mieux les voir, elle avançait tout près de leurs visages son nez crochu, son menton branlant, et comme ils reculaient devant cette affreuse apparition, elle les saisit par le poignet :

« Eh bien, que faites-vous là tous les deux ? Où est votre maman ? » Et comme ils se taisaient terrifiés : « Il ne faut pas avoir peur. Je ne fais aucun mal aux petits enfants qui m'obéissent. Mais gare à ceux qui ne veulent pas me répondre ni me suivre, je les décarcasse, je les mets en bouillie et je les avale tout crus. Maintenant que vous êtes avertis, vous allez retrouver votre langue. Que faites-vous ici, et où demeurez-vous ? »

En disant ces mots, la vieille fixait sur eux des yeux si terribles, elle ressemblait si parfaitement à une sorcière, qu'ils se mirent à trembler de tous leurs membres, certains d'être en présence de quelque ogresse. Auguste répondit d'une voix étranglée :

« Nous demeurons rue Notre-Dame-des-Champs, mais nous... nous sommes perdus, et nous... ne pouvons plus retrouver notre chemin.

LA VIEILLE, hochant la tête et ricanant.

Eh, eh ! votre maman vous a donc laissés sortir tout seuls ?

AUGUSTE, baissant le nez.

Oh non, madame, seulement... seulement nous nous sommes sauvés pour aller pêcher dans le bassin du Luxembourg, et alors.... »

Il se tut, n'ayant pas la force d'en dire davantage.

La vieille croassa de plus belle, tel un oiseau de mauvais augure :

« Et ce gentil blondin s'est aussi sauvé avec vous, il a désobéi aussi à sa maman ? eh eh ! cela fait tout à fait mon affaire.... »

Ce disant, elle serrait de toutes ses forces le poignet du gentil blondin plus mort que vif, et fixait sur lui, à la lueur du réverbère, l'affreux regard de ses petits yeux éraillés.

LA VIEILLE, d'une voix douceuse.

« C'est bien heureux que vous m'ayez rencontrée, mes chers enfants. Autrement vous êtes si loin de chez vous qu'il vous aurait fallu passer la nuit dehors. Venez, je vais vous faire d'abord reposer dans ma maison, puis je vous reconduirai chez vos parents. »

Auguste suivit la vieille sans rien dire. Mais Frédy n'en fit pas de même. Quand il se sentit entraîné par cette main noire et crochue qui serrait la sienne comme dans un étau, il se mit à pousser des cris désespérés : « Lâchez-moi, j'aime mieux rester là, je ne veux pas aller avec vous. Maman m'a dit que quand on était perdu il fallait demander son chemin à un sergent de ville. Je vais attendre qu'il en passe un, oh, lâchez-moi, je ne veux pas aller avec vous ! »

Au seul mot de sergent de ville, les airs douceux de la vieille disparurent pour faire place à une physionomie terrible : « Tâche de te taire, petit malheureux ; si tu parles des sergots, je t'étrangle. Allons, en route, et plus vite que ça ! »

Le pauvre petit Frédy, quasi évanoui de frayeur, obéit sans résister davantage. Tout en marchant, la vieille se parlait à elle-même, elle marmottait des mots incompréhensibles. Elle s'engagea dans un dédale de

chemins déserts, qui parurent interminables aux infortunés, et au fond d'une ruelle boueuse, s'arrêta enfin devant une masure en ruines.

Ah ! les pauvres petits ! jamais ils n'eussent imaginé qu'il pût exister de pareils taudis ! Et à vous-mêmes, mes chers amis, comment donner une idée de ce repaire sinistre, où étaient amoncelés, entre des planches pourries, sur le sol fangeux, des paquets de chiffons, des vieux os, des débris de bouteilles cassées. De meubles, pas un seul, pas même un lit. Dans un coin, une couche de paille, et c'était tout. Là sans doute dormait la misérable vieille.

Ayant allumé un bout de chandelle fumeux fixé dans un goulot de bouteille en guise de bougeoir, elle dit aux enfants : « Allons, vite, nous n'avons pas de temps à perdre, ôtez vos chaussures pour vous reposer les pieds : il y a si longtemps que vous marchez ! Et maintenant, vos bas, vos habits, votre chemise, ôtez tout cela, mes agneaux, et rondement, je n'aime pas attendre. Vous savez comment je traite les enfants qui résistent : je les avale, tout crus, tout vifs : comme cela : ham ! »

Et comme elle avait une bouche fendue jusqu'aux oreilles et qu'elle faisait claquer ses mâchoires avec un air d'ogresse, Frédy et Auguste, ne doutant pas qu'elle ne mît sa menace à exécution, se pressaient d'ôter leurs habits, aussi vite que possible ; mais leurs mains tremblaient si fort qu'ils ne parvenaient pas à dénouer leurs souliers, à déboutonner leurs vestes. La vieille dit en ricanant :

« Je vois qu'il faut que je m'en mêle... eh eh ! ces beaux petit messieurs veulent sortir seuls, faire les grands garçons, aller à la pêche. Mais ils ne savent pas se déshabiller sans bonne. Votre chemise, mon chérubin.... Mais oui, les bas aussi s'il vous plaît. »

Et quand elle les eut dépouillés, de la tête aux pieds, de leurs vêtements que fit-elle ? elle alla fouiller dans un tas d'affreux chiffons, en tira des guenilles sans forme ni couleur. Oh ! pauvres enfants ! Comme vous deviez payer cher votre désobéissance !... Est-il possible que l'on vous couvre de ces infects haillons, vous pour qui vos mamans ne trouvent jamais rien d'assez beau ? Est-il possible, pauvre Frédy chéri, que la vieille, armée d'une grande paire de ciseaux, aux cris déchirants des malheureux petils, qui croient leur dernière heure venue, coupe, taillade les boucles dorées, les boucles du « gentil blondin », cette chevelure soyeuse, orgueil de la maman, qui jonche en un instant le sol boueux ?

Et la transformation achevée, la vieille toisa les petits guenilleux :

« Là, dit-elle, maintenant vous êtes tout à fait jolis, mes agneaux, mis à la mode de chez nous, je puis vous reconduire à vos parents. Qui sait seulement si la maman du petit blondin va le reconnaître ? eh eh eh ! il est bien mieux avec sa nouvelle coiffure : cette perruque devait lui tenir trop chaud. Donnez-moi la main, nous allons sortir ; et prenez bien garde en route de ne pas dire un seul mot. Si vous faites mine d'appeler, je vous hache comme chair à pâté. »

Sur cette affreuse menace, la vieille sortit de son repaire avec les enfants, les tenant chacun par la main, ses doigts crochus solidement agrippés aux leurs.





XIV

TERRIBLE PUNITION.

Tandis que se passaient ces choses affreuses, qu'arrivait-il au Luxembourg ? Que faisaient les parents des petits malheureux ?

D'abord la disparition des enfants était restée inaperçue. La bonne, occupée à son travail de couture, n'avait pas remarqué leur absence. Quant aux petites filles, elles écoutaient la lecture à haute voix, faite par Henriette, d'un nouveau livre de la Bibliothèque Rose, et ne songeaient guère aux deux petits garçons qu'on croyait, d'ailleurs, en train de jouer plus loin.

Mais Stéphanie, malgré l'attrait de la lecture, n'oubliait pas ses frères et son cousin ; en petite maman attentive qu'elle était, elle regarda autour d'elle, et dit tout à coup :

« Où donc peut être Auguste ? Je ne le vois plus. »

Henriette, vexée d'être interrompue dans sa lecture, et cela à cause d'Auguste qu'elle ne pouvait souffrir, répondit sèchement :

« Ce n'est pas un grand malheur qu'on ne le voie plus. L'histoire que nous lisons est beaucoup plus intéressante que les faits et gestes de votre cousin.

STÉPHANIE, sans se fâcher.

Sans doute, mais ce n'est pas une raison pour que j'oublie de le surveiller. Maman et ma tante ont toujours peur qu'il ne s'échappe du Luxembourg ; je leur ai promis de ne pas le perdre de vue, et je dois tenir ma promesse. »

A ce moment la bonne, ayant aussi levé les yeux, poussa une exclamation de frayeur :

« Frédy, je ne vois pas non plus Frédy.... »

Aussitôt livres et ouvrages furent abandonnés ; on se mit à la recherche des enfants. Le garde, la loueuse de chaises, la marchande d'oublies, interrogés anxieusement ne purent fournir aucun renseignement.... Seul le jardinier se rappela qu'il les avait vus, très sages, auprès d'un tas de feuilles et de fleurs tombées ; mais depuis il ne savait où ils étaient allés : peut-être Auguste s'était-il caché et avait-il caché Frédy ? On l'en savait capable, pour faire une mauvaise niche et inquiéter tout le monde. La bonne conserva son sang-froid tant qu'elle n'eut pas parcouru les deux petits jardins du Luxembourg, et leurs alentours. Mais une fois battus, explorés en tous sens, dans les moindres coins, alors elle commença à perdre la tête :

« Mon Dieu, que va dire Madame ? gémissait-elle, affolée ; son petit garçon, son Frédy. Si je ne le lui ramène pas, je n'oserai jamais rentrer à la maison. »

Violette et Rose sanglotaient, Henriette n'était guère moins désolée que ses amies, car elle aimait tendrement le petit Frédy, dont la grâce et la beauté la charmaient, et aussi son cœur battait à la pensée du désespoir de Mme Fernel. Michel, Jules, Fernand, Roger, ajoutaient encore à l'affolement général, par leur excitation, leurs cris d'appels, leurs allées et venues, leurs courses essoufflées autour des plates-bandes, tirant la bonne par son tablier pour la faire chercher l'un à droite, l'autre à gauche, soudain croyant apercevoir les disparus derrière un arbre : « les voilà, les voilà ! » puis revenant en faisant de grands bras, des hochements de tête négatifs et des gestes de désolation.

Seule Stéphanie conservait son sang-froid ; mais la pâleur de son visage et les cercles noirs creusés sous ses yeux indiquaient combien son angoisse était grande.

Ce fut à ce moment que Mme Fernel arriva au Luxembourg pour remplacer la bonne qui devait rentrer préparer le dîner. A l'agitation

générale, elle comprit qu'il se passait quelque chose d'insolite ; et toujours sur le qui-vive, comme le sont les mamans attentives, que ne quitte guère le souci de leurs enfants, elle pressa le pas avec inquiétude. Son regard, parcourant le petit groupe, chercha tout de suite Frédy, et quand elle comprit qu'il n'y était pas, elle ne perdit pas son temps en reproches vains, en lamentations superflues, mais donnant ordre de rentrer les enfants et de prévenir Mme Boronine, à son tour elle commença les recherches.

Les jardins anglais, la pépinière, les abords du Luxembourg, furent explorés dans tous les sens par les gardiens aussitôt prévenus. Pas un massif ne fut oublié. Hélas ! la nuit tombait, le tambour battait la fermeture du jardin, et les enfants restaient introuvables !

« Pardon, monsieur, pardon, madame, vous n'avez pas rencontré deux petits garçons égarés ?... Un blondin, avec des boucles.... »

Pauvre mère ! combien de fois l'aura-t-elle posée, sa poignante question, à tous les promeneurs, au moindre passant qui traverse une allée, et toujours la même réponse : non, on n'a rien vu, on n'a pas rencontré le blondin. Hélas ! si sa maman pouvait le voir ! il est loin, le blondin, elles sont loin, les belles boucles dont elle se plaît, dans son pauvre orgueil, à donner le signalement !

Et c'est fini : le Luxembourg est fermé.... Les gardiens, émus de pitié pour cette mère qui ne pleure pas, mais dont le visage trahit la plus affreuse angoisse, s'efforcent de la reconforter.

« Ces polissons d'enfants, ils n'en font jamais d'autres ! C'est la misère des parents ! mais il n'est pas perdu, le petit blondin, ni son camarade ; ils auront su reconnaître leur chemin. Avant d'aller au commissariat, que madame repasse d'abord par chez elle ; pour sûr elle va les y retrouver, bien tranquilles, à cent lieues de se douter de tout l'aria dont ils sont cause. » — « Et puis, madame, pas de grâce, conseille le vieux jardinier, n'allez pas les embrasser, les mignotter ; ne leur laissez pas voir que vous avez du chagrin, ils recommenceraient. Le martinet, le pain sec, voilà ce qu'ils méritent. » Et il ajoute avec conviction : « Cré coquins d'enfants, bandits, massacreurs ! Qu'ils y viennent voir ! Ça me connaît ! »

Et la maman, quasi rassurée, en hâte reprend le chemin de la maison. Ils ont raison, ces braves gens, elle va retrouver son Frédy, penaud, oreille basse, dans l'attente de la verte semonce à laquelle il a si bien droit. Cet espoir lui rend des forces, elle ne sent pas la fatigue, elle court, elle a des ailes.... Mais voilà que, devant la porte, elle se heurte à Mme Kowalsky, à

Mme Boronine affolées. Auguste n'est pas rentré : elles viennent de voir chez Mme Fernel, si par hasard il n'y aurait pas été ramené en même temps que Frédy.

Ce que fut la soirée, on le devine. Mme Kowalsky, M. Kowalsky, Mme Fernel, coururent à la Préfecture, dans les commissariats de police ; partout fut donné le signalement des enfants : un petit blondin avec de longues boucles... voilà certes, un signalement bien fait pour égarer les braves agents.

Et comme les malheureuses mères rentraient chez elles à dix heures du soir, Mme Boronine s'accrochant à Mme Fernel, faisant entendre des exclamations de douleur et de colère en langue russe, et tantôt promettant de manger de caresses son enfant, son Jésus quand elle va le retrouver, tantôt de le knouter à mort, de lui enlever la peau du dos et lui arracher les ongles et les cheveux un à un, voici que d'une voiture, qui s'arrête devant la porte, on voit descendre deux petits guenilleux sordides, en haillons, de misère et de saleté repoussantes. Mme Boronine pousse un cri : « Sainte Mère des Anges ! » Mme Fernel s'élance les bras ouverts « Frédy ! Auguste ! » Ce sont eux, les petits malheureux, — dans quel état, grand Dieu ! — accompagnés d'un inspecteur de police providentiellement rencontré, qui les a ramassés, à demi hébétés de froid, de fatigue et de peur, errant dans la nuit, près des fossés des fortifications, où les a laissés l'affreuse vieille, bien sûre qu'ils ne pourront indiquer d'où ils viennent.

Pendant plusieurs jours, les enfants durent garder le lit, avec la fièvre et le délire, sérieusement malades de toutes les émotions qu'ils avaient ressenties. Encore fallait-il s'estimer heureux et remercier la Providence qu'ils en fussent quittes à si bon compte. Mme Fernel, on le devine, se garda bien de fouetter Frédy, même ne lui adressa-t-elle pas le moindre reproche. Pareillement, Mme Boronine se dispensa de faire des lanières avec la peau de son Auguste, comme elle en avait d'abord manifesté l'intention : certes les pauvres enfants étaient assez punis par leur affreuse aventure.

On fit des recherches pour découvrir l'horrible vieille, mais ce fut en vain : elle resta introuvable. D'ailleurs, les enfants ne pouvaient désigner l'endroit où ils l'avaient rencontrée, ni donner aucun renseignement à son sujet. Et dès qu'on les interrogeait sur son compte, ils se mettaient à trembler et à pleurer de frayeur. On dut renoncer à rien en tirer. Il fallut couper court les beaux cheveux bouclés qu'elle avait saccagés avec tant de

barbarie. Longtemps la maman ne put regarder sans frémir cette petite tête rase qui lui rappelait de si terribles émotions. Frédy, coiffé en « garçon », perdit une partie de son charme et de sa beauté. Ce ne fut qu'un bien petit mal, puisqu'il y gagna, en échange, d'apprendre la nécessité de l'obéissance. Et comme il est bien vrai que « à quelque chose, malheur est bon » on y gagna aussi d'être débarrassé d'Auguste. Mme Boronine comprit qu'elle ne pouvait l'abandonner plus longtemps à lui-même sans se préparer de graves soucis pour l'avenir ; cette considération toucha son égoïsme, et contrainte de s'occuper enfin du petit garçon, puisqu'il fallait se donner toute cette peine, elle voulut du moins que ce fût une fois pour toutes et n'avoir plus à y revenir : cette mère gâteau expédia son Auguste dans un externat de province, où l'on se chargeait de mater les enfants récalcitrants. Et comme le dernier mot de cette histoire n'est pas dit, qui sait si nous ne l'y retrouverons pas quelque jour ?





XV

PROJETS CHAMPÊTRES.

Le Luxembourg était plein d'attraits. Les enfants passaient des journées charmantes dans ce jardin merveilleux dont les Parisiens n'apprécient pas encore assez les beautés et les avantages. Chaque matin il leur apparaissait un peu plus vert, un peu plus fleuri. Les oiseaux familiers leur formaient un petit cortège ailé, les entourant dès qu'ils arrivaient, au souvenir des miettes de goûter picorées la veille. Jamais on n'était à court d'amusements, et entre les lectures, le travail, les jeux, les heures s'envolaient comme un rêve.

Mais si beau que fût le Luxembourg, il n'y a pas à dire, cela ne valait pas la campagne. Du moins tel était l'avis de Rosette.

« On s'amuse beaucoup, déclarait-elle, les mains croisées sur son ouvrage, le nez en l'air, bayant aux mouches selon sa coutume. Tout de même, maman aura beau dire, quelle différence avec les endroits où qu'il y a de la vraie herbe et des vrais arbres !

ROGER, ahuri.

Ah ! ce n'est donc pas en vrai, ici ? Eh bien, je ne l'aurais jamais cru par exemple ! C'est joliment bien imité.

HENRIETTE.

Roger, vous dites des choses stupides.

ROGER, piqué.

Oh ! nous savons depuis longtemps, mademoiselle, qu'il n'y a que vous d'intelligente. »

Henriette hausse les épaules sans répondre.

ANDRÉ, intervenant.

« Tu n'as pas bien compris, mon cher Roger, ou plutôt Rose ne s'est peut-être pas très bien expliquée. Elle voulait dire qu'elle préfère la campagne, parce que la verdure n'y est pas arrangée ; les arbres et l'herbe poussent comme ils veulent ; et aussi parce qu'on peut s'y amuser en toute liberté.

ROSETTE.

Justement, André a très bien compris. Ici on ne peut pas cueillir de fleurs, ni se rouler sur l'herbe, ni mal se tenir, ni grimper aux arbres. Alors on a beau s'amuser, on est toujours un peu comme en visite.

FERNAND.

Ah ! c'est bien vrai qu'il n'y a qu'à la campagne que l'on s'amuse vraiment ! Je me rappelle nos vacances, l'année dernière, à Samois, près de Fontainebleau. Nous avons construit une maisonnette dans la forêt, nous jouions à l'ermite, au Robinson, au sauvage. Tu te rappelles, Roger ? Maman nous laissait mettre nos plus vieux habits, si bien que nous n'avions pas peur pour nos fonds de culottes, et nous en avons fait des parties. Tu te rappelles, Roger ?

ROGER.

Je crois bien que je me rappelle ! Nous allumions du feu dans des trous, avec des feuilles sèches et des brindilles de fagots, et nous y faisons cuire des pommes de terre dans la cendre. Je n'ai jamais rien mangé d'aussi bon.

FERNAND.

Et ce bel écureuil roux, avec une queue en panache, pffff ! qui a passé un jour sous notre nez. Oh ! si nous avions pu l'attraper ! Nous avons construit des pièges pour le prendre, mais jamais nous ne l'avons revu.

ROGER.

Et ce petit agneau qui s'était sauvé du troupeau, je ne sais comment, qui avait quitté le pré où on le menait avec sa mère brebis, et que nous avons aperçu près de notre maisonnette, bêlant et boitillant, parce qu'il s'était cassé une patte, en sautant parmi les branchages. C'est drôle de rencontrer un agneau dans une forêt. Nous avons averti le garde ; et le berger qui le cherchait partout est venu le reprendre. Mais il paraît qu'il a fallu le tuer à cause de sa patte cassée. Pauvre petite bête ! »

Ces récits de la vie champêtre intéressent les enfants au plus haut degré ; ils ont abandonné lecture et ouvrages, et chacun à l'envi rappelle des souvenirs de vacances à la campagne.

VIOLETTE.

Ce qui est encore plus amusant que tout, c'est le bord de la mer ; on passerait sa vie sur la plage. D'abord, la mer, c'est si beau ! Jamais on n'est fatigué de la regarder. Tantôt elle est en colère, et tantôt elle est tranquille ; chaque fois c'est un spectacle nouveau.

ROSETTE.

Et puis on fait des pâtés de sable, on ramasse des coquillages, on pêche des crevettes, on arrache des goémons, du varech.

VIOLETTE.

Quand notre cher papa était en France, nous passions toujours nos vacances à Cabourg, dans une jolie maison près de la plage, avec un jardin bordé de géraniums et de résédas. Mais maman n'a pas voulu y retourner sans lui ; cela lui aurait fait trop de peine.

FERNAND et ROGER, ensemble.

Oh, oui ! c'est amusant, Cabourg ! la plage est toute en sable fin, comme un grand tapis. Nous en avons construit des forts et des bastions, avec le sable mouillé et des coquilles ! Tu te rappelles, Violette ? C'est en construisant des forts que nous avons fait connaissance.

ANDRÉ.

Et c'est aussi à Cabourg que je vous ai rencontrées, et que votre chère maman, qui est si bonne et que j'aime tant, est venue voir ma grand'mère. Aussi c'est un endroit que je n'oublierai jamais et que je préfère à tous les autres.

HENRIETTE.

Moi aussi, je vous ai connus à Cabourg, et j'aime Cabourg. »

Stéphanie, Michel et Jules ne voulurent pas être en reste. Ce fut à leur tour de faire des récits de leur vie campagnarde en Russie, aux environs de Moscou, où ils habitaient avant de venir en France : les steppes immenses, infinies comme la mer, sans un arbre, sans un monticule, et les traîneaux dans la neige, la chasse aux loups, les combats avec les ours. Entre nous, je crois bien qu'ils brodaient un peu, et que les loups, encore moins les ours, ne se promènent guère aux portes de Moscou, mais leurs amis n'allaient pas chercher si loin et les écoutaient bouche bée, yeux écarquillés.

La conclusion de tout ceci fut que les enfants supplièrent Mme Fernel de les conduire passer une journée à la campagne, la vraie, avec de la vraie herbe et des vrais arbres, avant la fin des congés de Pâques. Mme Fernel se fit d'abord un peu prier : toute cette bande enfantine lâchée en liberté, c'était bien de la fatigue et de la responsabilité ; mais, toujours bonne et

prête à faire plaisir aux enfants, quand ils le méritaient, elle finit par se laisser fléchir. Il fut convenu qu'on irait passer l'après-midi et goûter dans le bois de Chaville.

« Vous me rapporterez des plantes pour mon herbier, » avait demandé André.

Cet herbier était une nouvelle occupation qu'il avait imaginée pour distraire ses longues journées de sédentaire immobilité.

Les vacances fuyaient à tire d'aile. Il fallait se presser pour la partie de campagne. On était au jeudi ; elle fut décidée pour le samedi. Il avait été convenu, avec les parents de Stéphanie, que les enfants feraient un déjeuner sommaire vers dix heures du matin. Puis, rendez-vous général chez Mme Fernel qui les conduirait à la gare Montparnasse où l'on prendrait le train pour Chaville ; goûter dans les bois ; et s'il faisait encore trop frais et que le sol encore trop dénudé ne permît pas de s'asseoir sans risquer les refroidissements, alors le goûter aurait lieu dans une ferme, dans quelque guinguette des environs, ouverte aux promeneurs dès les premiers rayons du soleil printanier.

Les enfants ne se tenaient plus de joie. C'est une chose si amusante qu'une partie de campagne ! A l'entrée de la saison, le plaisir a plus de piquant, on n'est pas encore blasé sur les charmes et les distractions de l'été ; les pâles rayons du ciel d'avril, apparaissant après la tristesse de l'hiver, semblent plus doux que la lumière brillante de juillet, et l'on jouit mieux du moindre bourgeon qui s'entr'ouvre, du moindre brin d'herbe qui pointe, que plus tard des parterres en fleurs, de la végétation épanouie.





XVI

PIQUE-NIQUE.

Le temps favorisait les projets des enfants : jamais il n'avait fait si beau que le matin du jour désigné pour la partie de campagne. Fernand et Roger, Stéphanie, Michel et Jules, n'eurent garde de manquer au rendez-vous, et toute la petite bande se mit gaiement en route vers la gare Montparnasse où l'on allait prendre, comme il était convenu, le train jusqu'à Chaville, un des plus jolis endroits des environs.

Les garçons s'étaient chargés des provisions du goûter auquel chaque invité avait fourni sa part. Mme Kowalsky, une superbe brioche, un pot de confitures à la nèfle et une bouteille d'un vin russe, doré et sucré, plus exquis, disait-elle, que le meilleur frontignan. Les parents de Fernand et de Roger, un panier de fruits, rare primeur en cette saison, une douzaine d'éclairs au chocolat, une douzaine d'éclairs au café, une douzaine de babas. Le petit André, bien qu'il ne fût pas de la partie, toujours aimable et généreux, avait voulu y contribuer, et de sa part la bonne maman envoyait une bouteille d'une délicieuse liqueur à l'écorce d'orange fabriquée par elle-même, et qui devait aider, avait dit André, à la digestion de tant de bonnes choses.

Mme Fernel, pratiquement, s'était chargée de fournir du pain, du fromage, et même un appétissant jambonneau qui devait représenter la partie solide du goûter, sous prétexte de compléter un déjeuner matinal et sommaire, mais en réalité parce qu'il n'est rien de plus amusant que de faire un vrai repas sur l'herbe, et que, sans du « salé », affirmaient les enfants, il n'y a pas de repas complet.

Ce qui enchantait les enfants, c'est qu'Henriette Walter emportait un amusant nécessaire, un luncheon basket contenant tout ce qu'il faut pour dresser un couvert en plein air avec autant de soin que dans le home le mieux organisé : boîte pour le beurre, pour le sel, pour la moutarde, en porcelaine blanche avec couvercles nickelés, flacons entourés d'osier pour le vin et l'eau, assiettes en fer émaillé, cuillères, couteaux, fourchettes. Et le plus amusant de tous ces amusants ustensiles, si joliment arrangés dans des compartiments, avec cette ingéniosité pratique qui distingue les objets de fabrication anglaise, c'était encore un panier plus petit : un tea basket avec tout ce qu'il faut pour faire le thé, et organiser un five o'clock complet, fût-ce au fin fond du Sahara.

Le plus heureux parmi les enfants, à coup sûr le plus fier de tous, c'était encore le petit Frédy. Songez qu'il avait obtenu de « faire comme les grands » ; à cinq ans et demi, il prenait part à un pique-nique champêtre ! De toute la nuit il n'en avait dormi ! Habillé et coiffé à l'anglaise, blouse de flanelle, col plat en toile blanche, cravate bleue à pois blancs, casquette en étoffe grise, — la casquette surtout faisait son orgueil : il l'arborait pour la première fois — Frédy se promenait de long en large en l'attente du départ, sac au dos, fusil en bandoulière, sabre au côté, pistolet au poing, armes pour rire, vous le devinez, qui venaient du marchand de joujoux ; bref, en complet attirail guerrier. Il répétait avec une fierté indicible, et des airs matamores : « Je vais chasser des ours, des lions, des crocodiles, des sauvages ! » et là-dessus visait un ennemi imaginaire : « Pif, paf, boum ! je le tue, je l'embroche, je l'écrabouille ! » Cette agréable perspective le mettait en joie.

Le beau de la chose, c'est qu'il pouvait donner d'autant mieux carrière à ses instincts guerriers qu'au fond, tout au fond de sa petite jugeotte, il savait ne courir aucun danger et, de vous à moi, se doutait bien que sa maman n'aurait eu garde de le conduire au bois de Chaville s'il y avait eu le moindre risque d'y rencontrer des lions, des ours ou des sauvages. Ainsi

donnent parfois le plus de marque d'ardeur belliqueuse ceux qui sont parfaitement sûrs de ne jamais aller à la guerre !

Enfin la bande joyeuse est à la gare : on va monter en wagon ; et l'on n'est pas encore parti que déjà les choses menacent de se gâter. Qu'il est difficile de se mettre d'accord ! Tout est prétexte, en ce triste monde, à conflits et à discussions ! Et c'est une remarque souvent faite que les enfants heureux et choyés sont, plus que les autres, sujets à la mauvaise humeur, plus sensibles à une insignifiante contrariété qu'à toutes les joies dont ils sont comblés. Cette fois c'est Henriette Walter, irréprochable en ces derniers temps, qui juge à propos de donner une preuve de son absurde orgueil. Quand Mme Fernel veut installer les enfants en wagon, elle secoue la tête et déclare qu'elle n'ira pas dans un compartiment de deuxième classe.

M^{me} FERNEL.

Ce sont des billets de seconde que j'ai pris, mon enfant ; vous êtes bien obligée de monter avec nous.

HENRIETTE, rouge de dépit, les dents serrées, les sourcils froncés.

Je ne veux pas aller en seconde. Je suis bien plus riche que tous ces gens qui voyagent en première, et je ne veux pas avoir l'air plus pauvre.

Les enfants, qui ont déjà pris place dans le wagon, rangé leurs colis dans les filets, contemplent cette scène avec stupéfaction. Rendons justice à leur bon sens : à l'unanimité, ils jugent Henriette absurde, et ne comprennent rien à cette sortie.

M^{me} FERNEL.

Il est possible que vous soyez assez riche pour prendre des premières ; mais vous oubliez que vous êtes avec moi, et que je n'ai ni les moyens ni le désir de voyager autrement qu'en seconde. Cessez ce débat ridicule et déplacé, et montez à l'instant. »

Henriette, en proie à son mauvais génie, ne voulant point paraître céder devant ses petits camarades qui écoutent, frappe du pied et refuse de monter.

L'employé passe en fermant les portières ; il crie : « En voiture, mesdames, en voiture ! » La petite fille, poussée par le démon de la vanité qui se plaît à rendre ridicule autant que haïssable, répète très haut, croyant faire une profonde impression sur le public :

« Je n'irai pas en seconde classe, ce n'est pas mon habitude, je n'irai pas en seconde classe. »

A ce moment arrive un gamin à la recherche d'un wagon de troisième, un de ces gavroches « bon enfant » sous leurs airs loustics et railleurs, comme en produit le pavé de Paris. Il regarde cette belle petite demoiselle qui frappe du pied et secoue sa crinière comme un poney en furie, il l'entend répéter : « Je ne veux pas aller en seconde classe » et, gouailleur, il l'apostrophe en passant :

« De quoi, de quoi, la belle, c'est-y que vous voudriez qu'on vous frète un train spécial ? Gnia plus le temps pour aujourd'hui. Mais si le wagon des bestiaux pouvait faire votre affaire, il est à votre disposition ! »

Un rire général accueille cette saillie : tout le monde rit, les enfants, les voyageurs qui ont mis la tête à la portière des wagons voisins, l'employé du chemin de fer et Mme Fernel elle-même. Henriette, de cramoisie est devenue pâle ; elle grimpe dans le compartiment pour se dérober à l'hilarité qui l'entoure ; le train siffle ; en route pour Chaville !

En wagon, Mme Fernel a soin d'attirer l'attention des enfants sur le paysage, pour la détourner du petit incident qui vient de se produire. Elle juge Henriette assez punie par son humiliation. La petite fille, blottie dans un coin, digère sa colère et sa honte, le visage tourné vers la portière ; de grosses larmes coulent le long de ses joues. Par bonheur, il y a plusieurs stations avant Chaville ; elle aura le temps de se remettre avant qu'on soit arrivé.

.... Chaville, Chaville ! Les enfants sont contents et désappointés à la fois : contents parce qu'on va se promener dans les bois, désappointés parce que le voyage n'a pas duré assez longtemps. Et c'est si amusant d'être en chemin de fer, secoués, cahotés, assourdis, de recevoir la poussière et la fumée dans les yeux à force de se pencher à la portière pour regarder courir les arbres, fuir les maisons. On n'oublie rien ? On est au complet ? les provisions aussi ? A la bonne heure ! Sus aux sauvages, aux lions, aux ours, aux crocodiles, à la conquête de la forêt !

Les bois commençaient à peine à sortir de leur long sommeil hivernal, la terre était encore bien nue, et sur le bleu du ciel les branches se profilaient

dépouillées et noires. Mais les premières violettes printanières apparaissaient aux pieds des buissons ; dans l'herbe reverdie on découvrait de toutes petites pâquerettes chiffonnées, recroquevillées, encore en bouton. Des oiseaux se faisaient entendre sans se faire voir, on ne sait où, car il n'y avait pas encore de feuillée ; et les enfants, fous de joie, grisés de grand air et de liberté, sautaient, gambadaient comme de jeunes cabris, dégringolaient les pentes rapides, grimpant sur les monticules, se poursuivant, se défiant, au grand dam des provisions, que Mme Fernel se vit forcée de prendre sous sa garde, avec l'aide de la sage Stéphanie.

On allait par groupes, selon les goûts et les sympathies. Stéphanie, qui en toute occasion cherchait à rendre service, marchait donc à côté de Mme Fernel, lui tenant compagnie et lui prêtant secours pour porter les paniers. Michel et Jules, Rose, Violette et Fernand ; Henriette se tenait un peu à l'écart, cherchant déjà des plantes pour l'herbier d'André ; puis Roger, très enfant pour son âge, bras dessus bras dessous avec Frédy, l'émerveillait du récit d'une foule de prouesses qui ne devaient pas manquer de ressemblance avec celles du fameux Tartarin. Vous le connaissez, mes amis, ce Tartarin de Tarascon ? un brave méridional inoffensif, retiré paisiblement dans un petit trou de province ; il se faisait passer pour le héros d'aventures remarquables et se prétendait l'auteur d'actions éclatantes dans des pays lointains où il n'avait jamais mis les pieds. Les petits garçons sont tous plus ou moins des Tartarins. Quel est celui qui n'a pas relevé un cheval abattu, tenu en respect un cambrioleur, ou quelque chose d'approchant, jusqu'à l'arrivée des sergents de ville, chassé des animaux dangereux, repêché un camarade qui se noyait ? J'en passe, et des meilleurs.

La grande affaire fut d'abord de chercher des violettes. Mme Fernel avait affirmé qu'il y en avait. Il ne s'agissait que de savoir les découvrir. On vit les enfants à la queue leu leu, puis dispersés, — chacun croyant avoir trouvé le meilleur endroit, — battre les buissons, penchés sur le sol, à la façon des Indiens Peaux-Rouges qui cherchent une piste. Grand triomphe pour celui qui cueillerait la première violette ! Fernand déclarait que ce serait lui, sous prétexte qu'à la distribution des prix il avait remporté un accessit de botanique ! Frédy, le pauvre, était celui qui se donnait le plus de peine. Il fallait voir avec quel soin il explorait la moindre broussaille, tellement penché que l'herbe venait chatouiller son petit nez. Il répétait à demi voix :

« Je voudrais que ça soye moi qui la trouve, la première violette, pour la donner à maman..., pour la donner à maman. » Et il poursuivait ses

recherches avec ardeur.

Tout à coup, Violette se mit à crier :

« Triomphe ! Henriette a trouvé ! »

Henriette lui fit signe de se taire. Elle avait entendu le petit garçon, et par une de ces inspirations délicates qui s'alliaient, chez l'étrange fillette, à la hauteur et aux violences, elle appela l'enfant auprès d'elle :

« Venez ici, Frédy, m'aider à chercher des violettes. Je crois que la place est bonne. »

L'enfant accourut. Sans en avoir l'air, Henriette l'amenait tout près d'une touffe fleurie : il n'eut qu'à se baisser pour en remplir sa petite main.

Vivat ! c'est le petit Frédy qui a su découvrir la première violette ! Et pourtant il n'a pas remporté d'accessit de botanique ! Rouge de joie et d'émotion, il offre sa cueillette à sa maman :

« Petite maman, je te la donne, pour te décorer. »

La maman accepte, les met à son corsage, plus fière et plus charmée d'être décorée par son petit garçon que de recevoir de la main du ministre lui-même les glorieuses palmes académiques ! Elle embrasse tendrement Frédy, et comme rien n'échappe aux mamans, elle a pour Henriette un doux sourire d'approbation.

Mis en goût par leur chasse aux fleurs, les enfants organisèrent un voyage de découvertes. Ils étaient, cela va sans dire, des Robinsons dans quelque île inconnue. La trouvaille d'une mûre précoce, la capture d'un insecte, servaient de prétexte à leurs cris de joie. En sa qualité d'accessit de botanique, Fernand expliquait d'un ton doctoral les merveilles de la végétation. Au sommet des hauts chênes et des hêtres, encore dénudés par l'hiver, les enfants avaient remarqué des touffes de feuillage enchevêtrées, pareilles à d'énormes pelotes de verdure piquées là-haut on ne sait comment.

« Regardez-donc comme c'est drôle, observa Rosette. Qu'est-ce que ces grosses boules vertes ? Ce n'est pas le feuillage de l'arbre. On croirait que quelqu'un s'est amusé à en orner les branches, en attendant que leurs feuilles poussent. Pourtant il n'y aurait pas d'échelles assez longues pour monter si haut ; cet arbre-là doit être aussi grand que la tige de haricots du Malin Jacques, qui arrivait jusqu'au ciel. »

Tous les enfants lèvent le nez. On s'exclame, on creuse le problème. Chacun le résoud à sa manière, dont aucune, bien entendu, n'est la bonne.

FERNAND, haussant les épaules d'un air de supériorité.

Voyons, vous ne savez donc pas que c'est du gui, et que ce sont les corbeaux qui le font pousser sur le haut des arbres, en y déposant la graine avec leurs becs ? »

On s'exclame de plus belle. La chose paraît prodigieuse, invraisemblable. On discute, on ratiocine sur le cas, on soupçonne Fernand, sous couleur de botanique, de compter des « craques », et finalement, on ne consent à le croire que si la maman confirme la rigoureuse exactitude de ses dires.

Alors c'est à qui citera les traits les plus extravagants de l'instinct des oiseaux et de tous les animaux en général. Chacun a eu ou croit avoir eu un chat ou un chien sans pareil. Il n'est pas jusqu'au serin, au vulgaire serin de Rose et Violette, — sautillant toute la journée entre son brin de mouron et son godet rempli d'eau, — qui ne devienne une bête surprenante capable des prouesses les plus invraisemblables. Ce qu'on en a dressé, de ces animaux savants ! Ce qu'on leur a fait faire ! — Et Tartarin de se donner carrière.

Tout à coup Rosette pousse une exclamation de surprise : « Venez voir, venez vite : une « curiosité ! » Les « curiosités » de Rosette, on s'en méfie quelque peu et non sans raison. La petite fille croit toujours découvrir des merveilles. Une baie rouge dans un buisson ne saurait être moins qu'une boule de corail ; pour elle le sable coule des flots de mica ; elle ne ramasse pas un gland qu'elle ne vous le présente comme quelque fruit rare et inconnu. Comment ces choses merveilleuses sont-elles venues sur ses pas ? Ce détail ne la préoccupe guère, et pas davantage n'éprouve-t-elle le moindre désappointement quand on lui fait reconnaître son erreur : ceci ne l'empêchera pas de recommencer tout à l'heure. On dit du mal de l'imagination : elle cause pourtant bien des jouissances.

Tout de même on comprendra que les enfants mettent peu de hâte à venir admirer les curiosités annoncées. Mais cette fois, il faut en convenir, la « curiosité » de Rosette en est une, et de premier ordre. Penchée sur un arbrisseau, la petite fille leur montre une touffe de violettes attachée à une branche :

« Regardez, leur crie-t-elle, c'est sans doute les corbeaux qui les auront apportées, comme le gui sur le haut des chênes. »

Et l'on contemple ce prodige. Mais le petit Frédy, plein de bon sens pour ses cinq ans, observe, d'un air réfléchi :

« Es-tu bien sûre que ce soient des violettes ? En général, les violettes ne poussent pas sur les arbres.

ROSETTE, qui ne brille pas par la patience, avec vivacité.

Puisque je te dis que ce sont les corbeaux qui les auront apportées, comme les grains de gui sur le haut des arbres. (Examinant de plus près avec un air de triomphe.) Oh ! c'est encore plus drôle que je ne croyais ! Les violettes sont nouées avec un brin d'herbe ! Les corbeaux en auront fait un petit bouquet et les auront attachées sur la branche. (Avec conviction.) Ça, on peut dire que c'est une grande curiosité !

VIOLETTE, stupéfaite.

Voyons, Rosette, ce n'est pas possible, tu dis encore des bêtises ! — (Pauvre Rosette ! combien de fois se l'est-elle entendu répéter !) — Les corbeaux ne peuvent pas faire de bouquets !

ROSE, nullement ébranlée.

Pourquoi pas ? Avec leurs becs ? »

A ce moment les rires étouffés des garçons partent comme une fusée. Tous pouffent à qui mieux mieux. Roger et Fernand en étranglent.

LA MAMAN, riant aussi.

C'est une plaisanterie qu'on t'a faite, ma pauvre Rose. Ce ne sont pas les corbeaux, mais tes petits camarades, qui ont attaché ces violettes sur la branche pour te faire une niche. Ris plus fort qu'eux, ils seront bien attrapés.... »

Au tour de Frédy à faire des découvertes :

« Une châtaigne ! Je vais la planter, et quand je reviendrai je trouverai un arbre.

ROSE, prenant sa revanche.

Ce n'est pas une châtaigne de cette année : ce n'est qu'un vieux marron que les lapins ont oublié de manger. »

De découverte en découverte, les jambes commencent à être lasses, les estomacs à crier famine. Et puis, tant de bonnes provisions qu'on sait à sa portée exciteraient la convoitise des moins gourmands ! Justement voici qu'on arrive à l'auberge de la « mère Gigout » que Frédy et Rose s'obstinent à appeler : Mère Gigot ; ce nom leur paraît bien plus rationnel pour une aubergiste. C'est là qu'on doit faire halte. On pénètre dans le jardin, on s'installe sous une tonnelle, en été toute revêtue de clématites grimpantes, mais réduite pour le moment à sa carcasse en lattes de bois badigeonnées de vert. Les provisions sont déballées, rangées en bon ordre sur la table rustique. Mme Gigout apporte du lait fumant, de la bière toute fraîche. On entame enfin le goûter : hurrah ! c'est le plus beau moment de la journée.

Alors Henriette ouvre son luncheon basket et gravement se met en devoir de préparer le thé sur une lampe à alcool d'un modèle spécial particulièrement ingénieux. Les enfants admirent en détail tous les jolis ustensiles de la basket, et suivent d'un œil amusé les divers rites de la préparation du thé.

Mme Gigot apporte du fait fumant et de la bière toute fraîche.



FERNAND.

Moi je me rappelle que lorsque j'étais à Cabourg, je passais exprès devant un magasin de produits anglais pour regarder les drôle d'ustensiles qu'il y avait à la vitrine : toutes sortes d'objets amusants : des petites salières, petites, petites, une pour chaque personne, des coquetiers ayant la forme d'un œuf, des tas de flacons, des machines : même qu'il y avait une fourchette à deux piques, au bout d'un long, long manche, tenez, comme on représente la fourche du diable. Alors j'ai demandé au commis, qui était Anglais, naturellement, comme les ustensiles :

« C'est très drôle, cette chose-là ? A quoi est-ce que ça sert ? »

Et il m'a répondu :

« C'est pour griller la pain. »

Alors moi j'ai cru que c'était pour griller les lapins, et je ne savais pas si on les grillait tout crus ou avec la peau, et j'ai trouvé cela très drôle, tandis qu'il voulait dire : pour griller le pain.... »

Récit un peu embrouillé, et d'un intérêt d'ailleurs médiocre, mais dont l'assistance, en belle humeur, consent à s'amuser. Le petit Frédy écoute avec beaucoup d'attention ; puis, une association d'idées bien inattendue se faisant dans ce cerveau enfantin, il demande :

« Maman, est-ce qu'on a fait brûler Jeanne d'Arc vivante ?

LA MAMAN, étonnée, qui n'a pas saisi le rapport.

Mais oui, mon petit garçon.

FRÉDY, de plus en plus enfoncé dans un abîme de réflexions.

Comme les homards, alors ! »

Oh Frédy ! on pousse des cris d'horreur. Mais le pauvre, certes, n'y entend pas malice. Et il insiste :

« Est-ce qu'elle a brûlé tout de suite, tout d'un coup, ou par petits morceaux ? Si elle a brûlé par petits morceaux, elle a dû avoir bien mal. »

Et cette pensée attriste le bon petit cœur de Frédy, compromet un instant le plaisir qu'il éprouve à manger son éclair au chocolat.

FERNAND, avec intention, enchanté de pouvoir lancer une pointe à
Henriette.

Et tu sais qui l'a fait brûler, Frédy ? Ce sont les Angliches. Hein, faut-il être lâche et méchant tout de même ! (Regards de côté vers Henriette. Mme Fernel fait des signes mécontents à Fernand. Elle est prête à s'interposer.)

HENRIETTE, froidement.

Ils ont été coupables. C'est une page honteuse dans notre histoire. Il faudrait pouvoir l'arracher. »

Et qui fut quinaud ? Maître Fernand.

Tout bonheur a une fin. Le goûter achevé, la nuit venait, il fallait songer au retour. La promenade, pour aller, avait été un enchantement. Pour revenir, c'est une autre affaire. D'avance on faisait la grimace. Les petites jambes étaient fourbues de tant de gambades et de courses. Mais les mamans pensent à tout : celle-ci, ayant prévu la fatigue du retour, avait eu soin de retenir, sans en rien dire, la voiture et le cheval de la mère « Gigot ». Dans la cour de l'auberge, sous le crépuscule qui tombait, les enfants contemplaient avec envie la vieille guimbarde de calèche, le cheval tout attelé, prêt à partir. « Qu'en dites-vous, mes enfants ? demande la maman malicieuse. Ne serait-ce pas agréable de se prélasser dans cet équipage, au lieu de faire marcher ses jambes ? » Approbations, soupirs de regret : « Oh oui, ce serait agréable ! » Alors la maman souriant : « Il ne tient qu'à vous de monter ; votre carrosse est à vos ordres ». On s'exclame, enchantés. On remercie la maman ; on s'entasse, comme une noce, dans l'ample calèche, et fouette cocher ! Prélassés en voiture, la promenade paraît exquise, et le paysage enchanteur. Le vent du soir souffle sur les petits visages ; on admire le soleil qui se couche, aussi la lune qui surgit toute verte dans le ciel gris. Arrivée à la gare, puis rentrée à Paris, et chacun chez soi ; on est bien las, mais bien content, et tout étourdi, tout endormi, déjà l'on parle de recommencer !





XVII

ORAGES.

Les vacances avaient fui comme un rêve : trois semaines, c'est si vite passé quand on est heureux ! et ces trois semaines avaient été particulièrement remplies, fertiles en plaisirs et en incidents de toute sorte. Même la note tragique n'avait point manqué, avec la terrible aventure des petits désobéissants. Mais puisqu'elle avait porté ses fruits, mieux valait chercher à l'oublier ; le souvenir en était trop cuisant. Maintenant l'heure était venue de songer au travail, de se remettre sérieusement à l'étude. Au surplus les congés ne paraissent si agréables que parce qu'ils ne doivent durer qu'un temps, et comme disait Rosette, qui ne manquait pas de bon sens sous son apparence d'hurluberlu : « Ce serait bien ennuyeux s'il fallait toujours s'amuser ! »

N'importe, les enfants avaient eu tant de plaisir à se retrouver et à passer ensemble des vacances qui leur rappelaient le bon temps de Cabourg, qu'ils n'envisageaient pas sans tristesse le moment de la séparation. Roger et Fernand rentraient au lycée Montaigne où ils étaient demi-pensionnaires, au « bahut » comme ils disaient dans cette langue particulière aux collégiens,

qui ne rappelle que de très loin celle de Mme de Sévigné. Michel et Jules Kowalsky allaient au même lycée. Henriette retournait au couvent ; Rose et Violette reprenaient leurs cours.

Quant au petit Frédy, sa maman tenait par-dessus tout à en faire un homme instruit, travailleur et distingué, et si enfant qu'il fût, elle l'en voyait déjà en classe. Il n'allait pas à Montaigne, mais à l'école Bossuet. Il l'adorait, sa chère école. Un jour, on lui avait demandé, discutant des projets de vacances : « Frédy, qu'est-ce que tu aimes mieux ? la Suisse ou les bains de mer ? » Il avait répondu sans hésitation : « J'aime mieux l'école Bossuet !... » Lui seul, parmi les amis du Luxembourg, voyait arriver la rentrée avec un plaisir sans mélange. Il fallait voir comme il s'affairait à ranger ses cahiers, ses livres, son plumier, — une idée fixe ce plumier, — cadeau de fête qui avait fait son orgueil. Chaque soir, à moitié endormi, il s'écriait en sursaut : « Où qu'est mon plumier ? Il n'est pas perdu ? » — Et comme il était content de retrouver ses petits camarades, à lui tout seul, les « Dixième » : Gustave Lieber, Louis Perret, Roger Raulin, dont il contait sans cesse les exploits à maman, et la sœur Ignace, l'excellente religieuse qui s'occupait de tout ce petit monde avec tant d'intelligence et de dévouement.

« Vous devriez avoir honte, disait la maman en riant aux quatre garçons, grands comme vous êtes, vous ne cessez de gémir sur la nécessité de la rentrée, et le petit Frédy, au contraire, ne se tient pas de joie. Je l'ai entendu chanter toute la matinée : « Après-demain je serai en classe, ti la lou, ti la lou ! » Ti la lou, — cette bizarre onomatopée était chez lui la plus haute expression de joie.

ROGER, d'un air sombre.

Je crois bien ! il n'est pas pensionnaire, lui, il n'est qu'« externe surveillé ». Il ne chanterait pas « ti la lou » s'il devait rentrer au bahut.

FERNAND, renchérissant.

Et puis c'est une bonne sœur qui s'occupe de lui. Il n'a pas un « pion » sur le dos pour le taquiner.

MICHEL ET JULES, ne voulant pas être en reste.

Oh ! les pions ! quelle engeance ! ils ne savent qu'inventer pour tourmenter les élèves ! Aussi quand on peut leur jouer quelque mauvais tour, pas de danger qu'on en rate l'occasion. On ne leur en fera jamais assez.

M^{me} FERNEL, intervenant.

Mes chers enfants, j'ignore si ce que vous appelez l'engeance pion a jamais existé ; mais ce dont je suis très sûre, c'est que les maîtres d'études aujourd'hui — et vous le savez mieux que moi — sont des jeunes gens intelligents et distingués, qui, tout en vous surveillant, préparent des examens pour leur propre compte, et ont bien autre chose à faire qu'à tourmenter les écoliers. Croyez-moi, mes bons amis, ces plaisanteries et ces critiques à l'adresse des pions sont bien usées. Elles témoignent de mauvais goût, si ce n'est de mauvais cœur. »

Les garçons, un peu honteux, n'eurent garde de répliquer. L'observation de Mme Fernel tombait d'autant plus à propos que leur maître d'études se trouvait être précisément un jeune homme charmant, adoré de tous les élèves. Fernand et Roger en particulier l'aimaient beaucoup. Mais en vrais collégiens qu'ils étaient, ils ne s'en croyaient pas moins obligés de se plaindre ou de se moquer de leurs professeurs. C'est « bon genre », bien porté. Singulière mode, en vérité.

Mme Fernel avait été très satisfaite d'Henriette Walter pendant les vacances. La petite fille s'était montrée plus douce et plus facile avec ses amis, plus prévenante avec les grandes personnes. On voyait qu'elle cherchait à se rendre agréable. A plusieurs reprises elle avait offert ses services dans la maison, ce qui jusqu'alors ne lui était jamais arrivé. Bref Mme Fernel constatait avec grand plaisir les progrès de la petite fille ; et sous l'influence de Stéphanie, celle encore plus efficace d'André, Henriette semblait prête à devenir, elle aussi, modeste, douce et bonne, comme doivent l'être toutes les petites filles, jolies ou laides, millionnaires ou non.

Soudain tout ce beau zèle se ralentit, toute cette bonne grâce s'évapora. A mesure qu'approchait la rentrée, Henriette redevint capricieuse et arrogante, comme en ses plus mauvais jours. Tout lui était prétexte à faire éclater sa mauvaise humeur. Mme Fernel voulait la conduire faire une visite d'adieu

et de remerciements à Mme Laplume. Henriette s'y refusa fort sèchement, quasi impoliment.

« Non, je n'irai pas, cela m'ennuie.

M^{me} FERNEL.

Mme Laplume s'est montrée fort gracieuse à votre égard ; elle vous a reçue chez elle. La simple politesse indique que vous devez aller la voir avant de rentrer au couvent.

HENRIETTE.

Cela m'est égal d'être impolie avec une Laplume.

M^{me} FERNEL.

Vous oubliez, ma chère enfant, que vous parlez d'une personne avec qui je suis en relation, et c'est moi que vous atteignez en vous exprimant de la sorte. »

Henriette ne répondit rien ; mais elle garda son visage fermé, son pli mauvais d'entêtement qui lui barrait le front. Mme Fernel jugea plus sage de ne pas insister. La petite fille était sur une pente dangereuse, en passe de dire quelque impertinence. Mieux valait laisser se dissiper la bourrasque sans même paraître s'en apercevoir. Sans doute la fantasque petite créature retrouverait d'elle-même son bon sens et son équilibre ; tandis qu'une fois grondée, l'orgueil se mettant de la partie, Henriette s'enfoncerait plus avant dans la révolte, et qui sait ce qui en résulterait ?

Nouvelle scène quand il s'agit d'acheter des livres de classe qu'un lui avait recommandé d'apporter, et dont Mme Fernel demandait les titres :

« Ce n'est pas la peine de les acheter. Je ne m'en servirai pas.

M^{me} FERNEL, étonnée.

Et pourquoi ne vous en servirez-vous pas ?

HENRIETTE.

Parce qu'ils ne me seront pas utiles.

— Comme il vous plaira », répondit froidement Mme Fernel, persistant malgré tout dans le système de ne rien voir. Mais au fond elle était inquiète. Quelque chose d'insolite se passait dans l'âme d'Henriette.

Mme Fernel ne s'était pas trompée, avec sa fine intuition de l'enfance, que doublait encore l'expérience. L'avant-veille de la rentrée, Henriette vint frapper à la porte de sa chambre et lui demanda un instant d'entretien.

Mme Fernel était occupée à écrire ; elle posa sa plume et dit à la petite fille : « Parlez, ma chère enfant, je suis toute prête à vous entendre.

HENRIETTE.

Voici, madame, ce n'est pas long. Je ne retournerai pas au couvent.

M^{me} FERNEL, étonnée.

Vous ne retournerez pas au couvent ? Que voulez-vous dire, Henriette ? Expliquez-vous clairement.

HENRIETTE.

Je m'explique très clairement. Je dis : je ne retournerai pas au couvent. »

Mme Fernel, décidée à conserver son sang-froid, sachant bien que c'était le seul moyen de garder quelque ascendant sur Henriette, répondit sans s'en émouvoir :

« Vous n'ignorez pas, ma chère enfant, qu'il a été convenu avec votre père que vous resteriez au couvent pendant toute la durée de son absence, dont il ne pouvait fixer le terme. C'est librement, de votre plein gré, et quasi sur votre demande, que vous y êtes entrée, et il n'y a aucune raison pour que vous en sortiez en ce moment.

HENRIETTE, sèchement.

Si, il y a une raison. J'ai bien voulu y entrer. Maintenant je veux m'en aller. J'ai changé d'avis, voilà tout.

M^{me} FERNEL.

Très bien. Et où irez-vous, je vous prie ? Car il ne suffit, pas de dire : je ne veux pas retourner au couvent. Vous savez qu'il vous est impossible, actuellement, d'aller rejoindre votre père aux Indes. Où comptez-vous attendre son retour ?

HENRIETTE.

Chez vous, avec Rose et Violette.

M^{me} FERNEL.

Comment, chez moi ? Expliquez-vous, je le répète. Aujourd'hui vous parlez par énigmes.

HENRIETTE, des larmes d'impatience dans les yeux.

Je ne parle pas par énigmes. Tout ce que je dis est très clair, c'est vous qui refusez de me comprendre. Je dis : j'en ai assez du couvent. En attendant le retour de mon père, je veux rester avec vous, et mener la même vie que Rose et Violette, qui sont beaucoup plus heureuses que moi. »

Une pause. Mme Fernel prend la main d'Henriette.

« Je vous ai comprise, ma chère petite, et je suis très touchée de la preuve d'affection que vous nous donnez en souhaitant, demeurer avec nous. Moi aussi je vous aime sincèrement, et je vous aime pour vous, je ne cherche que votre bien. Aussi suis-je au regret de la peine que je vais vous causer, mais pourtant je ne puis l'éviter. Écoutez-moi, ma chère enfant, afin que nous n'ayons plus à revenir sur un sujet qui nous chagrine toutes les deux. Jamais, vous m'entendez, Henriette, jamais, quoi qu'il m'en coûte de vous parler de la sorte, je ne vous prendrai chez moi et je ne vous élèverai avec Rose et Violette. J'ai pour cela des raisons qu'il serait trop long et d'ailleurs inopportun de vous donner. Vous êtes trop jeune pour les comprendre.

HENRIETTE, froidement.

Oh si ! je les comprends très bien. C'est parce que vous me trouvez mal élevée, indisciplinée, que mon papa ne peut pas s'empêcher de céder à tous

mes caprices. Et puis parce que je suis trop riche, que je fais des dépenses ridicules, que j'achète des choses inutiles et beaucoup trop chères. Alors vous avez peur que je ne donne le mauvais exemple à vos filles.

M^{me} FERNEL, ne pouvant s'empêcher de sourire.

Il y a de cela, évidemment. Mais ce n'est pas tout. Et puis, ma chère enfant, vous n'avez pas besoin de chercher si loin, il m'est permis tout simplement de redouter la fatigue, le surcroît d'occupation et de souci que me causerait votre présence.

HENRIETTE, secouant la tête.

Oh non, ce n'est pas cela du tout. Vous ne redoutez pas la fatigue ; vous faites ce qui vous ennuie et ce qui vous gêne, quand vous pensez que cela peut rendre service ou causer du plaisir à quelqu'un. »

Touchée, Mme Fernel attira la petite fille à elle et l'embrassa.

« Vous avez raison, ma chère petite, et je vous sais gré de l'avoir deviné. Ce ne sont pas les considérations matérielles qui m'arrêtent. Votre intelligence est trop développée pour qu'on vous traite en baby, et qu'on vous paye de prétextes. Croyez-moi, ma chère Henriette, si je ne consens pas à vous garder auprès de moi, c'est que de sérieuses raisons m'en empêchent. Plus tard, quand vous serez grande, vous me comprendrez et m'approuverez. »

Une pause. Mme Fernel, croyant la crise con jurée, dit gaiement :

« Allons, ma chère Henriette, redevenez bien vite l'enfant aimable et docile que vous avez été pendant les congés, et préparez-vous de bon cœur à retourner auprès de vos excellentes maîtresses, de vos affectueuses compagnes, en attendant le retour prochain de votre papa. »

Dans les conflits sérieux, Mme Fernel faisait appel au bon sens, à la raison de la petite Anglaise, et la traitait en grande personne. Ce moyen lui avait jusqu'alors réussi. Mais cette fois le mal l'emportait dans cette petite âme en révolte. Henriette resta figée, insensible ; elle répondit d'un ton glacial :

« Non, madame, je vous demande pardon, je ne retournerai pas au couvent. Naturellement je ne demande plus à rester chez vous, puisque vous ne voulez pas de moi. Mais je connais un très bon pensionnat anglais à

Neuilly ; des amies à moi y ont été ; je veux y aller aussi. J'y serai très bien.

M^{me} FERNEL.

Vous y serez très bien, je le crois volontiers ; mais avant de rien décider il faut me laisser le temps de prévenir votre père et d'apprendre ce qu'il pensera de vos nouvelles résolutions.

HENRIETTE.

Ce n'est pas la peine. Mon père pense toujours comme moi.

M^{me} FERNEL, patiemment.

Mais moi, mon enfant, je ne puis prendre la responsabilité d'un tel changement sans en avoir reçu l'autorisation formelle.

HENRIETTE, qui se contient avec peine, une lueur de froide colère dans ses yeux bleus.

Tout cela m'est égal. Je ne veux pas rentrer au couvent, je veux aller à Neuilly. Il faudra bien que l'on m'y conduise. Le reste ne me regarde pas. »





XVIII

ANDRÉ INTERVIENT.

La nouvelle et sérieuse lubie d'Henriette mettait en vérité Mme Fernel dans un grand embarras. La petite Anglaise n'était pas sa fille ; Mme Fernel ne possédait sur elle qu'une autorité limitée et toute morale. Si Henriette se refusait décidément à retourner au couvent, comment l'y faire rentrer contre son gré ? Il ne s'agissait pas d'aller chercher les gendarmes. Ces menaces ne réussissent qu'auprès des petits enfants. Mme Fernel connaissait la froide violence d'Henriette, son invincible obstination ; elle la savait parfaitement capable de causer quelque scandale, si l'on cherchait à la ramener de force au couvent.

Comment prévenir le père d'Henriette ? A qui demander conseil ? Henriette Walter n'avait aucun parent proche qui prît intérêt à elle. Dans son embarras Mme Fernel alla trouver la grand'mère d'André. Ce n'était qu'une personne simple et modeste, sans grande instruction ni usage du monde. Mais elle avait un grand bon sens, une bonté éclairée, et déjà en mainte circonstance, elle avait trouvé dans son cœur des solutions aux questions les plus embarrassantes.

La vieille dame avait fait entrer la maman de Rose et Violette dans la chambre d'André. Le petit garçon était si sage et si discret, il avait une raison si fort au-dessus de son âge, qu'on pouvait parler devant lui en toute sécurité.

Mise au courant de la situation, la bonne-maman restait silencieuse, embarrassée, la jugeant périlleuse et cherchant le moyen d'en sortir. Et comme elle se taisait toujours, ayant ôté ses lunettes et en frottant les verres avec énergie, ce qui était chez elle signe de perplexité profonde, le petit André prit la parole en rougissant :

« Vous allez vous moquer de moi, madame, ou me trouver bien indiscret. Mais... mais,... si vous voulez me le permettre, j'essaierai, moi, de parler à Henriette, et peut-être je la déciderai à retourner au couvent.

M^{me} FERNEL, embrassant André.

Non, certes, mon cher enfant, je ne me moquerai pas de toi, et je dirai, au contraire, que tu es comme toujours un bon et brave petit garçon. Qui sait si tu ne trouveras pas dans ton cœur d'enfant affectueux, les arguments qui toucheront ta petite amie ? Je vais t'envoyer Henriette sur-le-champ, et je le suis bien reconnaissante de chercher à nous sortir d'embarras. »

Mme Fernel partie, André dit à sa bonne-maman :

« Bonne-maman, si tu le voulais bien, tu me laisserais seul avec Henriette... je voudrais que personne, pas même toi, n'entendit ce que je vais lui dire.

LA BONNE-MAMAN.

Comme tu voudras, mon cher enfant. Dès qu'elle sera là, je m'en irai et vous resterez en tête à tête. ANDRÉ, inquiet, redoutant dans la tendresse de son bon petit cœur, d'avoir froissé sa grand'mère. Au moins cela ne te fâche pas, ma chère, ma chérie bonne-maman ? Tu sais bien que je n'ai rien de caché pour toi, et si je désire que tu nous laisses seuls, c'est parce que je crois que cela vaut mieux pour Henriette.

LA BONNE-MAMAN, embrassant à son tour le petit garçon.

Je ne suis pas fâchée du tout, mon cher petit. J'ai pleine confiance en toi, et je sais que tu n'agis jamais que dans de bonnes intentions. Ce que tu feras sera pour le mieux. »

Henriette ne tarda pas à arriver. Elle embrassa son petit ami avec affection, comme à l'ordinaire ; mais rien qu'à son petit visage crispé, à ses yeux brillants de leur éclat des grandes colères, André, qui la connaissait parfaitement, se rendit compte qu'il se passait en elle quelque chose d'anormal, et après l'échange de quelques mots insignifiants, il lui demanda doucement, sans autre préambule :

« Est-ce vrai, ma chère Henriette, que vous ne voulez plus rentrer au couvent ?

HENRIETTE.

Oui, c'est vrai. J'en ai assez du couvent, j'en ai assez de ces dames, et puisque je ne puis être chez moi pour le moment, je veux du moins changer de prison.

ANDRÉ, avec douceur.

Ce n'est pas une prison. Vos maîtresses sont très bonnes ; vous avez des compagnes avec qui vous pouvez jouer ; vos amies viennent vous voir ; je sais que vous prenez vos récréations dans un très grand, très beau jardin ; et on vous laisse sortir souvent, chaque fois que vous le méritez.

HENRIETTE.

Moi, je dis que c'est une prison. Il y a un règlement, il faut toujours obéir. Une fois pour toutes, j'en ai assez d'obéir.

ANDRÉ.

Songez, ma chère Henriette, comme vous allez faire de la peine à tout le monde, à la maman de Rose et de Violette, qui a été si bonne pour vous, et qui a déjà tant de chagrin de l'absence de son mari.

HENRIETTE, raidie et hautaine.

Ce n'est pas moi qui leur fais de la peine ; ce sont eux qui m'en font toujours. On me contrarie sans cesse, sur tous les sujets, sous prétexte de vouloir mon bien, pour m'élever et me corriger de mes défauts. Je n'ai pas besoin qu'on m'élève, moi, je suis sûre que mon père serait très fâché s'il savait qu'on me contrarie. Il me trouve très bien comme je suis, même avec mes défauts, dont il est toujours question au couvent. Et quand je me mets en colère, ou que je fais des sottises, au lieu de me gronder, il me serre dans ses bras, il me caresse, et il me dit que je suis sa ravissante, sa délicieuse, son adorable méchante petite Henriette.

ANDRÉ, patiemment.

Il vous dit tout cela parce qu'il vous aime par-dessus tout et qu'il est le meilleur des papas, et aussi parce que vous sachant si à plaindre de n'avoir pas de maman, il veut vous éviter la moindre contrariété, et peut-être, Henriette, qu'il vous gâte un peu trop. Mais je suis sûr qu'il a été bien heureux quand vous avez consenti à entrer au couvent pour y devenir une petite fille accomplie, et qu'il sera bien désappointé d'apprendre que vous avez déjà fini d'être raisonnable. »

Henriette ne répond rien. Ses yeux ont un regard dur, son visage reste fermé et hostile.

ANDRÉ, joignant les mains.

Oh ! je vous en prie, ma chère Henriette, chassez toutes ces mauvaises idées. Redevenez bonne et docile, ne fût-ce que pour faire plaisir au pauvre André !

HENRIETTE, les lèvres pâles, les traits contractés.

Non, André, non, je ne le puis pas, on me rend trop malheureuse.

ANDRÉ, tristement.

Vraiment, Henriette, vous vous trouvez malheureuse ?

HENRIETTE.

Très malheureuse. »

Une pause. André regarde Henriette. Le visage pensif du petit garçon semble soudain transformé, vieilli, il a pris une expression de gravité quasi solennelle, et la profondeur de son regard n'a plus rien d'enfantin.

Et tout à coup André demande

« Henriette, avez-vous été quelquefois malade ? Avez-vous dû rester sans bouger, longtemps, des jours, des semaines ?

HENRIETTE, étonnée.

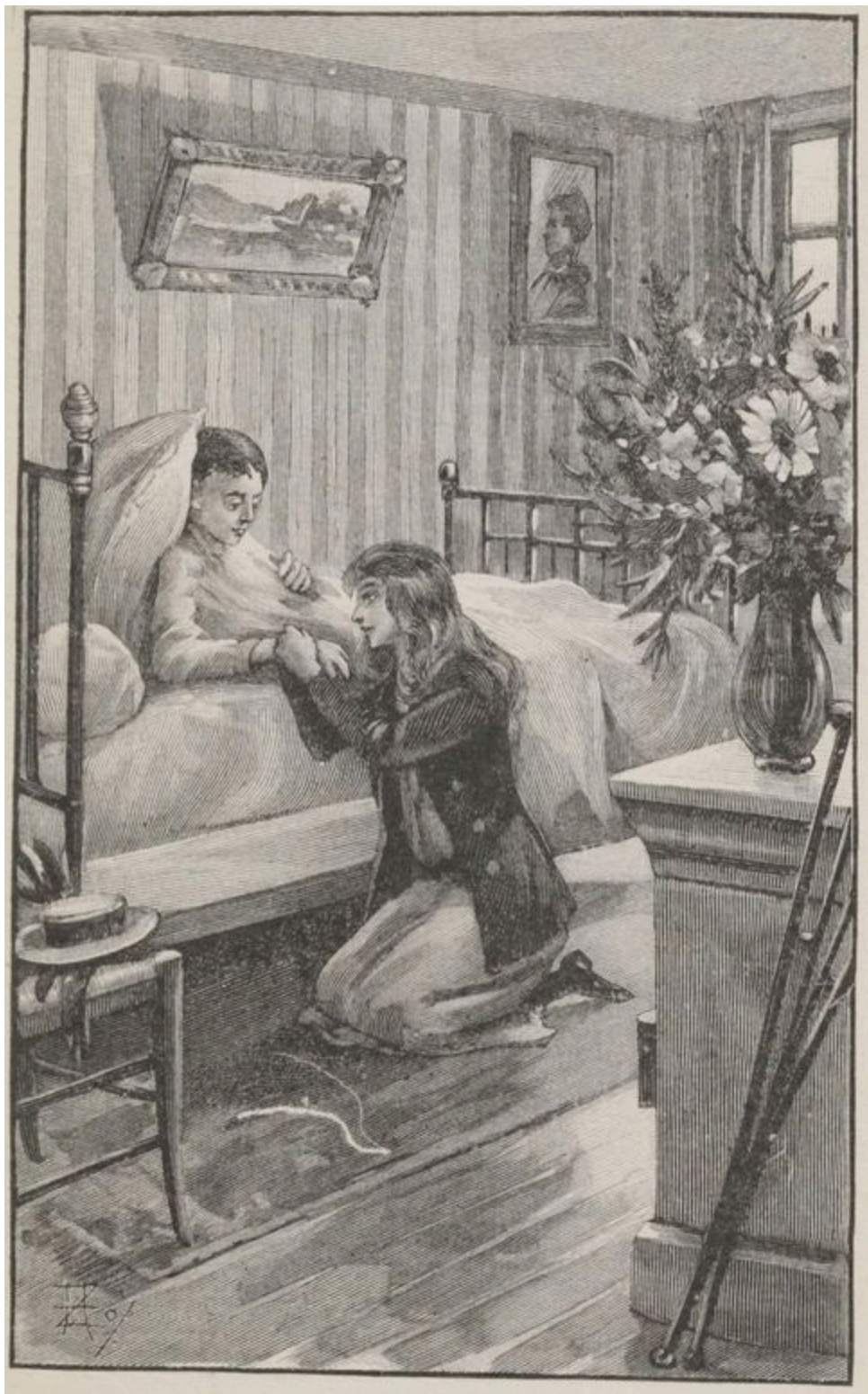
Non, je me porte très bien, je n'ai jamais été malade, je ne suis restée au lit que pour dormir.

ANDRÉ.

Écoutez-moi, Henriette, je vais vous dire quelque chose que je n'ai jamais dit à personne, personne au monde, que personne ne saura jamais excepté vous. C'est un grand secret, c'est le secret de toute ma vie. Vous m'avez toujours connu malade et infirme, et vous me croyez résigné à mon sort. Eh bien ! ce n'est pas vrai, Henriette, je ne suis pas résigné comme vous le croyez, comme j'espère que tout le monde le croit. Je fais semblant de l'être, oh ! de toutes mes forces, pour ne pas désespérer ma pauvre bonne-maman, qui a déjà tant de peine, qui est si vieille et qui est si seule. Et j'ai tant prié Dieu, Henriette, de me garder de la jalousie, surtout de me préserver du moindre mauvais sentiment envers les enfants bien portants, qu'il a bien voulu m'exaucer, et que je vous aime tous, comme si je n'étais pas moi-même un pauvre paria. Mais écoutez, Henriette, quelquefois, souvent, au Luxembourg, quand je vous vois jouer et courir, et que je me dis que moi, jamais, je ne pourrai faire comme ces enfants, que toujours, toujours, je serai cloué immobile, je sens mon cœur se serrer jusqu'à mourir, j'étouffe ; à ces moments-là, je crois que je ne pourrai plus dire une parole. Et surtout, Henriette, quand je vois les autres garçons de mon âge qui reviennent du lycée, quand je les entends parler de leurs études, de leurs compositions, quand ils se racontent devant moi ce qu'ils feront plus tard, discutent sur la carrière qu'ils choisiront, et que je sais moi, que je ne ferai

rien, que je ne serai rien, rien qu'un pauvre infirme pour la vie, alors un désespoir si affreux me saisit que si vous pouviez le voir, au fond de mon cœur, il vous ferait peur. Et même, je vais tout vous dire, Henriette : il m'est arrivé de supplier Dieu de me faire mourir bien vile, pour que ce soit fini ! J'ai si peur des années qui me restent à vivre ! Mais c'était très mal de ma part, et j'en ai eu bien du remords, à cause de ma pauvre grand'mère qui aurait tant de chagrin de me perdre. Je ne demande plus à Dieu de mourir ; mais la nuit, quand je suis bien sûr que ma bonne-maman est endormie, je mets mon visage dans mon oreiller, je puis enfin pleurer — tout doucement, j'ai si peur de la réveiller ! — et c'est si bon de pouvoir pleurer, si bon de n'être plus obligé de sourire et d'avoir l'air content. Toutes ces choses, Henriette, vous ne vous en seriez pas doutée, quand vous me regardiez colorier tranquillement, ou que je vous demandais des plantes pour mon herbier, des timbres pour mon album. Mais il faut bien, n'est-il pas vrai ? tromper ma bonne-maman. Et j'espère bien y être arrivé, car l'autre jour je l'ai entendue qui disait au docteur : « C'est une grâce de la Providence, le
« pauvre petit ne se rend pas compte de son état.
« Jamais la pensée ne lui est encore venue de son
« avenir. Dieu veuille qu'il en soit toujours ainsi !
« C'est mon unique consolation ! »

Henriette sanglote au chevel d'André.



Un long silence. André demande avec douceur :

« Henriette, direz-vous que vous êtes malheureuse ? »

Pas de réponse. Henriette sanglote — peut-être pour la première fois de sa vie. Agenouillée au chevet d'André, elle couvre ses mains de baisers et de larmes : « André, mon bon André, pardon, pardon.... Oh, que je suis méchante et que vous êtes bon !... Comme je vous plains !... Comme j'étais égoïste et dure ! Et que je suis malheureuse pour de bon, cette fois, de vous savoir si malheureux !

ANDRÉ, inquiet.

Chut ! je vous en prie, Henriette, taisez-vous ! Si bonne-maman allait entendre ? Ne me faites pas repentir de ma confiance. »

Et derrière la porte, la bonne-maman qui sans le vouloir a tout entendu — les grand'mères, comme les mères, ont l'oreille si fine ! — pleure les larmes les plus douces et les plus amères qui soient encore tombées de ses yeux qui ont tant pleuré !



ÉPILOGUE

Le lendemain, Henriette Walter retourna au couvent de la meilleure grâce du monde. Elle tint fidèlement les promesses qu'elle avait faites à son petit ami, et à partir de ce jour, s'il n'est que trop vrai qu'elle donna encore prise aux remontrances, du moins fit-elle des efforts constants pour conjurer le démon de l'orgueil, pour réduire sa volonté en révolte, et n'eut-on rien de grave à lui reprocher.

Rose et Violette, retournées au cours, reprirent leur travail avec d'autant plus d'entrain que le retour du cher papa était proche. Sir Walter, papa d'Henriette, annonçait aussi son arrivée pour les grandes vacances, et l'on se proposait, tous enfin réunis, après de si pénibles séparations, de jouir du parfait bonheur. Stéphanie Kowalsky, toujours raisonnable, vit arriver la rentrée avec autant de plaisir que les vacances, sachant aussi bien profiter des heures d'études que des heures de congé. — Et puisque l'occasion s'en présente, je veux répondre, à ce sujet, à une critique que m'ont adressée ceux de mes jeunes amis à qui j'ai déjà fait lecture de ce petit récit : on me reproche une redite : il paraît qu'à plusieurs reprises j'ai répété « Stéphanie, toujours raisonnable. » Mais comment faire autrement ? Si je dis toujours la même chose, tel ce personnage de Molière, « c'est parce que c'est toujours la même chose ! » Et tant qu'il sera question de Stéphanie, cette enfant, sage autant que charmante, m'obligera à dire : « Stéphanie, toujours raisonnable ! » Imitez-la, mes chers enfants, et je vous promets d'en dire autant de vous avec le même plaisir !

Au surplus, il ne s'agit pas, mes chers amis, d'écrire FIN au bout de ce petit livre, ni de vous en donner l'épilogue, car vous le savez non moins bien que moi, ceci n'est qu'un épisode dans la vie des Enfants du Luxembourg, et il leur arrivera, j'en suis sûre, une foule d'aventures encore. J'espère vous les conter quelque jour, et d'ores et déjà je puis vous dire que la suite de leur histoire vous réserve plus d'une surprise.... En attendant le plaisir de vous les faire connaître, laissez-moi ajouter une petite morale qui peut servir de conclusion à ces récits : C'est qu'il n'est point besoin de

distractions rares, de plaisirs coûteux, pour amuser les enfants — et que le secret de trouver le temps court, les heures agréables, c'est :

« Bonne entente, bon caractère, conscience tranquille et cœur à l'aise. »

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

LE
JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

TRÈS RICHEMENT ILLUSTRÉ

POUR LES ENFANTS DE 10 A 15 ANS

Les vingt-neuf premières années (1873-1901),
formant
cinquante-huit beaux volumes grand in-8, sont en vente.

Chaque année, *en deux volumes*, br., 20 fr.; cart., percal., tr. dorées, 26 fr.

Ce nouveau recueil est une des lectures les plus attrayantes que l'on puisse mettre entre les mains de la jeunesse. Il contient des nouvelles, des contes, des biographies, des récits d'aventures et de voyages, des causeries sur l'histoire naturelle, la géographie, les arts et l'industrie, etc., et est *illustré de 14 500 gravures sur bois*.

Le **Journal de la Jeunesse** paraît le samedi de chaque semaine.
Chaque numéro comprenant 16 pages gr. in-8 se vend 40 cent.

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :

UN AN (2 volumes)	20 FRANCS
SIX MOIS (1 volume)	10 —

Prix de l'abonnement pour les pays étrangers qui font partie de l'Union générale des postes : Un an, **22** francs, six mois, **11** francs.

Les abonnements se prennent à partir du 1^{er} décembre et du 1^{er} juin de chaque année.

MON JOURNAL

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

Illustré de nombreuses gravures en couleurs et en noir

A L'USAGE DES ENFANTS DE HUIT A DOUZE ANS

VINGT ET UNIÈME ANNÉE

(1901-1902)

DEUXIÈME SÉRIE

MON JOURNAL, à partir du 1^{er} octobre 1892, est devenu hebdomadaire, de mensuel qu'il était, et convient à des enfants de 8 à 12 ans.

Il paraît un numéro le samedi de chaque semaine. — Prix du numéro, 15 centimes.

ABONNEMENTS:

FRANCE		UNION POSTALE	
Six mois.....	4 fr. 50	Six mois.....	5 fr. 50
Un an.....	8 fr. »	Un an.....	10 fr. »

Prix des années 1893 à 1901 de la deuxième série (8 vol.)

Chacune : Brochée, 8 fr. — Cartonnée, 10 fr.

Les années I à XI de la première série sont épuisées.

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS.

Lectures pour Tous

Revue universelle

Populaire

Illustrée



Les *Lectures Pour Tous* s'adressent à tous ceux qui recherchent avec avidité dans la lecture le profit d'une passionnante et utile curiosité.

Travailleurs, lettrés, paysans, ouvriers, jeunes filles, mères de famille, enfants et jeunes gens, tous veulent, à notre époque, puiser aux sources fécondes des connaissances humaines les plus précieuses et les plus saines émotions.

Toutes les variétés de l'IMAGE capables de frapper l'imagination, de toucher la sensibilité, d'éveiller l'activité intellectuelle, reproductions des chefs-d'œuvre de l'art à travers les âges, scènes de dévouement et d'héroïsme, figures qui traduisent les grandes découvertes scientifiques, toutes les représentations gravées qui peuvent faire passer en notre âme le frisson du beau, développer des sentiments d'énergie et de bonté, seront répandues à profusion dans ces pages qui réaliseront ainsi la **plus abondamment illustrée des Revues populaires.**

Pas un des principaux articles ne sera conçu en dehors de ces règles qui font la force et la noblesse d'une nation, foi ardente dans les idées généreuses et amour invincible de la Patrie.

Sans doute, notre époque, dévorée d'activité, veut connaître sans retard les mille découvertes de la Science, les grandes

questions qui passionnent notre temps. Mais le lecteur exige aussi une grande distraction de l'esprit. Il aime les surprises de l'imagination, il se prend volontiers aux aventures, aux douleurs, aux remords et aux joies des héros et des héroïnes; les fictions de la poésie, du roman, du drame ou de la comédie l'émeuvent et le captivent. Nous donnerons satisfaction à ces aspirations légitimes.

Tous nos articles pourront être lus par des jeunes filles. Plusieurs seront destinés aux enfants qui aiment les récits d'aventures et les contes qui les transportent dans le monde d'imagination où ils se plaisent.

Le Livre du mois pour cinquante centimes.

Les *Lectures Pour Tous* paraissent le 1^{er} de chaque mois depuis le mois d'Octobre 1898 et contiennent

96 pages de texte et 110 Gravures.

Chaque Numéro, format grand in-8° à deux colonnes, imprimé sur papier de luxe, renferme environ dix ou douze articles variés. Il se vend 50 centimes; franco par la poste en France, 60 centimes et pour l'Union postale 75 centimes.

EN VENTE

LES QUATRE PREMIÈRES ANNÉES (1899-1902)

Trois magnifiques volumes grand in-8

ILLUSTRÉS CHACUN DE PLUS DE **1 200** GRAVURES

Chaque année, reliée, 9 fr.

ABONNEMENTS

UN AN. — Paris, 6 fr.; Départements, 7 fr.; Étranger, 9 fr.

SIX MOIS. — Paris, 3 fr. 50; Départements, 4 fr.; Étranger, 5 fr.

1 Voir Rose et Violette.

2 Voir Rose et Violette.

3 Voir Rose et Violette.

*Mme Charlotte Chabrier-Rieder. Les Enfants
du Luxembourg...*

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6570487n>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans... Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les

caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr